UNIVERSITÉ DE LA MÉDITERRANÉE
AIX-MARSEILLE II
FACULTÉ DES SCIENCES

THÈSE

Présentée par

MATTEO SMERLAK

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LA MÉDITERRANÉE

École doctorale : Physique et Sciences de la matière
Spécialité : Physique des particules, Physique mathématique

DIVERGENCES DES MOUSSES DE SPINS

Comptage de puissances et resommation dans le modèle plat

Soutenue le 7 décembre 2011, devant la commission d'examen composée de

Krzysztof GAWEDZKI	Président du Jury
Carlo ROVELLI	Codirecteur de thèse
Vincent RIVASSEAU	Codirecteur de thèse
Alejandro PEREZ	Examinateur
Karim NOUI	Rapporteur
Daniele ORITI	Rapporteur

Abstract/Résumé

Abstract

In this thesis we study the *flat model*, the main buidling block for the spinfoam approach to quantum gravity, with an emphasis on its *divergences*. Besides a personal introduction to the problem of quantum gravity, the manuscript consists in two part. In the first one, we establish an exact powercounting formula for the *bubble divergences* of the flat model, using tools from discrete gauge theory and twisted cohomology. In the second one, we address the issue of *spinfoam continuum limit*, both from the lattice field theory and the group field theory perspectives. In particular, we put forward a new proof of the Borel summability of the Boulatov-Freidel-Louapre model, with an improved control over the large-spin scaling behaviour. We conclude with an outlook of the *renormalization program* in spinfoam quantum gravity.

Résumé

L'objet de cette thèse est l'étude du *modèle plat*, l'ingrédient principal du programme de quantification de la gravité par les mousses de spins, avec un accent particulier sur ses *divergences*. Outre une introduction personnelle au problème de la gravité quantique, le manuscrit se compose de deux parties. Dans la première, nous obtenons une formule exacte pour le comptage de puissances des *divergences de bulles* dans le modèle plat, notamment grâce à des outils de théorie de jauge discrète et de cohomologie tordue. Dans la seconde partie, nous considérons le problème de la *limite continue des mousses de spins*, tant du point de vue des théorie de jauge sur réseau que du point de vue de la *group field theory*. Nous avançons en particulier une nouvelle preuve de la sommabilité de Borel du modèle de Boulatov-Freidel-Louapre, permettant un contrôle accru du comportement d'échelle dans la limite de grands spins. Nous concluons par une discussion prospective du *programme de renormalisation* pour les mousses de spins.

Foreword

This manuscript presents my results on the structure of divergences in spinfoam models. They were obtained in collaboration with my advisors Carlo Rovelli and Vincent Rivasseau, and with Karim Noui, Jacques Magnen and Valentin Bonzom.

List of publications

Five papers were written and submitted during the completion of this thesis:

- J. Magnen, K. Noui, V. Rivasseau, M. Smerlak, *Scaling behaviour of three-dimensional group field theory*, Class. Quantum Grav. **26** (3), 185012 (2009) [0906.5477 (hep-th)]

- V. Bonzom, M. Smerlak, *Bubble divergences from cellular cohomology*, Lett. Math. Phys. **93** (3), 295-305 (2010) [1004.5196 (gr-qc)]

- V. Bonzom, M. Smerlak, *Bubble divergences from twisted cohomology* (2010) [1008.1476 (math-ph)], submitted to Comm. Math. Phys.

- V. Bonzom, M. Smerlak, *Bubble divergences: sorting out topology from cell structure*, Ann. Henri Poincaré, *online first*, 2 July 2011 [1103.3961 (gr-qc)]

- C. Rovelli, M. Smerlak, *In quantum gravity, summing is refining*, (2010) [1010.5437 (gr-qc)]

In addition to these works in spinfoam quantum gravity, I studied during my PhD years various aspects of relativistic statistical physics: Tolman effect in a static gravitational field, Unruh effect and vacuum entanglement, random walks in curved spacetimes. Neither these investigations,

- C. Rovelli, M. Smerlak, *Thermal time and the Tolman-Ehrenfest effect: 'temperature as the speed of time'*, Class. Quant. Grav. **28** (7) 075007 (2011) [1005.2985 (gr-qc)]

- M. Smerlak, *Random walks in curved spacetimes* (2011) [1108.0320 (gr-qc)], submitted to New. Journ. Phys.

- C. Rovelli, M. Smerlak, *Unruh effect without entanglement* (2011) [1108.0320 (gr-qc)], submitted to Phys. Rev. D,

nor the didactic discussion

- M. Smerlak, *A blackbody is not a blackbox*, Eur. J. Phys. **32** 1143 (2011), [1010.5696 (physics.class-ph)]

will be addressed in this manuscript. Of course, the same holds for my earlier papers

- C. Rovelli, M. Smerlak, *Relational EPR*, Found. Phys. **37**, 427-445 (2007) [quant-ph/0604064]

- V. Bonzom, E. R. Livine, M. Smerlak, S. Speziale, *Towards the graviton from spinfoams: the complete perturbative expansion of the 3d toy model*, Nucl. Phys. B **804**, 507-526 (2008) [0802.3983 (gr-qc)]

On mathematical rigor

The level of mathematical rigor of the considerations presented in this thesis is variable: while the chapters 3 to 5 and 7 are precise (in the sense of mathematical physics), the chapters 2 and 6 contain many formal or heuristic arguments. This variability is consistent with my conviction that, in physics, certain matters are more efficiently addressed at the formal level, while others do require a full-fledged mathematical analysis.

Notations

For more clarity, we will therefore reserve the sign $=$ for mathematical identites, and will use the sign $\doteq$ for formal identities. The symbol $:=$ will denote a definition, and $\sim$ an asymptotic equivalence.

Acknowledgements

Contents

Part I

Introduction and preliminaries

C'est quand c'est mou que c'est dur, mais... c'est quand c'est mou que c'est bon.

Un Suisse anonyme.

Chapter 1

Introduction

1.1 Le problème de la gravité quantique

Aux yeux de la majorité des physiciens, la *gravité quantique* est et demeure un oxymore. Comment croire qu'une théorie quantique de l'interaction gravitationnelle soit seulement possible, quand les méthodes de quantification perturbative sont vouées à l'échec, en raison de la non-renormalisabilité du couplage entre gravitons[1] [60] ? Quand les approches non-perturbatives, théories des boucles [119, 132] ou des cordes [61, 98] notamment, faillent à se montrer prédictives ? Quand les apports expérimentaux sont inexistants, et pour longtemps sans doute ? Quatre-vingts ans après les premiers travaux de Rosenfeld et Bronstein [117], on est en droit de se demander si le programme de quantification de la relativité générale n'est pas obsolète. Des voix aujourd'hui s'élèvent pour réclamer [76] – et parfois proposer [138] – un changement de paradigme.

Quel est au fond le problème de la gravité quantique ? La physique contemporaine, on le sait, donne à voir *deux* images du monde. L'une, soutenue par la théorie de la relativité générale [85, 141], fait de l'univers un "mollusque" [42] dynamique au sein duquel l'espace, le temps et la matière s'influencent mutuellement, selon les équations locales et déterministes d'Einstein. L'autre, inspirée des règles opérationnelles de la mécanique quantique [20], présente la matière comme étant animée de singulières fluctuations, gouvernées par des lois holistiques et aléatoires. Au plan épistémologique, le problème de la gravité quantique est donc un problème d'*unification* : il s'agit d'élaborer une théorie capable de concilier les caractères apparemment contradictoires de la relativité générale et de la mécanique quantique – quelque chose comme la description d'un espace-temps-matière fluctuant. La nécessité de cette unification se fait jour dès lors qu'on considère la structure globale [72] d'un espace-temps relativiste. Si l'on s'en tient à une description purement classique de la matière, par un tenseur d'énergie-impulsion satisfaisant une condition d'énergie, les théorèmes de singularité d'Hawking-Penrose [72, 141] montrent en effet qu'un tel espace-temps contient nécessairement une *singularité* : une région où les géodésiques s'arrêtent, purement et simplement. Qu'elle passe par des violations des conditions d'énergie [84] ou plus radicalement par le dépassement de la relativité générale, la solution de cette "catastrophe spatio-temporelle" – comme la divergence du potentiel de Coulomb en électrostatique ou de l'énergie thermique de la radiation – fera certainement intervenir la mécanique quantique.

---

[1]Ceci n'excluant pas la possibilité de prédictions quantitatives à basse énergie, dans le cadre de la théorie des champs effective [33].

Le problème de la gravité quantique est aussi un problème de *relativisation*. On sait comment les relativités galiléenne, restreinte et générale ont évacué de l'appareil conceptuel de la physique ces "idoles" [46] que sont, respectivement, l'espace absolu, le temps absolu, et l'espace-temps absolu. De la même façon, la mécanique quantique a déposé le concept d'état absolu, le remplaçant par celui, plus participatif, d'opération (ou action [47], préparation/mesure [139], interaction [116], relation [25]...). L'enjeu d'une théorie de la gravité quantique est de croiser et de prolonger ces relativisations. Pour reprendre une image de Rovelli, avec la relativité générale (pour laquelle l'occurence d'un événement est absolue), et la mécanique quantique (dans laquelle l'espace-temps est donné *a priori*), nous sommes seulement "half-way through the woods" [117]. Les résultats préliminaires de Hawking [71] et de Unruh [135], dans le cadre de la théorie quantique des champs sur espace-temps courbes [140] (où l'on néglige la rétro-action des champs quantiques sur l'espace-temps), suggèrent que cette nouvelle relativisation affectera notamment les notions de particules, de température et d'entropie.

Enfin, et surtout, le problème de la gravité quantique est un problème *physique*. Loin de se confiner à des spéculations extrapolant, malmenant parfois, notre connaissance de l'univers,[2] il perce dans de nombreuses questions issues de l'expérience, à la signification opérationnelle claire, et dont nous ignorons la réponse :

- La pression de Casimir gravite-t-elle [56] ?

- Existe-t-il un *Lamb shift* gravitationnel [142] ?

- La propagation de la lumière dans le vide est-elle dispersive [3] ?

- La symétrie de Lorentz est-elle brisée [77] ? Déformée [4] ?

- ...

En un mot, *nous ignorons la nature de la relation entre matière et espace-temps*. A mon sens, c'est ce problème fondamental – et pas un autre[3] – qui devra être résolu par une théorie de la gravité quantique. Qu'elle se présente comme une quantification de la relativité générale ou pas, celle-ci n'aura rien d'un oxymore.

1.2   Quantification ou émergence ?

Pour aborder le problème de la gravité quantique, les approches théoriques s'organisent en deux categories, que je qualifierais de *réductionnistes* et *émergentistes*. Les premières proposent de réduire le problème de la gravité quantique à celui de la description de la dynamique de l'espace-temps lui-même, dans un premier temps sans tenir compte de la présence de la matière (la gravité pure). Elles se fondent en cela sur l'antique dichotomie entre matière et géométrie, préservée dans la cinématique relativiste : l'action d'Einstein-Hilbert est fonction de deux types de champs distincts – la métrique

---

[2]Exemples : la supersymétrie, le *big bounce*, le scénario ekpyrotique, le principe holographique, les dimensions supplémentaires, la discrétude de l'espace-temps...

[3]Parmi les problèmes qui *ne sont pas* directement relié au problème de la gravité quantique, citons : l'interprétation de la mécanique quantique, le problème de la constante cosmologique, les divergences ultraviolettes en théorie quantique des champs, les conditions initiales en cosmologie, le problème du temps, de la flèche du temps, etc.

lorentzienne d'espace-temps d'une part, et les champs de matière d'autre part. La gravité quantique à boucles, dont il sera question dans cette thèse, fait partie de cette catégorie : elle s'attache à quantifier l'espace-temps, comme une champ dynamique à part entière, avec ses degrés de liberté propres (dont les ondes gravitationnelles sont la manifestation perturbative). Elle marche en cela dans les pas de Dirac, Feynman, Wheeler, DeWitt etc. [118] : pour la théorie des boucles, l'espace-temps est un champ classique comme les autres, qui doit être quantifié indépendamment de la matière.

Les approches émergentistes [138, 75, 133], initiées par Sakharov [126], prennent le point de vue inverse : l'espace-temps n'existe qu'en présence d'un substrat microscopique, matériel ou non, et apparaît comme un type original de propriété collective. Les troublantes relations entre gravité et thermodynamique découvertes dans le contexte de la mécanique des trous noirs, et approfondies par Jacobson [76] et Padmanabhan [133] grâce à l'interprétation des équations d'Einstein comme des équations d'état, donne un crédit important à ce point de vue. (On trouve également une forme d'émergentisme dans la théorie des cordes, pour laquelle les équations d'Einstein semblent apparaître comme condition de cohérence pour la dynamique de cordes supersymétriques.) Face aux difficultés rencontrées par les tentatives réductionnistes de quantification de l'espace-temps, cet émergentisme apparaît comme un contrepoint salutaire. Cela étant, les résultats de Jacobson, Padmanabhan et d'autres dans cette direction restent trop fragmentaires pour constituer un véritable "changement de paradigme", et en particulier ne prouvent pas que le "champ gravitationnel ne doit pas être quantifié" [137]. Gageons simplement que les relations entre thermodynamique et gravité seront naturellement intégrées dans une théorie future de la gravité quantique.[4]

Dans cette thèse, je m'inscrirai donc dans le cadre de la théorie des boucles, conscient de l'*hypothèse* réductionniste qui la sous-tend. Rappelons aux sceptiques que la procédure de quantification des champs classiques a été donnée pour morte à deux reprises (dans les années 40, en raison des divergences ultraviolettes, puis dans les années 60, à cause du fantôme de Landau) – et qu'elle est toujours bien vivante. La non-renormalisabilité du développement perturbatif, dans le cas de la gravité, n'est peut-être pas davantage rédhibitoire : elle indiquerait simplement qu'il faut non seulement quantifier, mais aussi *quantifier intelligemment*.

1.3 Quantification et troncation

Si l'on considère le champ gravitationnel comme un champ classique fondamental, comme les champs de Maxwell ou de Dirac, le problème de la gravité quantique consiste à élaborer une procédure de quantification de l'espace-temps. On insiste souvent sur le fait qu'une telle quantification est radicalement originale, en ceci qu'elle doit s'opérer sans le cadre cinématique de la relativité restreinte (référentiels inertiels et transformations de Lorentz) ; on dit qu'elle doit être "background independent". Les difficultés propres à cette situation ont été soulignées par de nombreux auteurs, parmi lesquelles Rovelli fait figure de référence. Je renvoie à son livre [119] pour une excellente discussion de cet aspect.

---

[4]Certains chercheurs, à commencer par Einstein [41], ont imaginé une forme d'émergence inverse : la matière serait une structure interne à l'espace-temps. Un scénario de ce type est étudié aujourd'hui en théorie des boucles [24], ce qui montre que, dans ce contexte en tous cas, réduction et émergence ne s'excluent pas nécessairement.

Il est pourtant un aspect de la quantification de la métrique d'espace-temps qui est similaire à celle des champs de matière usuels, au sein du modèle standard de la physique des particules. Il s'agit de la nécessité de procéder à une *troncation* de l'ensemble des degrés de liberté dynamiques. Comme l'électrodynamique ou la chromodynamique, la géométrodynamique (la relativité générale) est en effet une théorie non-linéaire. Ceci signifie qu'il est impossible de scinder les équations du mouvement en composantes indépendantes, comme on peut le faire par l'analyse de Fourier dans le cas du champ libre de Klein-Gordon. Tous les degrés de liberté du champ sont couplés entre eux, sans hiérarchie apparente.

Nous ignorons comment quantifier une telle infinité de degrés de liberté en interaction. Pour progresser vers une théorie quantique prédictive, il faut donc procéder à une troncation de l'espace des phases, par laquelle on isole certains degrés de liberté, identifiés comme plus pertinents pour le régime expérimental d'intérêt. On établit par cette opération un schéma d'approximation, qui est d'autant plus fin que le nombre de degrés de libertés conservés est important. Plusieurs type de troncation sont utilisées couramment en physique des hautes énergies :

1. *Le développement perturbatif [97].* Dans les théories faiblement couplées, comme l'électrodynamique à basse énergie ou la chromodynamique à haute énergie, ou peut utiliser le nombre de particules pour tronquer l'espace des phases. Rappelons qu'une particule (virtuelle) est un mode de Fourier du champ, représentant un état dans l'espace de Fock du champ libre correspondant. Le développement perturbatif consiste à organiser les amplitudes quantiques en série de termes au nombre de particules croissants. On tronque habituellement cette série à l'ordre 1 pour une première estimation des corrections quantiques, et à l'ordre ~ 10 pour les calculs les plus précis.

2. *La discrétisation sur réseau [112].* Pour étudier les phénomènes résultant d'interactions fortes entre particules élémentaires, comme le confinement des quarks et des gluons au sein des hadrons, le développement perturbatif est inopérant. Avec l'avènement des calculateurs numériques puissants, la troncation la plus utile dans ce contexte est la discrétisation sur réseau : on réduit l'espace-temps à un nombre fini de points sur un graphe régulier, séparés par une distance a infime par rapport à la dimension caractéristique du phénomène que l'on souhaite étudier (la masse du hadron, par exemple). Dans cette approche, toutes les fluctuations d'échelle inférieure à a sont supprimées.

3. *Factorisation des symétries de jauge.* Il existe une classe de théories de champs, telles les célèbres théories de champs topologiques [12], dans lesquelles le nombre infini de degrés de liberté est imputable à une symétrie de jauge. La réduction de cette symétrie de jauge réduit le système à un nombre fini de degrés de libertés, qu'on peut quantifier par les méthodes usuelles de mécanique quantique. A proprement parler, cette opération n'est pas une troncation de l'espace des phases, puisque les degrés de libertés éliminés sont redondants. Aucune information physique n'est donc perdue.

Dans le développement perturbatif et la mise sur réseau, la troncation d'un nombre infini de degrés de liberté ne peut se faire sans tenir compte de leur résultante effective sur les degrés de libertés préservés. Cette opération, qualifiée traditionnellement de

renormalisation [104] dans le premier cas et de *groupe de renormalisation* [144] dans le second, est à l'origine de l'essentiel des difficultés techniques et conceptuelles liées à la troncation de l'espace des phases. Son résultat, la définition de constante de couplages "habillées" ou "d'actions parfaites", dépendant de l'échelle, doit s'interpréter comme la condition de cohérence d'un schéma de troncation associant échelles spatiales et force des interactions.

Comme tout schéma d'approximation, la troncation possède une limite exacte, dans laquelle le couplage entre tous les degrés de libertés est rétabli. Dans le cas du développement pertubatif, la définition et l'étude de cette limite est le sujet de la *théorie constructive* [103] ; dans les approches sur réseau, on parle de *limite continue*.

Un point important à noter concernant cette limite exacte est la forme qu'elle prend dans les cas 1 et 2, respectivement. La limite constructive du développement pertubatif est essentiellement une somme : pour caricaturer un processus en vérité très subtil (et sur lequel nous reviendrons plus tard), on peut dire qu'il s'agit d'*ajouter* la valeur de tous les diagrammes de Feynman, à tous les ordres. La limite continue des théorie sur réseau, à l'inverse, s'obtient en *raffinant* le graphe. Les deux schémas de troncation apparaissent donc techniquement très différents, même s'ils correspondent tous deux à l'élargissement de la section d'espace des phases préservée par la troncation.

En gravité quantique comme dans le modèle standard, il est nécessaire d'opérer une troncation des degrés de liberté contenu dans la métrique pour réaliser la quantification des équations d'Einstein. On peut considérer que la singulière difficulté de la gravité quantique réside dans le fait qu'aucun des schémas cités précédemment ne s'applique au cas de la relativité générale.

1. *Non-renormalisabilité du développement perturbatif.* La quantification perturbative de la relativité générale, fondée sur le concept de graviton, consiste à supposer que la métrique d'espace-temps fluctue peu autour de la métrique de Minkowski. Ceci conduit à un développement des amplitudes en puissances de la constante de Newton G pour lequel la procédure de renormalisation n'est pas close. Techniquement, on montre que l'interaction des gravitons entre eux est non-renormalisable. En présence d'un cutoff en énergie Λ, on peut toutefois construire une théorie de champs effective [33], consistant en un double développement en G et Λ. Celle-ci permet de calculer notamment les premières corrections quantiques au potentiel gravitationnel de Newton, mais ne possède pas de limite ultraviolette exacte.

2. *Absence d'une métrique de fond.* La mise sur réseau de la relativité générale est rendue impossible par le fait qu'aucune métrique de fond ne permet de définir le pas du réseau a. Cette voie de troncation est donc exclue pour la gravité quantique.

3. *Présence d'une infinité de degrés de liberté physiques.* Même s'il est vrai que quatre des six degrés de liberté par point de la métrique (en quatre dimensions) sont redondants, du fait de la symétrie par difféomorphisme de la relativité générale, deux degrés de liberté par point sont physiques et doivent être quantifiés. C'est dire que la relativité générale n'est pas à l'image de la théorie de Chern-Simons [145] ou de la théorie BF [74] : son espace des phases réduit est de dimension infinie.

Une contribution essentielle à l'élaboration d'un schéma de troncation de la relativité générale qui dépasse ces difficultés est due à Regge [100]. S'appuyant sur une triangulation Δ de la variété d'espace-temps, il a en effet découvert une approximation simple de l'action d'Einstein-Hilbert, s'exprimant en fonction de la longueur l_e des arêtes des simplex : pour un espace-temps de dimension d, notant $t \in \Delta_{d-2}$ un $(d-2)$-simplex (un "os" ou "charnière") de Δ, $A_t(l_e)$ son volume euclidien et $\epsilon_t(l_e)$ l'angle de déficit autour de t, l'action de Regge s'écrit[5]

$$S_R(l_e) = \sum_{t \in \Delta_{d-2}} A_t(l_e)\epsilon_t(l_e). \tag{1.1}$$

et approche l'action de Einstein-Hilbert d'autant mieux que le nombre de d-simplexes est grand. Cette observation est aujourd'hui au fondement de plusieurs approches à la gravité quantique, parmi lesquelles on peut citer la théorie des triangulations dynamiques causales [2] et le calcul de Regge quantique [143].

Un aspect remarquable de l'approche de Regge est sa capacité à décrire une géométrie quadridimensionnelle sans devoir recourir à un choix de jauge, c'est-à-dire de coordonnées sur l'espace-temps [120]. En localisant la courbure sur les "os" d'une triangulation, elle offre en effet la possibilité d'exprimer la dynamique en termes de longueurs *physiques* – la dimension de ces "os". Ainsi, le schéma de troncation de Regge est également une solution (alternative à celle de Komar et Bergmann [22]) au problème fondamental de la gravité pure : la difficulté d'identifier des observables invariantes par difféomorphismes en l'absence de champs de matière.

1.4   Réseaux et mousses de spins

La théorie des boucles [119, 9, 132] développée à l'origine par Rovelli et Smolin [123, 113] sur la base du travail d'Ashtekar [7], promeut un schéma de troncation de la relativité générale d'un genre différent, mêlant discrétisation sur réseau et factorisation des symétries de jauge (exemples 2 et 3 ci-dessus). Elle se présente sous deux formes, canonique et covariante, correspondant pour le cas gravitationnel aux quantifications de Schrödinger et de Feynman utilisées en mécanique quantique.

Chronologiquement, la première version de la théorie des boucles est la version canonique. S'inscrivant dans le sillage de Arnowitt, Deser et Misner [6], celle-ci s'appuie sur une décomposition de l'espace-temps en feuilles d'espaces indexées par une coordonnées de temps, et reformule les équations d'Einstein comme des équations de contraintes. Sur chacune de ces feuilles d'espaces, elle utilise comme variables canoniques – c'est là son originalité – la connexion SU(2) d'Ashtekar A et son champ électrique conjugué E, et fait l'hypothèse que l'ensemble des *holonomies* H de A – les boucles – et des *flux* bidimensionnels F de E forme un jeu de variables adaptées pour une troncation des degrés de liberté du champ gravitationnel compatible avec sa symétrie sous les difféomorphismes.

Cette hypothèse est motivée par la théorie des nœuds [123, 57, 14], qui sont précisément des structures invariantes par difféomorphismes dans un espace tridimensionnel [14]. En ne considérant que les holonomies supportées sur une classe d'équivalence γ de graphes dirigés et plongés dans une feuille d'espace donnée, on obtient ainsi un troncation finie de la relativité générale, qu'il est possible de quantifier

---

[5]On n'inclut pas ici de constante cosmologique.

à l'instar du champ de Yang-Mills [57]. Ceci conduit à la représentation des holonomies de A et des flux de E par des opérateurs sur l'espace de Hilbert des fonctions de carré sommable pour la mesure de Haar

$$\mathcal{H}_\gamma = L^2\big(\mathrm{SU}(2)^L\big)/\mathrm{SU}(2)^N \tag{1.2}$$

où N et L désignent respectivement le nombre de noeuds et de liens de γ, et où le quotient correspond à la symétrie de jauge sur réseau traditionnelle (action aux noeuds du graphe). Les états quantiques générant cet espace par la décomposition de Peter-Weyl sont appelés *réseaux de spins* [114]. On peut considérer qu'ils décrivent un "espace quantique tronqué", dont les aires et volumes, essentiellement données par les opérateurs de Penrose [94, 87], sont quantifiées [124]. Pour résumer, la théorie des boucles fait du champ gravitationnel un *champ de jauge sur un réseau dynamique*. Son point commun avec le calcul de Regge est qu'elle s'appuie sur des structures discrètes pour définir des *observables relationnelles internes au champs gravitationnel*.

Dans cette approche, on obtient l'espace de Hilbert (cinématique, c'est-à-dire permettant de représenter la contrainte hamiltonienne) total par une limite inductive sur γ, qui est aussi une somme directe de sous-espaces $\mathcal{H}_\gamma^* \subset \mathcal{H}_\gamma$ sur lesquels tous les spins sont-nuls :[6]

$$\mathcal{H} = \varinjlim H_\gamma = \bigoplus_\gamma \mathcal{H}_\gamma^*. \tag{1.3}$$

Précisons ce point. Pour obtenir l'espace de Hilbert cinématique total, il faut considérer des graphes "arbitrairement denses". Pour ce faire, on peut observer que l'ensemble de tous les graphes, équipé de la relation d'ordre $\preceq$ correspondant à l'inclusion d'un graphe dans un autre, forme un *ensemble ordonné filtrant* (*directed set* en anglais) : pour toute paire de graphes γ_1 et γ_2, il existe un graphe γ_3 contenant γ_1 et γ_2 comme sous-graphes. Grâce à cette structure, ainsi que les injections $\mathcal{H}_\gamma \hookrightarrow \mathcal{H}_{\gamma'}$ quand $\gamma \preceq \gamma'$ obtenues en coloriant les arêtes de γ' non contenues dans γ par un spin nul, on peut construire la limite inductive (1.3). Nous reviendrons dans le paragraphe suivant sur le fait que, dans le schéma de troncation en boucles, la limite continue est aussi une somme.

La limite de la formulation canonique de la théorie des boucles est la difficulté de résoudre la contrainte hamiltonienne scalaire, qui génère les reparamatrisations de la coordonnée temporelle dans l'espace-temps [132]. Pour contourner ce problème, Reisenberger et Rovelli [102] ont introduit une intégrale de chemins pour les réseaux de spins. Dans ce schéma, une "trajectoire" d'un réseau de spins est représenteée par un 2-complexe colorées par des spins, appelé *mousse de spins*. On définira précisément ces 2-complexes, ou *mousses*, dans le chapitre 2. Pour notre propos présent, il suffit de se représenter une mousse Γ comme un ensemble de vertex, arêtes et faces, attachées le long de leurs bords, et possédant un graphe γ comme frontière (γ pouvant être le graphe vide). De même que le graphe γ représente une troncation de la géométrie spatiale dans l'approche canonique, la mousse Γ représente une troncation de la géometrie spatio-temporelle. Suivant la logique de l'intégrale de chemin, on peut définir une dynamique pour l'espace-temps quantique en associant à chacune de ces mousses une

---

[6]Du point du vue de l'analyse fonctionnelle, cet espace $\mathcal{H}$ accompagné de sa représentation de l'algèbre des holonomies et flux de la connection d'Ashtekar est isomorphe à un espace de fonctionnelles de connections distributionnelles, de carré intégrable pour une mesure dite d'Ashtekar-Lewandowski [8, 10]. (Cette dernière présentation est analogue à la formulation de Schrödinger de la mécanique quantique.)

amplitude complexe $\mathcal{Z}(\Gamma)$. En principe, cette amplitude devrait pouvoir être calculée à partir des éléments de matrice de la contrainte hamiltonienne. Ceci a pu être réalisé en trois dimensions [90], mais semble hors de portée en quatre dimensions. La stratégié utilisée en théorie des boucles est donc de faire un ansatz pour cette amplitude : on parle de *modèles* de mousses de spins.

Ces dernières années ont vu l'introduction d'une nouvelle classe de tels modèles en quatre dimensions, par Engle, Pereira, Rovelli [44, 43] mais aussi par Freidel et Krasnov [50] sur la base de travaux de Livine et Speziale [78], qui semblent prometteurs. Ainsi, Barrett et ses collaborateurs [18] ont montré que, pour une mousse Γ contenant un seul vertex et dont la frontière γ est le graphe complet sur 5 noeuds, correspondant aux 5 tétraèdres qui bordent un 4-simplex, la limite de grand spin de $\mathcal{Z}(\Gamma)$ est proportionnelle à l'exponentielle de l'action de Regge pour un 4-simplex. Ceci montre que le schéma de troncation en mousses de spins est lié au calcul de Regge, dont on sait qu'il est lui-même une troncation de la relativité générale. Un autre résultat remarquable concerne l'identification d'un régime perturbatif [86] : en utilisant un état cohérent sur γ piquant la géométrie quantique sur l'espace-temps plat de Minkowski, Rovelli *et al.* ont pu montrer que les fluctuations quantiques sur Γ ont la même structure que le graviton en relativité générale linéarisée. Leur fonction de corrélation à 2 [23] et 3 points [125], en particulier, ont la même structure tensorielle que celles du graviton.

Dans cette thèse, j'étudierai un modèle plus simple, le *modèle plat*, qui forme le squelette de ces "nouveaux modèles" et en partage certaines propriétés, comme la limite Regge [99, 37, 18]. Les motivations pour étudier dans un premier temps ce modèle-ci plutôt que les nouveaux modèles sont nombreuses :

- l'essentiel des résultats supportant l'approche par mousses de spins portent sur le modèle plat

- tous les modèles de mousses de spins étudiés dans la littérature sont des modifications du modèle plat

- techniquement, il est considérablement plus simple que les nouveaux modèles

- il est lié à la topologie quantique (et en est en quelque sorte à l'origine)

- son interprétation géométrique est claire : il décrit un système de connections de jauge discrètes *plates*

J'étudierai en profondeur un aspect du modèle plat qui a été peu considéré jusqu'à présent : celui de ses *divergences*. Le premier problème spécifique sur lequel je concentre-rai mes efforts est ainsi celui des *divergences de bulles*. Certains résultats préliminaires dûs à Perez et Rovelli [95] et Freidel *et al.* [51, 54, 53] suggèrent en effet que pour une mousse Γ contenant des "bulles" (à définir précisément), la quantité $\mathcal{Z}(\Gamma)$ est divergente. Cette situation, qui rappelle les divergences ultraviolettes des amplitudes de Feynman en théorie quantique des champs, réclame une analyse quantitative : quel est le *degré de divergence* d'une mousse Γ ? De quoi dépend-il ? De la topologie de Γ ? D'autre chose ? Ces questions apparaissent essentielle pour une compréhension à la fois rigoureuse et générale du modèle plat et, partant, des modèles de mousses de spins en général. La seconde partie de ce manuscrit (chapitres 3 à 5) fournit une solution détaillée à ce problème.

1.5   Limite continue des mousses de spins

L'autre problème qui se pose quand on étudie le modèle plat est bien sûr celui de la limite continue : de l'ensemble des amplitudes tronquées $\mathcal{Z}(\Gamma)$, comment obtient-on une amplitude complète $\mathcal{Z}$ contenant tous les degrés de liberté du champ gravitationnel quantique ? On a vu précédemment qu'au niveau cinématique, la limite continue, consistant à raffiner les graphes jusqu'à l'infini, prend aussi la forme d'une somme directe d'espace de Hilbert. Qu'en est-il au niveau dynamique ? Faut-il définir $\mathcal{Z}$ en sommant sur les mousses, formellement $\mathcal{Z} = \sum_{\Gamma} \mathcal{Z}(\Gamma)$, comme dans un développement perturbatif à la Feynman (cas 1) ? Ou raffiner Γ infiniment, $\mathcal{Z} = \lim_{\Gamma} \mathcal{Z}(\Gamma)$, comme en théorie de jauge sur réseau (cas 2) ? Cette question a été la source de nombreux débats entre spécialistes des mousses de spins [48].

L'implémentation la plus populaire de la *somme* sur les mousses est due à Boulatov [31] et Ooguri [91], et est connue sous le nom *théorie de champs sur le groupe* (*group field theory*) [48, 92]. Dans ce schéma, les amplitudes $\mathcal{Z}(\Gamma)$ apparaissent comme d'authentiques amplitudes de Feynman [101] pour une théorie de champs auxiliaires, définies sur une certaine puissance cartésienne d'un groupe de Lie compact, SU(2) le plus souvent. C'est dire que, pour la théorie de champs sur le groupe, la divergence de $\mathcal{Z}(\Gamma)$ est un problème de renormalisation, et la somme sur Γ un problème constructif. Le calcul du degré de divergence d'une mousse Γ prend ainsi tout son sens, puisqu'il permet d'étudier la renormalisabilité de la théorie de champs sur le groupe de Boulatov-Ooguri. Rivasseau a également souligné que ce point de vue présente l'avantage remarquable de fixer le coefficient de chaque mousse Γ dans la somme [107] : c'est le coefficient combinatoire du développement de Feynamn de la théorie de champs sur le groupe. Enfin, Oriti soutient que cette perspective permet de rapprocher la théorie des boucles de la matière condensée [93], et ainsi de réduire la fracture entre réductionnisme et émergentisme en gravité quantique.

Dans le chapitre 7 de cette thèse, je prendrai ce point de vue pour étudier la limite continue des mousses de spins : je montrerai qu'il est possible, dans le cadre de la théorie de champs sur le groupe de Boulatov (en trois dimensions), de réaliser la somme sur les mousses dans un sens rigoureux, celui de la resommation de Borel. J'utiliserai pour cela l'outil le plus récent de la théorie constructive, développés par Rivasseau et Magnen : le développement en cactus [105, 82]. Ce résultat donne un crédit supplémentaire à la viabilité de la théorie de champs sur le groupe.

Mais on peut également définir une forme de *limite inductive* pour les mousses de spins [149, 121]. Celle-ci forme une alternative à la théorie de champs sur le groupe, dont l'avantage est de préserver la relation entre somme et limite suggérée par l'idée, fondamentale en théorie des boucles, qu'un espace-temps est un processus virtuel, et non une structure *a priori* : une mousse est donc à la fois un diagramme de Feynman (cas 1) *et* un réseau (cas 2). Cet argument sera présenté en détail au chapitre 6.

Chapter 2

The flat spinfoam model

In this preparatory chapter, we introduce the Ponzano-Regge model, give a first account of its *bubble divergences*, discuss its relationship with three-dimensional quantum gravity, and introduce a cellular generalization coined the *flat spinfoam model*.

2.1 The Ponzano-Regge model

The *Ponzano-Regge model* was put forward in 1968 as a simplicial model of quantum gravity in three dimensions. Its influence over the later developments of theoretical and mathematical physics cannot be overestimated: the spinfoam and group field theory approaches to quantum gravity, as well as the mathematical theory of state-sum topological invariants,[1] are direct offsprings of the Ponzano-Regge model.

2.1.1 The Ponzano-Regge asymptotic formula

At the roots of these developments is a most surprising result: the Wigner $\{6j\}$ symbol (a key object in SU(2) recoupling theory [136], with applications in nuclear, atomic and molecular physics) contains, in the large spin asymptotics, the three-dimensional Regge action for a tetrahedron with edge lengths $l_e = j_e + 1/2$, where j_e are half-integers. Explicitly, if $V(l_e)$ is the volume of a Euclidean tetrahedron with edge lengths l_e, and $S_R(l_e)$ the corresponding Regge action (1.1), one has in the uniform $j_e \to \infty$ limit[2]

$$\begin{Bmatrix} j_1 & j_2 & j_3 \\ j_4 & j_5 & j_6 \end{Bmatrix} \sim \frac{1}{\sqrt{12\pi V(l_e)}} \cos\left(S_R(l_e) + \frac{\pi}{4}\right). \tag{2.1}$$

Moreover, when the spins j_i do not define a Euclidean tetrahedron, the $\{6j\}$ symbol is exponentially suppressed in this limit.

Ponzano and Regge conjectured this asymptotic behavior on the basis of numerical simulations [99]. An influential proof thereof, using geometric quantization, was given by Roberts in [111]; see [5, 26] for the most recent advances on the semiclassics of Wigner symbols. (Higher orders in the large-spin asymptotic expansion were also investigated using saddle point techniques in my paper [27] and the subsequent [38].)

---

[1]Part of my work with Bonzom has been concerned with the topological features of the (generalized) Ponzano-Regge model, and in particular with its relationship to twisted Reidemeister torsion. This aspect of our work will not be addressed in this thesis.

[2]Meaning that the spins are scaled as $j_e \mapsto \lambda j_e$ with a single $\lambda \to \infty$. In this regime, the "shape" of the tetrahedron, defined by the ratios $j_e/j_{e'}$ with $e \neq e'$, is preserved in the limit.

The remarkable character of the asymptotic formula (2.1) lies in the fact that, not only it contains the Regge action S_R (hence it is related to three-dimensional gravity), but contains it *within a cosine*. This is reminiscent of the semiclassical (WKB) approximation of quantum amplitudes (with the only difference that the eikonal exponential e^{iS}, where S is the Hamilton function, is replaced by the cosine.[3]) In other words, the $\{6j\}$ symbol appears to be related to semiclassical *quantum* gravity.

This striking connection between SU(2) representation theory and three-dimensional quantum gravity prompted Ponzano and Regge to put forward the first spinfoam model ever written.

2.1.2   A simplicial partition function

Since a $\{6j\}$ symbol appears to represent a *quantum tetrahedron*,[4] with quantized edge lengths and Regge semiclassics, it is not unreasonable to surmise that a model of (Riemannian) quantum gravity on a triangulated 3-manifold Δ can be obtained by

- associating one $\{6j\}$ symbol to each tetrahedron, and

- summing over the spins, in the spirit of Feynman's path integral.

Indeed, Ponzano and Regge defined in [99] a partition function $\mathcal{Z}_{\mathrm{PR}}(\Delta)$ for the triangulation Δ by

$$\mathcal{Z}_{\mathrm{PR}}(\Delta) \doteq \sum_{(j_e)_{e \in \Delta_1}} (-1)^\chi \prod_{e \in \Delta_1} (2j_e + 1) \prod_{t \in \Delta_3} \{6j\}_t. \tag{2.2}$$

Here, Δ_i denotes the set of i-simplices of Δ, $\{6j\}_t$ is the $\{6j\}$ symbol based on the spins coloring the 6 edges of the tetrahedron $t \in \Delta_3$, and χ is a linear function of the spins j_e, left unspecified by Ponzano and Regge (except for very special cases) but fixed in [19]. Note that, if Δ has a boundary, this expression defines a *transition amplitude* for a two-dimensional Regge geometry with fixed edge lengths.

The key input in this heuristic quantization of three-dimensional geometry is the *quantization of edge lengths*. This follows from the quantization of irreducible representations (spins) j_i of SU(2), and the identification $l_i = j_i + 1/2$ suggested by the Ponzano-Regge asymptotic formula (2.1). As pointed out by Rovelli [115], this quantization hypothesis has a compelling justification in loop quantum gravity. We refer to Rovelli's book [119] for more details on this aspect.

2.1.3   Bubble divergences

It did not escape Ponzano and Regge's attention that the multi-series in the definition (2.2) is unlikely to converge for a general triangulation Δ [99]. Unfortunately, it is difficult to turn this concern into a precise mathematical statement. Even absolute convergence of (2.2) is hard to check, mainly for two reasons.

---

[3]This difference can be traced back to the fact that 6 edge lengths define a tetrahedron up to rotation *and reflection* [13].

[4]The notion of *quantum tetrahedron* was later expounded by Barbieri [15] and Baez and Barrett [16] with applications in *four-dimensional* spinfoam gravity [17].

- First, not all the values of the spins j_e actually contribute to the sum, because of the *triangle constraints* which enter the definition of $\{6j\}$ symbols. For instance, a necessary condition for the $\{6j\}$ symbol in (2.1) is that $|j_2 - j_3 \leq j_1 \leq j_2 + j_3$. Describing the domain D_Δ of admissible spins for a general triangulation Δ is by no means straightforward.

- Even if D_Δ could be described explicitly, as in the elementary cases studied in [96], we would not know how the $\{6j\}$ symbols behave there: the Ponzano-Regge asymptotic formula only prescribes its behavior in the homogeneous limit, where all the spins grow at the same rate.[5] This is only a very restricted subdomain of D_Δ.

Because of these difficulties, simple estimates based on a balance between the divergent edge factors $(2j_e + 1)$ and the convergent tetrahedra factors $V(j_e)^{-1/2} \sim j_e^{-3/2}$ are not reliable: the absolute convergence of the Ponzano-Regge partition function is an open problem.

Worse still, even assuming that we can resolve these issues satisfactorily, the most likely outcome is be that the Ponzano-Regge sum (2.2) is *not* absolutely convergent. One would then ask whether it is perhaps *semi-convergent*, like the alternating series $\sum (-1)^n/n$. Unfortunately, the complicated oscillation pattern induced by the factors $(-1)^\chi$ and the Ponzano-Regge cosines $\cos\left(S_\mathrm{R}(l_i) + \frac{\pi}{4}\right)$ make this question almost impossible to answer in full generality.

This notwithstanding, one observation made in an attempt by Perez and Rovelli [95] to describe the domain D_Δ deserves to be mentioned. First, consider the *dual cell complex* Δ^* of the triangulation Δ, whose k-cells are in one-to-one correspondence with the $(3-k)$-simplices of Δ. (Since the partition function (2.2) only involves the edges and tetrahedra of Δ, and not its vertices, we can actually restrict to the 2-skeleton of Δ^*.) Within Δ^*, the triangle constraints can be localized on the edges e^*, where three spin-colored faces f^* meet. A moment of reflection then shows that, for one the spins to be free, namely to have admissible values from zero to infinity, a necessary condition is that there exists a *closed* set of faces within Δ^*: a *bubble*.

This insight has two immediate consequences. First, it suggests that the *number of bubbles* of Δ^* is somehow the driving parameter in the divergence degree of $\mathcal{Z}_\mathrm{PR}(\Delta)$, if such a thing can be defined. Second, it gives a field-theoretic flavor to the issue of divergences in the Ponzano-Regge model: *bubbles* are higher-dimensional analog of *loops* – and we know that loops support the divergences of Feynman amplitudes. This circumstance calls for an interpretation of the Ponzano-Regge model as a "higher categorical" version of perturbative quantum field theory [13].

We shall see in this thesis that both intuitions are relevant.

2.2 A discrete gauge theory

So far, the only evidence we have given for the connection between the Ponzano-Regge ansatz and three-dimensional quantum gravity is the Ponzano-Regge asymptotic formula. There is however another argument to this effect, relying on the Palatini-Cartan formulation of general relativity. The latter sheds a new light on the Ponzano-

---

[5]Recent work has improved this situation: we now know the asymptotic behavior of the $\{6j\}$ symbol with small angular momenta as well [148, 26].

Regge model: it is a *discrete gauge theory*. This new perspective turns out to be the key for understanding its bubble divergences, as we will see in the second part of this thesis.

2.2.1   Palatini-Cartan gravity

Recall that, in a "first order" formulation of (Riemannian) three-dimensional general relativity, the gravitational field can be represented by a pair of fields (e, ω), where ω is an SU(2) connection 1-form on spacetime M, and e is an $\mathfrak{su}(2)$-valued 1-form over M, or equivalently a triad field on M.[6] The so-called *Palatini-Cartan*[7] action is then [14]

$$S_{\mathrm{PC}}(e, \omega) := \int_M \langle e \wedge F(\omega) \rangle. \tag{2.3}$$

Here the bracket is the Killing form in the Lie algebra $\mathfrak{su}(2)$. It is not hard to see that the Euler-Lagrange equations for this action, namely

$$F(\omega) = 0 \qquad \text{and} \qquad d_\omega(e) = 0, \tag{2.4}$$

are indeed the vacuum Einstein equation $R_{ab} = 0$ in disguise: the first states that ω is flat, and the second that it is the unique spin connection associated to e, see [14].

The Palatini-Cartan action is an instance of the *BF models* considered by Horowicz [74], defined in dimension d by the analogue of (2.3) with e replaced by a $(d-2)$-form B. Like the latter, it is invariant under an extended gauge group which, besides the diffeomorphisms and SU(2) gauge transformations, includes a *shift symmetry* generated by

$$e \mapsto e + d_\omega \lambda, \tag{2.5}$$

where λ is an $\mathfrak{su}(2)$-valued 0-form over M and ω is a flat connection.

Let us now perform a formal path-integral "quantization" of the Palatini-Cartan, according to

$$\widetilde{Z}_{\mathrm{PC}}(M) \doteq \int \mathcal{D}e\mathcal{D}\omega \ e^{iS_{\mathrm{PC}}(e,\omega)}. \tag{2.6}$$

Integrating out the e field gives

$$\widetilde{Z}_{\mathrm{PC}}(M) \doteq \int \mathcal{D}\omega \ \delta\big(F(\omega)\big). \tag{2.7}$$

The tilde and quotes here are meant to remind us that *no gauge-fixing has been performed* for the on-shell gauge symmetry (2.5) [51, 53], and so we cannot speak of a genuine quantization in the usual sense of gauge theory [145, 74]. For clarity, the operation performed in (2.6)-(2.7) should perhaps be called a "half-quantization" of Palatini-Cartan gravity.

Before we move on to explain the connection between this procedure and the Ponzano-Regge model, one more comment is in order. In quantizing a classical theory à la Feynman, it is not uncommon that the space of histories has to be enlarged

---

[6]This is identification is possible due to the fact that the adjoint representation of SU(2) is also its vector representation.

[7]The name given to various gravitational actions is very author-dependent. We use "Cartan" to mean that a vielbein is involved, and "Palatini" to express the fact that the connection is an independent variable.

with respect to its classical counterpart. For instance, the quantum histories of a free particle contains rough (viz. non-differentiable) paths in addition to the smooth ones considered in the classical theory. Similarly, the quantum histories of a free field include distributional fields as well as smooth ones. Now, the path-integral half-quantization of the Palatini-Cartan action relies on a similar extension of the classical notion of a gravitational history, including *torsion* and *degenerate metrics*. Witten has argued [145] that such configurations are essential in three-dimensional quantum gravity (showing that they permit a renormalizable perturbative extension), but later changed his mind [147]. All in all, it is fair to say that the status of torsion and degenerate metrics is quantum gravity remains to be understood.[8]

2.2.2   Discrete gauge theory

Let us now consider the half-quantized expression (2.7), and *discretize it*. To this aim, we must

1. introduce a triangulation Δ of M, and its dual cell complex Δ^*, and

2. discretize the connection ω (resp. the curvature F) on the edges (resp. the faces) of the 2-skeleton Γ of Δ^*

3. Choose orientations for the edges and faces of Γ.

Recall that, given this data, discrete gauge theory is formulated in terms of *parallel transport operators* and *holonomies*. For a given cell decomposition Δ^* of M, these are defined respectively as assignments of group elements $g_e \in \mathrm{SU}(2)$ to each edge e, and of the products

$$H_f = \prod_{e \in \partial f} g_e^{\epsilon_{fe}} \tag{2.8}$$

to each face f, with $\epsilon_{fe} = \pm 1$ depending on the relative orientation of e and f. Thus, a *discrete connection* $A = (g_e)_e$ is an element of $\mathrm{SU}(2)^E$ and the *curvature* of A is the family of holonomies $\left(H_f\right)_f$ defined by (2.8).

Using these definitions, we can make the following ansatz for the discretization of (2.7) on Γ:

$$\widetilde{z}_{\mathrm{PC}}(\Gamma) \doteq \prod_{e \in \Gamma_1} \int_{\mathrm{SU}(2)} dg_e \prod_{f \in \Gamma_2} \delta(H_f). \tag{2.9}$$

Here, dg is the Haar measure on $\mathrm{SU}(2)$ and Γ_i denotes the set of i-cells of Γ. Just like the formal path integral (2.7) described a system of flat $\mathrm{SU}(2)$ connections, the expression (2.9) can be seen as the path-integral for a system of flat discrete connections.

Now comes the main result of this section: *the half-quantized, discretized path integral (2.9) is formally identical to the Ponzano-Regge partition function (2.2)*. To understand how this comes about, we must recall the basis of the Peter-Weyl theory of Fourier analysis on compact groups.

Let $f : G \to \mathbb{C}$ be a smooth function on a compact group G, and $\rho_j : G \to \mathrm{GL}(V^j)$ be the sequence of unitary irreducible representations of G, labelled by a discrete index

---

[8]I thank Simone Speziale for drawing my attention to this point.

j.[9] For each j, pick a basis $(v_m^j)_{m=0,\ldots,\dim V_j}$ of V_j, and define the representative functions $D_{mn}^j : V_j \to \mathbb{C}$ by

$$D_{mn}^j(g) = \langle v_m^j | \rho^j(g) v_n^j \rangle. \tag{2.10}$$

Then the *Peter-Weyl theorem* states that f can be decomposed over the representative functions as

$$f(g) = \sum_j \sum_{mn} f_{mn}^j D_{mn}^j(g), \tag{2.11}$$

with

$$f_{mn}^j := \int_G dg \; D_{mn}^j(g)^* f(g). \tag{2.12}$$

When f is a class function, viz. when it is conjugation invariant, this decomposition reduces to

$$f(g) = \sum_j f_{mn}^j \chi^j(g). \tag{2.13}$$

where $\chi^j = \sum_m D_{mm}^j$ is the *character* of the representation ρ^j. These decompositions extend to square-integrable functions and Schwartz distributions. In particular, one computes that

$$\delta(g) = \sum_j (\dim V_j) \chi^j(g). \tag{2.14}$$

The second ingredient we need to derive the Ponzano-Regge model from the discrete path-integral (2.9) is the recoupling identity

$$\int_G dg \; \bigotimes_{a=1}^k \rho^{j_a}(g) = \sum_\iota |\iota\rangle\langle\iota|, \tag{2.15}$$

in which ι ranges over an orthonormal basis of the G-invariant subspace of the tensor product representation $\bigotimes_{a=1}^k V^{j_a}$. For the case $G = \mathrm{SU}(2)$ and $k = 3$, there is only one such ι: the Wigner $(3jn)$-symbol.

Let us now come back to the integral (2.9), and use (2.14) to decompose the delta functions, noting that j is now a spin. This gives

$$\widetilde{z}_{\mathrm{PC}}(\Gamma) \doteq \sum_{(j_f)_{f \in \Delta_2^*}} \prod_{e \in \Delta_1^*} \int_{\mathrm{SU}(2)} dg \; \prod_{f \in \Delta_2^*} (2j_f + 1) \chi^{j_f}(H_f). \tag{2.16}$$

Now, since Δ is the triangulation of a three-dimensional manifold, every edge e of the dual decomposition is shared by exactly three faces. Therefore the recoupling identity (2.15) can be applied along each edge e. Associating the vectors $|\iota\rangle$ and $\langle\iota|$ to the source and target of each e, this results in a contraction pattern whereby four invariant vectors $|\iota\rangle$ are contracted at each vertex of Δ^*. Examination of this contraction pattern shows that the corresponding invariant is nothing but the Wigner $\{6j\}$ symbol. All in all, we find that

$$\widetilde{z}_{\mathrm{PC}}(\Delta) = \mathcal{Z}_{\mathrm{PR}}(\Delta) \tag{2.17}$$

This result clearly vindicates the relevance of the Ponzano-Regge for quantum gravity. But it also provides us with a new interpretation of the bubble divergences discussed

---

[9]More precisely, j ranges over the set of equivalence classes of unitary irreps of G, and ρ^j is an element of j.
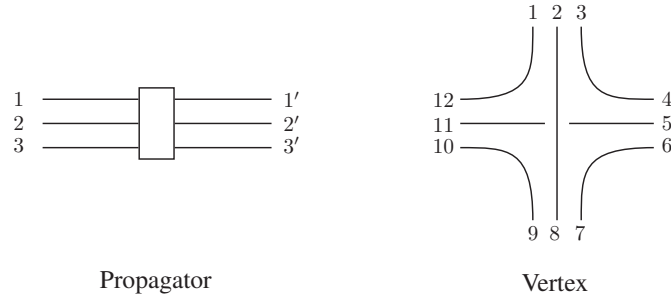
Figure 2.1: The propagator C and the interaction vertex T of the Boulatov model. The box in the propagator represents the group averaging $\int_{\mathrm{SU}(2)} dh$.

in sec. 2.1.3 [53]: they are the discrete remnants of the (non-compact) shift symmetry of the Palatini-Cartan action. Building on this insight, these authors developed a regularization scheme based on a tentative gauge-fixing of this symmetry. It appears, however, that their ansatz is successful only in limited cases. Recent work by Barrett and Naish-Guzman [19], and also by Bonzom and myself [28], has clarified the reasons of this failure and the way to overcome it.

2.2.3   Boulatov's group field theory

The presentation of the Ponzano-Regge model as a discrete gauge theory, with *group elements* instead of spins as basic variables, has another interesting payoff: it puts us on the right track to understand its bubble divergences as genuine field-theoretic divergences.

To proceed in this direction, let us follow Boulatov [31] and introduce an auxiliary field ϕ, defined over the configuration space $\mathrm{SU}(2) \times \mathrm{SU}(2) \times \mathrm{SU}(2)$ and invariant under the right diagonal action of $\mathrm{SU}(2)$ and cyclic permutations c of its arguments, i.e.:

$$\phi(g_1 h, g_2 h, g_3 h) = \phi(g_1, g_2, g_3) \quad \text{and} \quad \phi(g_{c(1)}, g_{c(2)}, g_{c(3)}) = \phi(g_1, g_2, g_3). \quad (2.18)$$

Let us assume furthermore that the "dynamics" of this field is given by the *non-local* action

$$S_B(\phi) := \frac{1}{2} \int \prod_{i=1}^{3} dg_i \ \phi^2(g_1, g_2, g_3)$$

$$+ \frac{\lambda}{8} \int \prod_{i=1}^{6} dg_i \ \phi(g_1, g_2, g_3)\phi(g_3, g_4, g_5)\phi(g_5, g_2, g_6)\phi(g_6, g_4, g_1), \quad (2.19)$$

where dg_i denotes the $\mathrm{SU}(2)$ Haar measure. Note that, in the quartic term, the six integration variables are repeated twice, following the pattern of the edges of a tetrahedron. (The factor 8 is only for simpler final formulas.)

Consider now the perturbative quantization of this model, by mean of the formal partition function

$$\mathcal{Z}_B \doteq \int D\phi \ e^{-S_B(\phi)}. \quad (2.20)$$

Examination of the corresponding Feynman rules reveals that the propagator is three-stranded, with integral kernel

$$C(g_1, g_2, g_3; g_1', g_2', g_3') = \int_{\mathrm{SU}(2)} dh \, \delta(g_1^{-1}hg_1')\delta(g_2^{-1}hg_2')\delta(g_3^{-1}hg_3'). \qquad (2.21)$$

Likewise, the interaction vertex can be written a product of six delta functions, matching twelve group elements pair-wise, as in fig. 2.1:

$$T(g_1, \ldots, g_{12}) = \delta(g_1 g_{12}^{-1})\delta(g_2 g_8^{-1})\delta(g_3 g_4^{-1})\delta(g_5 g_{11}^{-1})\delta(g_6 g_7^{-1})\delta(g_9 g_{10}^{-1}). \qquad (2.22)$$

For a given stranded graph Γ, these Feynman rules correspond to a contraction pattern which gives, after integration over all h variables, the Feynman amplitude (for a vacuum diagram, viz. with no external leg)

$$\mathcal{A}_B(\Gamma) \doteq \left(\frac{\lambda}{8}\right)^V \prod_{e \in \Gamma_1} \int_{\mathrm{SU}(2)} dg_e \prod_{f \in \Gamma_2} \delta(H_f), \qquad (2.23)$$

where V is the number of vertices of the stranded graph Γ, e denotes an edge Γ, and f a face, i.e. a closed strand. Up to a multiplicative constant, this is nothing but the Ponzano-Regge partition function (2.9) evaluated on the 2-complex defined by the edges and faces of the stranded Feynman graph. If we interpret furthermore this 2-complex as dual to a three-dimensional space, as in [35], the connection with the Ponzano-Regge model becomes transparent: Boulatov's model is a *generating function* for Ponzano-Regge amplitudes. (Note however that not all such 2-complexes define a three-dimensional *manifold*: there can be point-like singularities, yielding what is known as a *pseudo-manifold*. We refer the interested reader to [65, 128, 67] for a discussion on this point.)

2.3 The flat spinfoam model

The upshot of the above discussion of the Ponzano-Regge model can be summarized as follows:

1. Although originally defined on a triangulation Δ of the spacetime manifold, the structure of the partition function (and in particular its divergence) is better understood in terms of the dual cell complex Δ^*, and in fact of the 2-skeleton Γ of Δ^*.

2. The analytic structure of the Ponzano-Regge partition function is more transparent when written as a group integral (2.9); its gauge-theoretic underpinning, and in particular its connection to the Palatini-Cartan formulation of gravity, its then manifest.

This motivates a generalization of the Ponzano-Regge model defined on more general 2-complexes: a kind of *cellular gauge theory*, with no reference to a particular spacetime manifold. This is concomitant with Boulatov's approach, which, as we already mentioned, departs from the strict setup of three-dimensional manifolds.

2.3.1 Foams

Before we introduce this generalization, let us spell out what we mean by the expression "2-complex" above.

The most general possible definition one can think of is a *finite, connected two-dimensional CW complex*. Recall that a d-dimensional *CW-complex* X is the last of a nested sequence of topological spaces $X_1 \subset X_2 \subset \cdots \subset X_d = X$ defined inductively as follows. The 0-skeleton X_0 is just a discrete set of points. For each integer $k > 0$, the k-skeleton X_k is the result of attaching a set of k-dimensional balls B^k to X_{k-1} by gluing maps of the form $\sigma : \partial B^k \to X_{k-1}$. For each k, the subspace X_k is called the k-skeleton of X, and the interiors of the balls B^k attached to X_{k-1} are the k-cells of X.

Contrary to what one might expect (perhaps on the basis of the easy classification of two-dimensional *manifolds*), two-dimensional CW complexes are very subtle objects, about which several outstanding conjectures remain open.[10] In order to stay away from such mathematical difficulties, in this thesis we will stick to a more restricted context, where the gluing maps are themselves *cellular*: we will assume that each ball B^k has a cellular decomposition such that the $(k-1)$-cells on the boundary of B^k are glued onto $(k-1)$-cells of X_{k-1}. This condition introduces a form of rigidity in the gluing patterns, thereby removing most of the topological difficulties associated to general CW complexes.

The most useful examples of such CW complexes can be found in the polyhedral category, where the balls B^k are in fact convex polyhedra. Explicitly, a *polyhedral complex*, or *piecewise-linear cell complex*, is a CW complex where each ball B^k is in fact a k-dimensional convex polytope P^k in some $\mathbb{R}^n$, and the gluing maps $\sigma : \partial P^k \to X_{k-1}$ are cellular homeomorphisms onto their images. When all the polytopes are simplices, one speaks of a Δ-*complex* [70].

One reason which makes two-dimensional polyhedral complexes, from now on called *foams*, particularly convenient to deal with is that their structure can be described purely combinatorially: attaching a polygon onto the 1-skeleton X_1 amounts to choosing a *cycle* in X_1, i.e. a finite sequence of vertices (0-cells) such that, from each of its vertices there is an edge (1-cell) to the next vertex in the sequence, and the start and end vertices are the same. In other words, a two-dimensional polyhedral complex Γ can be equivalently defined as a triple $\Gamma = (V_\Gamma, E_\Gamma, F_\Gamma)$ with V_Γ a finite set of *vertices*, E_Γ a set of ordered pairs of vertices $e = (v, v')$, or *edges*, and F_Γ a finite set of cycles, or *faces*. This data uniquely defines a two-dimensional polyhedral complex up to homeomorphism.

Note that this definition includes the stranded Feynman diagrams of the Boulatov model, but is also much more general: unlike the former, the number of faces adjacent to any edge can be arbitrary. It is in this sense that the flat spinfoam model, being defined on general foams, generalizes the Ponzano-Regge model to "arbitrary dimensions".

Finally, observe that there is a notion of *boundary* for foams. Indeed, let us call the edges of E_Γ appearing exactly once in only one face its *links*, and the other ones its *interior edges*. Similarly, let us call the vertices appearing exactly once in an interior edge its *nodes*, and the other ones its *interior vertices*. The sets of nodes and links of a foam Γ generally do not form a graph, but when they do, and moreover the orientation of each link matches the one induced by the unique face passing through it, we say that

---

[10]One of them, the Zeeman conjecture, actually implies the Poincaré conjecture.

Γ is a *proper foam*. We then define the *boundary* $\partial\Gamma$ as the subcomplex of Γ defined by those faces of Γ which contain at least one link. The underlying graph of $\partial\Gamma$ is the *boundary graph* of Γ. In this language, foams with the same boundary graphs can still have different boundaries, because the boundary faces can be different.

2.3.2   Definition of the model

We are now in the position to define the *flat spinfoam model*. Let Γ be a foam, and G be a compact Lie group. Denote $\mathcal{A}(\Gamma, G) := G^E$ the space of discrete G-connections $A = (g_e)_{e \in \Gamma_1}$ over Γ, and $H = (H_f)_{f \in \Gamma_2}$ its curvature as in (2.8). The flat model is then defined formally by the expression

$$\mathcal{Z}(\Gamma, G) \doteq \int_{\mathcal{A}(\Gamma, G)} dA \prod_{f \in \Gamma_2} \delta(H_f), \qquad (2.24)$$

where $dA = \prod_{e \in \Gamma_1} dg_e$ is the Haar measure on $\mathcal{A}(\Gamma, G)$.

When Γ is the 2-skeleton of the cell complex dual to a triangulated 3-manifold, this expression of course coincides with the Ponzano-Regge partition function. But this is only a very special case of (2.24): there are many foams which cannot be constructed in this way. Note in particular that, when there are more than three faces adjacent to each edge, the Peter-Weyl transform of (2.24) does not consist of $\{6j\}$-symbols. For instance, if Γ is the 2-skeleton of the dual cell complex of a triangulated 4-manifold, these are replaced by $\{15j\}$-symbols: this is the so-called *Ooguri model* [91].

Another particular case of the flat spinfoam model is when Γ is the cellular decomposition of a closed, orientable *surface*: the partition function (2.24) then corresponds to the weak coupling limit of *two-dimensional Yang-Mills theory*, considered notably by Witten in [146]. When the genus of Γ is greater or equal to 2, extensive studies of (2.24) after [146] have showed that $Z(\Gamma)$ is finite.[11] We will re-derive this result in sec. 4.3.2.

2.3.3   Heat kernel regularization

Just like its Ponzano-Regge specialization, the flat spinfoam model is ill-defined. In the definition (2.24), this is manifest from the fact that delta distributions supported at coincident points are *multiplied* – a famously illicit operation.

Very roughly speaking, we can say that a troublesome situation will arise every time the number of delta functions (F, the number of faces of Γ) does not match the number of integrals in (2.24) (E, the number of *edges*). Thus, when $F > E$, we might expect that the a possible regularization of $\mathcal{Z}(\Gamma, G)$ consists in *removing* some *redundant* delta functions in (2.24). Indeed, this is the idea followed by Freidel and Louapre in [51, 53], and later by Barrett and Naish-Guzman [19]. We will comment on this approach in sec. 3.3.

For now, we will content ourselves with a more straightforward regularization, consisting simply in replacing the delta functions by smooth functions, peaked on the unit $\mathbb{1} \in G$. One way to construct such functions is by letting the delta *diffuse* over G for

---

[11]It is then equal to $\zeta(-\chi(\Gamma))$, with ζ the Riemann zeta function and $\chi(\Gamma)$ the Euler characteristic of Γ.

some small time $\tau > 0$. This gives the so-called *heat kernel*[12] K_τ, viz. the solution of the heat equation

$$\partial_\tau K_\tau = \Delta K_\tau, \tag{2.25}$$

with initial condition $\lim_{\tau \to 0} K_\tau = \delta$. Here Δ is the Laplace-Beltrami operator, defined using some bi-invariant metric on G (e.g. the one induced by the Killing form on its Lie algebra, when G is semi-simple).

Using the heat kernel on G, we thus define the *regularized flat spinfoam model* by

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G) := \int_{\mathcal{A}(\Gamma, G)} dA \prod_{f \in \Gamma_2} K_\tau(H_f). \tag{2.26}$$

This ansatz turns the problem of understanding the bubble divergences of the flat spinfoam model (and in particular of the Ponzano-Regge and Ooguri models) into a well-posed analytical question: what is the $\tau \to 0$ asymptotic behavior of $\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G)$? Answering this question is the purpose of the next chapters of this thesis.

---

[12]Explicit expression of the heat kernel for simply connected and connected semi-simple groups are known, see [45].

Part II

Homological powercounting of bubble divergences

In this part of the thesis, we address the problem of computing the *divergence degree* of the regularized flat spinfoam model $\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G)$ in the $\tau \to 0$ limit. The approach we take has two ingredients, detailed in chapters 3 and 4 respectively:

1. study the $\tau \to 0$ asymptotics of (2.26) by means of a *(generalized) Laplace approximation*

2. use *(twisted) cellular homology* to disentangle the interplay between the topology of Γ and the non-Abelian structure of G within $\Omega(\Gamma, G)$

We will see that the divergence degree is given by the number of "bubbles" of Γ only in very special cases; in general, the combinatorial structure of the foam does not fix $\Omega(\Gamma, G)$ alone – the rôle played by the non-Abelian structure of G is crucial. Applications of our result will be presented in chapter 5.

Chapter 3

Powercounting by Laplace's method

3.1 The amplitude as a Laplace integral

In this section, we define the divergence degree of a foam, and show that, in principle, it can be computed by means of the Laplace method.

3.1.1 Divergence degree

The small-time asymptotic behaviour of the heat kernel on G is well-known, and easy to understand: when $\tau \to 0$, a Brownian particle on G has no time to explore the geometry of G and confuses the latter with the Euclidean space $T_{\mathbb{1}}G$. In this limit, the heat kernel therefore takes a Euclidean form:

$$K_\tau(g) \underset{\tau \to 0}{\sim} (4\pi\tau)^{-\dim G/2} e^{-|g|^2/4\tau}, \tag{3.1}$$

where $|g|$ is the Riemannian distance between g and the unit $\mathbb{1}$ of G. In particular, we have

$$K_\tau(1) \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^{\dim G}, \tag{3.2}$$

with

$$\Lambda_\tau := (4\pi\tau)^{-1/2} \tag{3.3}$$

playing the rôle of a large-spin cutoff. This motivates the definition of the *divergence degree* of Γ as the number $\Omega(\Gamma, G)$ such that the limit

$$\mathcal{Z}'(\Gamma, G) := \lim_{\tau \to 0} \Lambda_\tau^{-\Omega(\Gamma, G)} \mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G) \tag{3.4}$$

is finite and non-vanishing. Let us emphasize that we do not assume *a priori* that $\Omega(\Gamma, G)$ is a multiple of $\dim G$, as would be implied by the notion that to regularize the flat spinfoam model, one should remove redundant delta functions [53].

3.1.2 A Laplace integral

Denote V, E, F the number of vertices, edges and faces of the foam Γ. Using the asymptotics (3.1), we can write the regularized amplitude $\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G)$ in the $\tau \to 0$ limit as the integral

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G) \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^{(\dim G)F} \int_{\mathcal{A}(\Gamma, G)} dA\ e^{-S(A)/\tau}, \tag{3.5}$$

where

$$S(A) := \frac{1}{4} \sum_{f \in \Gamma_2} |H_f(A)|^2. \tag{3.6}$$

The function $S : \mathcal{A}(\Gamma, G) \to \mathbb{R}$ thus defined is smooth, non-negative, and vanishes on flat connections where $H_f(A) = \mathbb{1}$ for every face f of Γ. This suggests that the integral on the right-hand side of (3.5) can be estimated by means of Laplace's method, which we now review.

3.2 Degenerate Laplace asymptotics

Let M be a (closed) Riemannian manifold, dx the canonical volume form on M, and f a smooth function. A point $y \in M$ is a *critical point* of f if the differential of f vanishes at y; it is *non-degenerate* if the Riemannian Hessian $\nabla^2 f(y) : T_y M \to T_y M$ is non-degenerate, i.e. if $\det \nabla^2 f(y) \neq 0$. If f has only non-degenerate critical points (viz. it is a *Morse function*), Laplace's method states that

$$\int_M dx \; e^{-f(x)/\tau} \underset{\tau \to 0}{\sim} (\pi\tau)^{\dim M/2} \sum_i \frac{e^{-f(y_i^*)/\tau}}{\sqrt{\det \nabla^2 f(y_i^*)}}. \tag{3.7}$$

Here y_i^* runs over the minima of f. This formula can be proved by Taylor-expanding f to second order about y_i^*, and performing the resulting Gaussian integral.

It is tempting to try to apply this well-know asymptotic formula to the amplitude (3.5). Unfortunately, one sees easily that the function f defined by (3.6) does have the required property. Indeed, the Morse lemma[1] implies that non-degenerate critical points are isolated. But we know that topologically non-trivial spaces admit a *continuum* of flat connections, hence that $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ consists of *degenerate* critical points. To deal with this situation, we need a *generalized Laplace method*.

3.2.1 The generalized Laplace method

Let us consider the case where the critical set of f is a disjoint union of *submanifolds* of M. Denote C the (possibly disconnected) critical manifold with *maximum dimension*. Using the metric on M, we can split the tangent bundle of M along C into its tangential and normal sub-bundles, as

$$TM_{|C} := \bigsqcup_{y \in C} T_y M = TC \oplus NC. \tag{3.8}$$

Let us then define the *normal Hessian* $\nabla_\perp^2 f$ of f as the restriction of $\nabla^2 f$ to the normal fibers $N_y C$, and assume that $\nabla_\perp^2 f$ is non-degenerate (one says that f is a *Morse-Bott* function). Laplace's formula (3.7) then generalizes to

$$\int_M dx \; e^{-f(x)/\tau} \underset{\tau \to 0}{\sim} (\pi\tau)^{(\dim M - \dim C)/2} \int_C dy \; \frac{e^{-f(y)/\tau}}{\sqrt{\det \nabla_\perp^2 f(y)}}, \tag{3.9}$$

---

[1] If $f : M \to \mathbb{R}$ is a Morse function and y^* a critical point of f, there is a coordinate patch $(x_1, \dots, x_n)$ around y^* in which $f - f(y^*) = \sum_{j=1}^p x_j^2 - \sum_{j=p+1}^n x_j^2$ for some p.

where dy is the induced Riemannian volume form on C. Indeed, the orthogonal decomposition (3.8) implies that, along C, the volume form on M factorizes as

$$dx = dy \wedge dz, \qquad (3.10)$$

where dz is the Riemannian volume form on the fibers normal to C. Using the exponential decay $e^{-f/\tau}$ away from C to restrict the integral over M to a tubular neighborhood U of C, in which $x \in U$ is parametrized by $(y, z) \in C \times N_y C$, and then applying Fubini's theorem, we obtain

$$\int_M dx \, e^{-f(x)/\tau} \underset{\tau \to 0}{\sim} \int_U dx \, e^{-f(x)/\tau} \underset{\tau \to 0}{\sim} \int_C dy \int_{N_y C} dz \, e^{-f(y,z)/\tau}. \qquad (3.11)$$

The usual Laplace formula (3.7) can then be applied to the normal integrals $\int_{N_y C} dz_y \, e^{-f(y,z_y)/\tau}$; this gives immediately (3.9).

3.2.2 Tame singularities

What if f is not a Morse-Bott function? Define a *singularity* of f as a critical point were either C is not a manifold, or the normal Hessian $\nabla^2_\perp f$ is degenerate. Following [55], say that the singularities of f *tame* if for every ϵ-neighborhood U_ϵ of the set D of singularities,

$$\lim_{\epsilon \to 0} \lim_{\tau \to 0} (\pi\tau)^{-(\dim M - p)/2} \int_{U_\epsilon} dx \, e^{-f(x)/\tau} = 0. \qquad (3.12)$$

(Unfortunately, there is no useful sufficient condition on f for this relation to hold; it must be checked explicitly case by case.)

Assuming (3.12), we can apply the generalized Laplace method by simply excluding the singularities from the integral:

$$\int_M dx \, e^{-f(x)/\tau} \underset{\tau \to 0}{\sim} (\pi\tau)^{(\dim M - \dim C)/2} \int_{C \setminus D} dy \, \frac{e^{-f(y)/\tau}}{\sqrt{\det \nabla^2_\perp f(y)}}. \qquad (3.13)$$

In other words, for what concerns the $\tau \to 0$ asymptotic behaviour of a Laplace-type integral, tame singularities are like no singularities at all.[2]

---

[2]That not all singularities are tame, however, can be seen on the two-dimensional example

$$z_\tau := \int_{\mathbb{R}^2} dx dy \, e^{-\frac{(xy)^2}{\tau}}. \qquad (3.14)$$

Here, the critical set is the 'cross' $\{x = 0\} \cup \{y = 0\}$, and has a singularity at $(x, y) = (0, 0)$. A naive application of the generalized Laplace method would give $z_\tau \propto \tau^{1/2}$ as $\tau \to 0$, since the critical set is of codimension one except at the origin. However, this is not the correct estimate, which turns out to be $z_\tau \propto \tau^{1/2} \ln \tau$. In this case, indeed, integrating along the normal fibers yields a Hessian which is not integrable at the singularity: formally,

$$z_\tau = \int_{\mathbb{R}} dx \left(\int_{\mathbb{R}} dy \, e^{-\frac{(xy)^2}{\tau}} \right) = \sqrt{\pi\tau} \int_{\mathbb{R}} \frac{dx}{|x|}. \qquad (3.15)$$

It can be shown that isolated degenerate critical points always yield an asymptotic behaviour of the form $\tau^{a/2} \ln^b \tau$ with a, b two integers, although computing the power of the logarithm is a difficult task, which requires to expand f to orders higher than two. For extended degenerate critical sets, there is no general result.

3.3   The divergence degree: first results

3.3.1   A powercounting formula

Let us now come back to the regularized amplitude

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G) \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^{(\dim G)F} \int_{\mathcal{A}(\Gamma, G)} dA \; e^{-S(A)/\tau}, \tag{3.16}$$

and *assume that S has tame singularities.* Applying the generalized Laplace method described above then gives

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G) \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^{(\dim G)(F-E)+\dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G)} \int_{\mathcal{F}_0(\Gamma, G)} \frac{d\phi}{\sqrt{\det \nabla_\perp^2 S(\phi)}}, \tag{3.17}$$

where $\mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ is the set of *flat connections* $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ minus its singularities, and $d\phi$ is the induced Riemannian volume form on $\mathcal{F}_0(\Gamma, G)$. Since the remaining integral does not contain τ anymore, we can read off from (3.17) an explicit for the sought-for divergence degree:

$$\Omega(\Gamma, G) = (\dim G)(F - E) + \dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G). \tag{3.18}$$

Recall that from the formal expression (2.24), we inferred that a foam is potentially divergent if it has more faces than edges, because then some of the delta functions are redundant. This is confirmed by the first term in the above formula. But the latter also shows how to sharpen this naive hunch, namely by *studying the geometry of the space of flat connections $\mathcal{F}(\Gamma, G)$.* We will address this problem in some detail in the next section. For now, let us ask: is the intuition of Perez and Rovelli [95] and Freidel and Louapre [51, 53] that the divergence of a foam can be traced back to the presence of *bubbles* vindicated by the formula (3.18)?

3.3.2   Bubbles from cellular homology: the simply connected case

The notion of *bubble* has a precise mathematical definition: it is a 2-*cycle* in cellular homology (see the appendix for a review of cellular homology). On a 2-complex Γ, the space of 2-cycles coincides with the second homology group $H_2(\Gamma)$. Thus, a tentative definition of the "number of bubbles" of Γ is $b^2(\Gamma) := \dim H_2(\Gamma)$, the *second Betti number* of Γ. Is the divergence degree $\Omega(\Gamma, G)$ related to $b^2(\Gamma)$?

Consider the case when the foam is simply connected, i.e. when its fundamental group $\pi_1(\Gamma)$ is trivial. Then we have that

- the flat connections on Γ are all gauge-equivalent to the trivial one, hence

$$\dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G) = (\dim G)(V - 1), \tag{3.19}$$

- the first homology group of Γ vanishes[3],

$$H_1(\Gamma) = 0. \tag{3.20}$$

---

[3]By virtue of the Hurewicz theorem, according to which $H_1(\Gamma)$ is the abelianization of $\pi_1(\Gamma)$.

In this case, the result (6.6) gives therefore $\Omega(\Gamma, G) = (\dim G)(F - E + V - 1)$. Furthermore, the equations $b_0(\Gamma) = 1$ (Γ connected) and $b_1(\Gamma) = 0$ (Γ simply connected), together with the Euler-Poincaré theorem, give $F - E + V = 1 + b^2(\Gamma)$. Hence

$$\Omega(\Gamma, G) = (\dim G)\, b^2(\Gamma). \tag{3.21}$$

That is, *for simply connected foams, the divergence degree is – indeed – given by the number of bubbles of* Γ, times the dimension of G.

Chapter 4

The (co)homology of flat connections

Unfortunately, this identity between divergence degree and number of bubbles (second Betti number) breaks down when Γ is not simply connected, because then the term $\dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ in the divergence degree intertwines the topological structure of Γ with the non-Abelian structure of G. (In particular, it does not factorize as $\dim G$ times a function of Γ as in (3.19).) We will see in this section that, this notwithstanding, the divergence degree can still be seen as counting the number of bubbles – only these are not subsets of Γ. Rather, they are *twisted bubbles*, in the sense of twisted (co)homology. To develop this perspective, we need to introduce more concepts from discrete gauge theory. This is the goal of this chapter.

4.1 More on discrete gauge theory

Discrete gauge theory has been studied extensively in two dimensions, especially after the seminal works of Atiyah and Bott [11], Goldman [59] and Witten [146]. In this preliminary section, we extend this framework from triangulated 2-manifold to general foams.

4.1.1 Further definitions

In the previous chapter, we called an element of $\mathcal{A}(\Gamma, G) := G^E$ a (discrete) *G-connection* on Γ, and defined the *curvature map* $H : \mathcal{A}(\Gamma, G) \to G^F$ by

$$H(A) := \left(H_f(A) = \prod_{e \in \partial f} g_e^{\epsilon_{fe}} \right)_{f \in \Gamma_2}, \qquad \epsilon_{fe} = \pm 1. \tag{4.1}$$

Let us now complete these definitions.

Flat connections Let us say that $A \in \mathcal{A}(\Gamma, G)$ is *flat* if $H(A) = \mathbb{1}$, and denote $\mathcal{F}(\Gamma, G) := H^{-1}(\mathbb{1})$ the *space of flat connections*. (From now on, we shall write ϕ for a generic element of $\mathcal{F}(\Gamma, G)$.) Moreover, in differential-geometric parlance we say that a connection A is *regular* if the differential dH_A has maximal rank, i.e.

$$\operatorname{rk} dH_A = \dim G \cdot \min\{E, F\}; \tag{4.2}$$

else we say that A is *critical*.

Parallel transport   Let $A = (g_e)_{e \in \Gamma_1}$ be a connection on Γ. If v and w are two vertices of Γ, and $\gamma = (e_1^{\eta_1}, \ldots, e_n^{\eta_n})$ is an edge-path connecting them, with $n_i = \pm 1$ to take into account the orientations of the edges, we define the *parallel transport operator* from v to w by

$$P_A(v, w; \gamma) := \prod_{i=1}^{n} g_{e_i}^{\eta_i}. \tag{4.3}$$

If A is flat, two paths in the same homotopy class yield the same parallel transport operator.

Gauge transformations   Connections are by nature acted upon by *gauge transformations*. In this discrete setup, these correspond to the action of G at the vertices of Γ, according to

$$h \cdot A := \left(h_{t(e)} \, g_e \, h_{s(e)}^{-1} \right)_{e \in \Gamma_1}, \tag{4.4}$$

where $h = (h_v)_{v \in \Gamma_1} \in G^V$ and $s(e)$ and $t(e)$ denote the source and target vertices of e. For each connection A, the relation (4.4) defines a map γ_A from the gauge group $\mathcal{G} := G^V$ to $\mathcal{A}(\Gamma, G)$, the *local gauge map*. The set of gauge transformations $\zeta_A := \gamma_A^{-1}(A)$ fixing A is the *stabilizer* of A, and the image $\mathcal{O}_A := \gamma_A(\mathcal{G})$ of γ_A is the *orbit* of A; they are subgroups of $\mathcal{G}$ and $\mathcal{A}$ respectively. A connection A such that ζ_A is only the center $Z(\mathcal{G})$ of $\mathcal{G}$ is called *irreducible*; else it is *reducible*. Finally, two connections A and A' belonging to the same orbit are called *gauge equivalent*.

Moduli space   The space of gauge orbits of *flat* connections is a very important object in two-dimensional gauge theory: it is the semiclassical limit of the Yang-Mills phase space. This space is usually called the *moduli space of flat connections*. Here, we denote it

$$\mathcal{M}(\Gamma, G) := \mathcal{F}(\Gamma, G)/G^V = \{ \mathcal{O}_\phi \subset \mathcal{F}(\Gamma, G), \phi \in \mathcal{F}(\Gamma, G) \}. \tag{4.5}$$

4.1.2   Reducing gauge symmetries

The moduli space of flat connections is best described after gauge transformations have been *reduced*, in the following sense.

Since gauge transformations multiply the elements g_e of a connection $A = (g_e)_{e \in \Gamma_1}$ independently at each vertex, every connection A is gauge equivalent to one which has $g_e = \mathbb{1}$ on a subset T of Γ_1 touching all the vertices of Γ without forming loops – a *spanning tree*. In particular, the orbit of a flat connection on Γ is the same as the orbit of a flat connection on Γ/T, and we can show that[1]

$$\mathcal{M}(\Gamma/T, G) = \mathcal{M}(\Gamma, G). \tag{4.6}$$

The advantage of this reduction is that the action of gauge transformations on Γ/T is simply the conjugation of each element g_e of $A \in \mathcal{A}(\Gamma/T, G)$ by a single group element $h \in G$:

$$h \cdot A := \left(h g_e \, h^{-1} \right)_{e \in (\Gamma/T)_1}. \tag{4.7}$$

---

[1] Note however $\mathcal{F}(\Gamma/T, G) \neq \mathcal{F}(\Gamma, G)$. The relation (6.6) and the gauge-invariance of the amplitude shows that, unless the singularities are wild, $\dim \mathcal{F}(\Gamma/T, G) = \dim \mathcal{F}(\Gamma, G) - (\dim G)(V - 1)$, or equivalently $\operatorname{codim} \mathcal{F}(\Gamma/T, G) = \operatorname{codim} \mathcal{F}(\Gamma/T, G)$.

Understanding the orbits of this action is usually much simpler than that of G^V with $V > 1$.

Moreover, since the integrand in $\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G)$ is gauge-invariant, we can safely replace Γ by the foam Γ/T to compute the amplitude:

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma/T, G) = \mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G). \tag{4.8}$$

For this reason, hereafter (and unless explicitly stated) we shall only consider foams with one vertex, understanding that the reduction of the gauge symmetry has already been performed.

4.1.3   Representations of the fundamental group

There is another benefit to this reduction of gauge transformations: it provides a very useful algebraic interpretation of the space of flat connections. The latter is based on the one-to-one relationship between foams with a single vertex and group presentations, as follows.

If Γ is a foam with a single vertex, one can immediately read off a presentation of the fundamental group $\pi_1(\Gamma)$ by associating a generator a_e to each edge of Γ and one relation per face:

$$\pi_1(\Gamma) = \langle (a_e)_{e \in \Gamma_1} \mid (\prod_e a_e^{\epsilon_{fe}})_{f \in \Gamma_2} = \mathbb{1} \rangle. \tag{4.9}$$

Reciprocally, a finite presentation of a group π unambiguously determines a foam Γ. From a single vertex, draw an edge for each generator, and attach the faces according to the relators.[2]

Furthermore, the obvious translation of the flatness conditions $\prod_{e \in \partial f} g_e^{\epsilon_{fe}} = \mathbb{1}$ into relations in a presentation of $\pi_1(\Gamma)$ shows that a flat connection on Γ can be seen as a homomorphism from $\pi_1(\Gamma)$ to G, hence that

$$\mathcal{F}(\Gamma, G) \simeq \mathrm{Hom}\big(\pi_1(\Gamma), G\big). \tag{4.10}$$

Equipped with this algebraic interpretation, the space of flat connections is referred to as the *representation variety* of $\pi_1(\Gamma)$ into G. Moreover, the moduli space of flat connections

$$\mathcal{M}(\Gamma, G) \simeq \mathrm{Hom}\big(\pi_1(\Gamma), G\big)/G. \tag{4.11}$$

is called the *character variety* of $\pi_1(\Gamma)$.

4.1.4   The geometry of $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ and $\mathcal{M}(\Gamma, G)$

Unless all flat connections are regular, in which case the inverse function theorem proves that $\mathcal{F}(\Gamma, G) = H^{-1}(\mathbb{1})$ is a smooth submanifold of $\mathcal{A}(\Gamma, G)$, the space of flat connections has singularities. Although little is known about the detailed structure of these singularities in the general case, it is easy to see that $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ has the structure of an *affine algebraic set* whenever G is algebraic: the flatness relations $H_f(\phi) = \mathbb{1}$ are then polynomial equations in some affine space. This has various consequences.

---

[2]Note that trivial relations such as $aa^{-1} = \mathbb{1}$ must not be eliminated from the presentation of π for this duality to hold. An example of this issue is provided by the 'dunce hat': while $\langle a|a^2a^{-1} = \mathbb{1}\rangle$ is obviously equivalent to $\langle a|a = \mathbb{1}\rangle$ as a group presentation, the corresponding 2-complexes, the dunce hat and the disc respectively, are not.

First, an algebraic set consists of several *irreducible components*, which by definition do not decompose as the union of smaller algebraic sets. Each irreducible component, also called an *algebraic variety* $\mathcal{V}$, has a well-defined dimension, in spite of the fact that it is not a manifold, viz. contains singular points: $\dim \mathcal{V}$ is simply the dimension of a suitable neighborhood of any point where it *is* a manifold.

Second, the singularities of an algebraic variety $\mathcal{V}$ can be identified by computing the *Zariski tangent space* $T_v\mathcal{V}$ at $v \in \mathcal{V}$. This tangent space is defined as the joint kernel of the differentials of all the polynomials which vanish on $\mathcal{V}$. It is naturally a vector space, and we have in general

$$\dim \mathcal{V} \leq \dim T_v\mathcal{V}. \tag{4.12}$$

The *smooth*, or *non-singular* points of $\mathcal{V}$ are those saturating this inequality.[3] To get a feel for this definition, one can think of the cross $\{xy = 0\} \subset \mathbb{R}^2$ in the plane considered in sec. 3.2.2. At each point different from $(0,0)$, there is one tangent direction to the variety: the Zariski tangent space is one-dimensional. But at the origin, there are *two* independent tangent vectors, spanning a *two*-dimensional Zariski tangent space: $(0,0)$ is the unique singular point of the cross. The set of smooth points $\mathcal{V}_0$ of a variety $\mathcal{V}$, its *smooth locus*, always forms a manifold that is dense[4] in $\mathcal{V}$. For instance, the smooth locus of the cross in $\mathbb{R}^2$ is the (disconnected) union of four half-lines.

In the case of the space of flat connections $\mathcal{F}(\Gamma, G)$, one sees immediately that the smooth locus $\mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ contains all the regular connections ϕ: the map H is submersive at ϕ, hence by the inverse function theorem ϕ has a manifold neighborhood. In fact, the smooth locus is precisely the subset of $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ where H has maximal rank, and the Zariski tangent space is just $T_\phi\mathcal{F}(\Gamma, G) = \ker dH_\phi$.

Note also that the singularities of $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ in the algebraic-geometric sense coincide with the analytic singularities of the function S defined in sec. 3.2.2. To see this, it is enough to check that

$$\nabla^2 S(\phi) = \frac{1}{2} dH_\phi^\dagger dH_\phi, \tag{4.13}$$

hence that the degeneracy of $\nabla_\perp^2 S$ corresponds to points where $\dim \ker dH_\phi$, the dimension of the Zariski tangent space, is larger than expected.

Observe that the smooth locus is stable under the action of G by conjugation: if ϕ is non-singular and ϕ' is gauge-equivalent to ϕ, then ϕ is also non-singular. This fact turns $\mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ into a G-manifold, and allows to describe the quotient $\mathcal{M}_0(\Gamma, G) := \mathcal{F}_0(\Gamma, G)/G$ as consisting of a disjoint union of manifolds characterized by their orbit type $H = \zeta_\phi$. Each such *orbit stratum* $\mathcal{M}_0(\Gamma, G)_{(H)}$ has dimension $\dim \mathcal{M}_0(\Gamma, G)_{(H)} = \dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G) - \dim G + \dim H$. In particular, if there are irreducible flat connections, they form the stratum with maximal dimensional dimension, or *top stratum* of $\mathcal{M}_0(\Gamma, G)$.

4.2   Twisted (co)homology

We are now ready to introduce the theory of *twisted cohomology*.[5]

---

[3]And in fact we can define $\dim \mathcal{V} := \min_{y \in \mathcal{V}} \dim T_v\mathcal{V}$.

[4]In the Zariski topology; we do not elaborate on this aspect here.

[5]Although Bonzom and I were unaware of their work when we started using this tool, the relevance of twisted cohomology for the Ponzano-Regge model was first pointed out by Barrett and Naish-Guzman in [19].

4.2.1 Curvature as a coboundary operator

To understand the relationship between the space of flat connections and cohomology in more general terms than in sec. 3.3.2, it is illuminating to compute explicitly the differential of the curvature map H at $\phi = \mathbb{1}$, the trivial connection. For $X = (X_e)_{e \in \Gamma_1} \in T_{\mathbb{1}} \mathcal{A}(\Gamma, G)$, we find

$$dH_{\mathbb{1}}(X) = \Big(\sum_{e \in \partial f} \epsilon_{ef} X_e \Big)_{f \in \Gamma_2}, \tag{4.14}$$

where ∂f denotes the family of edges of Γ lying on the boundary of the face f, and as before ϵ_{ef} is a sign encoding the relative orientation of e and f. Now, *this map $dH_{\mathbb{1}}$ coincides with the first coboundary operator δ^1 in the cellular cohomology $C^*(\Gamma, \mathfrak{g})$ of Γ with coefficients in $\mathfrak{g}$*, the Lie algebra of G (see the appendix for a reminder on cellular cohomology):

$$0 \longrightarrow \mathfrak{g} \xrightarrow{0} \mathfrak{g}^E \xrightarrow{\delta^1} \mathfrak{g}^F \longrightarrow 0. \tag{4.15}$$

Here δ^0 vanishes because Γ has a single vertex.

This observation provides further insight into the fact that for simply connected foams (which after gauge reduction admit a single flat connection, the trivial one), we have

$$\Omega(\Gamma, G) = (\dim G) b^2(\Gamma) = b^2(\Gamma, \mathfrak{g}). \tag{4.16}$$

Indeed, from $H_1(\Gamma) = \ker \delta^1 / \operatorname{im} \delta^0 = 0$ we get $\ker \delta^1 = \ker dH_{\mathbb{1}} = 0$, hence the flat connection $\mathbb{1}$ is non-degenerate. The standard Laplace method then gives

$$\Omega(\Gamma, G) = (\dim G) F - \operatorname{rk} dH_{\mathbb{1}} = (\dim G) F - \operatorname{rk} \delta^1 = b^2(\Gamma, \mathfrak{g}). \tag{4.17}$$

That is, *the corank of the curvature map H is the second Betti number of the cochain complex* (4.15), hence counts the number of "bubbles with coefficients in $\mathfrak{g}$". This explains the homological nature of the divergence degree $\Omega(\Gamma, G)$ for simply connected foams.

4.2.2 Interlude: twisted deRham cohomology

If M is a smooth d-manifold, it is well known that the exterior derivative $d^i : \Omega^i(M) \to \Omega^{i+1}(M)$ defines a cochain complex

$$0 \longrightarrow \Omega^0(M) \xrightarrow{d^0} \Omega^1(M) \xrightarrow{d^1} \ldots \xrightarrow{d^{n-1}} \Omega^n(M) \xrightarrow{d^n} 0, \tag{4.18}$$

whose cochain groups $\Omega^i(M)$ are the space of i-forms on M. Its cohomology $H^*_{\mathrm{dR}}(M)$ is called the de Rham cohomology of M.[6]

Now, if ϕ is flat connection on a principal G-bundle $P \to M$, this construction extends to forms over M valued in the adjoint bundle $\mathrm{Ad}(P) = P \times_{\mathrm{Ad}} \mathfrak{g}$, by means of the covariant exterior derivative $d^i_\phi : \Omega^i\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big) \to \Omega^{i+1}\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big)$. Indeed, the flatness of ϕ entails $d^{i+1}_\phi d^i_\phi = [F(A), \, \cdot \,] = 0$, which means that

$$0 \longrightarrow \Omega^0\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big) \xrightarrow{d^0_\phi} \Omega^1\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big) \xrightarrow{d^1_\phi} \ldots \xrightarrow{d^{n-1}_\phi} \Omega^n\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big) \xrightarrow{d^n} 0, \tag{4.19}$$

---

[6]Physically, the first de Rham cohomology group $H^1_{\mathrm{dR}}(M)$ is the space of Maxwell fields up to gauge; more generally, $H^i_{\mathrm{dR}}(M)$ is the solution space of 'i-form electrodynamics' [73].

is also a cochain complex. The corresponding cohomology $H_\phi^*\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big)$ is the *twisted de Rham cohomology* of M.[7]

4.2.3 Twisted cellular cohomology

Just like de Rham cohomology, there is a twisted version of cellular cohomology. Here is one possible description of it. (The mathematically-oriented reader can consult Turaev's book [134] for a more algebraic presentation.)

Let K be a finite-dimensional CW complex, with cochain groups $C^i(K)$, and let

$$C^i(K, \mathfrak{g}) := C^i(K) \otimes \mathfrak{g} \simeq \mathfrak{g}^{c_i(K)}. \tag{4.20}$$

Here $c_i(K)$ is the number of i-cells of K.

This space is the discrete counterpart of $\Omega^i\big(M, \mathrm{Ad}(P)\big)$: it consists linear combinations of i-cells of K with coefficients in $\mathfrak{g}$.

To describe the corresponding analogue of the covariant exterior derivative, first pick a reference vertex v_α^i on the boundary of each i-cell e_α^i of K. Then choose for each $(i+1)$-cell e_β^{i+1} adjacent to e_α^i an edge-path connecting v_α^i and v_β^{i+1} on the boundary of e_β^{i+1}.

For each flat connection ϕ, consider the parallel transport operator $P_\phi(v_\alpha^i, v_\beta^{i+1})$ along a path of edges connecting v_α^i and v_β^{i+1} on the boundary of e_β^{i+1}. (Since the connection is flat, the operator is independent of the chosen path.) Via the adjoint representation of G, these operators act on the cochain spaces $C^i(K, \mathfrak{g})$. Use them to define the twisted coboundary operators $\delta_\phi^i : C^i(K, \mathfrak{g}) \to C^{i+1}(K, \mathfrak{g})$ by

$$\delta_\phi^i(e_\alpha^i \otimes X) := \sum_\beta [e_\beta^{i+1}, e_\alpha^i] \left(e_\beta^{i+1} \otimes \mathrm{Ad}_{P_\phi(v_\alpha^i, v_\beta^{i+1})}(X)\right), \tag{4.21}$$

for $X \in \mathfrak{g}$. Here, $[e_\beta^{i+1}, e_\alpha^i]$ is the incidence number of the pair of cells $(e_\beta^{i+1}, e_\alpha^i)$ (the higher-dimensional analogue of the numbers ϵ_{ef} considered so far).

It can then be checked that $\delta_\phi^{i+1} \circ \delta_\phi^i = 0$, and that the *$\phi$-twisted cellular cohomology groups*

$$H_\phi(K, \mathfrak{g}) := \ker \delta_\phi^i / \mathrm{im}\, \delta_\phi^{i-1} \tag{4.22}$$

are well-defined, i.e. do not depend on the choice of reference vertices. Like the usual cohomology groups, they are homotopy invariants of K; their dimensions $b_\phi^i(K, \mathfrak{g}) := \dim H_\phi(K, \mathfrak{g})$ are the *ϕ-twisted Betti numbers* of K.

Let us emphasize that, in general, these are not simply related to the standard Betti numbers $b^i(K)$. There is such a simple relationship, however, for the *twisted Euler characteristic*, which satisfies

$$\chi_\phi := \sum_{i=0}^d (-1)^i \dim C^i(K, \mathfrak{g}) = (\dim G)\chi(K). \tag{4.23}$$

By the Euler-Poincaré theorem, it follows that

$$\sum_{i=0}^d (-1)^i b_\phi^i = (\dim G)\chi(K). \tag{4.24}$$

---

[7]Twisted deRham cohomology describes non-Abelian gauge theory in a background field ϕ. For instance, $H_\phi^{d-2}(M)$ is the space of solutions up to gauge of the equation of motion $d_\phi^{d-2} B = 0$ of BF theory [74].

4.2.4   Twisted cohomology in the flat model

Twisted cellular cohomology arises naturally in the flat spinfoam model. Thus, a moment of reflection shows that the 0-th twisted coboundary operator δ^0_ϕ is nothing but the differential of the local gauge map γ_ϕ at the unit,

$$\delta^0_\phi = (d\gamma_\phi)_{\mathbb{1}}. \tag{4.25}$$

That is to say that the space of 1-coboundaries im δ^0_ϕ is the tangent space of the gauge orbit of ϕ, and the space of 0-cocycles ker δ^0_ϕ is the Lie algebra of its stabilizer $\zeta(\Gamma, G)_\phi$. In particular, H^0_ϕ vanishes if and only if ϕ is irreducible.

   Similarly, we can check that

$$\delta^1_\phi = dH_\phi. \tag{4.26}$$

Hence, the space of 1-cocycles ker δ^1_ϕ is the tangent space to $\mathcal{F}(\Gamma, G)$ at ϕ, and the first cohomology group $H^1_\phi(\Gamma, \mathfrak{g})$ is the tangent space to $\mathcal{M}(\Gamma, G)$ at $\mathcal{O}(\Gamma, G)_\phi$. Moreover, $H^2_\phi = 0$ means that rk $dH_\phi = (\dim G)F$, i.e. that ϕ is regular.[8]

   Note that, by definition of non-singular connections, the second twisted Betti number b^2_ϕ has a constant value

$$b^2_0 := \min_{\phi \in \mathcal{F}(\Gamma, G)} b^2_\phi \tag{4.27}$$

on $\mathcal{F}_0(\Gamma, G)$, given by

$$b^2_0 = (\dim G)F - \mathrm{rk}\, dH_\phi = (\dim G)(F - E) + \dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G). \tag{4.28}$$

Comparing with the result (3.18), we see that

$$\Omega(\Gamma, G) = b^2_0. \tag{4.29}$$

In words: *(provided the singularities of the curvature map are tame) the divergence degree of a foam is given by the value of its second twisted Betti number on non-singular connections.* This is the main result of this chapter, and the precise sense in which divergences in the flat model are counted by "bubbles".

4.3   Examples

Let us now illustrate this result with several examples of interest.

4.3.1   Abelian structure group

Consider first the case where the structure group G is *Abelian.* In this case the curvature map H is a group homomorphism $G^E \to G^F$, hence

- the space of flat connections $\mathcal{F}(\Gamma, G) = \ker H$ is a Lie subgroup of $\mathcal{A}(\Gamma, G) = G^E$, and in particular has no singularity,

---

[8]The reader might wonder whether the higher coboundary operators also have a gauge-theoretic interpretation. From the perspective of discrete connections on a foam, the answer is negative. However, the flat spinfoam model can be analyzed as a discrete BF model, with an additional variable in $\mathfrak{g}$ on each face of Γ; the higher coboundary operators turn out to describe the (reducible) shift gauge symmetry of the discrete B field. We will detail this point of view in [28].

- the relation (4.14) holds for *any* flat connection $\phi \in \mathcal{F}(\Gamma, G)$, i.e.

$$\delta_\phi^1(X) = dH_\phi(X) = \left(\sum_{e \in \partial f} \epsilon_{ef} \theta(X_e) \right)_{f \in \Gamma_2}, \tag{4.30}$$

where $X = (X_e)_{e \in \Gamma_1} \in T_\phi G^E$ and $\mu : T_\phi G \to \mathfrak{g}$ is the Maurer-Cartan form on G. In other words,

$$\delta_\phi^1(X) = \delta_{\mathbb{1}}^1\big(\mu(X_1), \ldots, \mu(X_E)\big). \tag{4.31}$$

Both observations imply that $b_\phi^2 = \operatorname{corank} \delta_\phi^1$ is constant on $\mathcal{F}(\Gamma, G)$, equal to its value on the trivial connection $\mathbb{1}$. But we saw in the previous section that the twisted cochain complex of Γ at $\phi = \mathbb{1}$ is just the cellular cochain complex of Γ with coefficients in $\mathfrak{g}$, hence

$$\Omega(\Gamma, G) = b_0^2 = b^2(\Gamma, G) = (\dim G)b^2(\Gamma). \tag{4.32}$$

Thus, for Abelian groups like for simply connected foams, the relevant "bubbles" are the cellular 2-cycles of Γ. The initial intuition that, in the flat spinfoam model, powercounting amounts to the chasing of "closed surfaces" within Γ is correct is this case too.

4.3.2   Surface groups with $G = \mathrm{SU}(2)$

Assume now that Γ is the cellular decomposition Γ_k of a (closed, orientable) *surface* with genus k, and that $G = \mathrm{SU}(2)$. This is the case studied by Witten in the context of two-dimensional Yang-Mills theory [146], and by Goldman [59] and Atiyah and Bott [11] from the mathematical perspective.

As well-known, Γ_k can always be reduced to a flower graph with $2k$ edges supporting only one face. This corresponds to the following presentation of the fundamental group:

$$\pi_1(\Gamma_k) = \langle a_1, b_1, \ldots, a_k, b_k \mid [a_1, b_1] \cdots [a_k, b_k] = \mathbb{1} \rangle. \tag{4.33}$$

Here the square brackets denote the group commutator in $\pi_1(\Gamma_g)$, $[a, b] := aba^{-1}b^{-1}$.

The space $\mathcal{F}_k := \mathcal{F}(\Gamma_k, \mathrm{SU}(2))$ of discrete $\mathrm{SU}(2)$-connections on Γ_k can therefore be described as

$$\mathcal{F}_k = \big\{ (a_1, b_1, \ldots, a_k, b_k) \in \mathrm{SU}(2)^{2k}, \ [a_1, b_1] \cdots [a_k, b_k] = \mathbb{1} \big\}. \tag{4.34}$$

Geometrically, the group elements a_i and b_i can be thought of as rotations with the same axis of rotation $\hat{n}_i \in S^2$, but a_i and b_j can have different axes for $i \neq j$. Computing the action of $\mathrm{SU}(2)$ on $\mathcal{F}_k$ by conjugation, we find that a gauge transformation is a rotation of these axes.

It is not difficult to convince oneself that there are singular connections in $\mathcal{F}_k$, as the differential of the flatness relation is clearly not of constant rank. Yet, one circumstance greatly simplifies the description of $\mathcal{F}_k$ with respect to the general case: its singularities are classified by the orbit type ζ_ϕ. This follows from Poincaré duality, which states that $H_\phi^2 \simeq H_\phi^0$. Hence, in this case a flat connection ϕ is non-singular ($H_\phi^2 = 0$) if and only if it is irreducible ($H_\phi^0 = 0$).

To make this observation more concrete, we now describe explicitly the Zariski tangent space $\ker dH_\phi$, for $\phi \in \mathcal{F}_k$. We treat the cases $k = 1$ (the torus) and $k \geq 2$ separately (the sphere, which is simply connected, was already treated in sec. 4.2.1).

Higher genera ($k \geq 2$)   Identifying the tangent space $T_\phi \mathcal{A}(\Gamma, G)$ with its Lie algebra $\mathfrak{g}^E$ by means of the Maurer-Cartan form, we have in this case

$$dH_\phi(u, v) = \delta^1_\phi(u, v) = \sum_{i=1}^g \big(1 - \mathrm{Ad}_{b_i}\big)\, u_i - \big(1 - \mathrm{Ad}_{a_i}\big)\, v_i. \qquad (4.35)$$

for algebra elements $u := (u_i)_{i=1,\dots,k} \in \mathfrak{g}^E$ and $v := (v_i)_{i=1,\dots,k} \in \mathfrak{g}^E$. Considering u_i and v_i as vectors in three-dimensional space, the adjoint action Ad_{a_i} is a rotation around the axis $\hat{n}_i$. Thus, for each i, it is natural to decompose u_i and v_i into orthogonal and parallel components to the direction $\hat{n}_i$, viz.

$$u_i = u_i^{\parallel} + u_i^{\perp}, \qquad (4.36)$$

and similarly for v_i.

All parallel components $u_i^{\parallel}$ drop out from (4.35), since $(1 - \mathrm{Ad}_{a_i})v_i = (1 - \mathrm{Ad}_{a_i})v_i^{\perp}$. Moreover, the latter quantity belongs to the orthogonal plane to $\hat{n}_i$, where $(1 - \mathrm{Ad}_{a_i})$ is invertible. This means that, varying u_i and v_i, each term of the sum in (4.35) spans the orthogonal plane to $\hat{n}_i$. Finally, if at least two axes among the k directions are distinct, then the span of $\delta^1_\phi(u_i, v_i)$ is the whole algebra $\mathfrak{g}$.

Hence, there exist flat connections where the curvature map is submersive, i.e. there are regular flat connections. (Note that they are irreducible.) Consequently, by the implicit function theorem, the non-singular flat connections form a smooth manifold of dimension

$$\dim \mathcal{F}_0 = \dim \ker \delta^1_{|\mathcal{F}_0} = 6k - 3, \qquad (4.37)$$

and therefore

$$\Omega\big(\Gamma_k, \mathrm{SU}(2)\big) = b_0^2 = 0. \qquad (4.38)$$

Thus, we find that the regularized amplitude

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma_g, \mathrm{SU}(2)) = \int \prod_{i=1}^g da_i\, db_i\ K_\tau\big([a_1, b_1] \cdots [a_g, b_g]\big) \qquad (4.39)$$

has a finite limit as $\tau \to 0$. This is consistent with Witten's formula [146]

$$\lim_{\tau \to 0} \mathcal{Z}_\tau\big(\Gamma_k, \mathrm{SU}(2)\big) = \big(\mathrm{Vol}\, G\big)^{2k} \sum_{n \geq 1} n^{-(2k-2)} = \big(\mathrm{Vol}\, G\big)^{2k} \zeta(2k - 2). \qquad (4.40)$$

We refer to the work of Sengupta [127] for details on why singularities are tame in this case.

Let us also say a word about the singular connections. In this case, they are of two kinds:

- *Abelian connections.* All group elements have the same axis $\hat{n}$. These form a submanifold of dimension $2k + 2$, on which $\mathrm{rk}\, \delta^1_\phi = 2$. Such flat connections have a U(1) stabilizer, corresponding to rotations around $\hat{n}$.

- *Central connections.* All group elements are in the center of SU(2), i.e. $a_i, b_i = \pm\mathbb{1}$. They are isolated points, where $\mathrm{rk}\, \delta^1_\phi = 0$. (Indeed, $\mathrm{Ad}_{\pm\mathbb{1}} = 1$, hence $dH_\phi = 0$.) They are completely reducible, viz. $\zeta_\phi = \mathrm{SU}(2)$.

These observations are consistent Poincaré duality: the more a flat connection is reducible, the more it is singular.

The torus ($k = 1$)   The case of the torus is more subtle, because all flat connections are critical, and also more interesting, because $\Omega\big(\Gamma_{k=1}, \mathrm{SU}(2)\big)$ is not a multiple of $\dim G = 3$.

To see this, recall first that the curvature map in this case is a single group commutator, $(a, b) \mapsto [a, b] = aba^{-1}b^{-1}$, hence flat connections ϕ consist in pairs of rotations with angles $0 \leq \psi_a, \psi_b < \pi$ and the same axis $\hat{n} \in S^2$. Moreover, the coboundary operator δ_ϕ^1 (again pulled back to the Lie algebra $\mathfrak{g}^2$) reads

$$\delta_\phi^1 = d\big([a, b]\big) = \big(1 - \mathrm{Ad}_b\big) - \big(1 - \mathrm{Ad}_a\big). \tag{4.41}$$

As before, let us distinguish between the Abelian and central connections:

- *Abelian connections.* Assume that either a or b (say b) is not $\pm\mathbb{1}$. Then the operators $(1 - \mathrm{Ad}_a)$ and $(1 - \mathrm{Ad}_b)$ in (4.42), seen as linear maps on $\mathfrak{g} \simeq \mathbb{R}^3$, have the same one-dimensional kernel, namely the direction parallel to $\hat{n}$: this corresponds to variations of the angles ψ_a, ψ_b for a fixed $\hat{n}$. Restricted to the orthogonal plane, the map $(1 - \mathrm{Ad}_b)$ is invertible, hence the equation for the kernel of δ_ϕ^1 reads

  $$u_a^\perp = (1 - \mathrm{Ad}_b)^{-1}(1 - \mathrm{Ad}_a)u_b^\perp, \tag{4.42}$$

  and therefore fixes 2 real components of $(u_a, u_b) \in \mathbb{R}^3 \times \mathbb{R}^3$. It expresses the condition that the connection remains flat under variations of the directions of a and b. It follows that $\mathrm{rk}\,\delta_\phi^1 = 2$, hence that $b_\phi^2 = 3 - 2 = 1$.

- *Abelian connections.* If on the other hand both a and b are $\pm\mathbb{1}$, , the differential (4.42) vanishes, hence $\mathrm{rk}\,\delta_\phi^1 = 0$, i.e. $b_\phi^2 = 3$.

Thus, the singular connections are the central ones, and

$$\Omega\big(\Gamma_k, \mathrm{SU}(2)\big) = b_0^2 = 1. \tag{4.43}$$

This confirms that the torus is divergent, as suggested by (4.40).

4.3.3   A foam with wild singularities

We close this section by an example of a foam presenting *wild* singularities, still with $G = \mathrm{SU}(2)$. Consider the group[9]

$$\pi = \langle a, b, h \mid [a, h] = [b, h] = \mathbb{1} \rangle. \tag{4.44}$$

The set of flat connections on the corresponding foam Γ with three edges and two faces is determined by the relations

$$\mathcal{F} = \big\{ (a, b, h) \in \mathrm{SU}(2)^3, \; [a, h] = [b, h] = \mathbb{1} \big\}. \tag{4.45}$$

This set has two irreducible components.

- If h is in the center of $\mathrm{SU}(2)$, i.e. $h = \pm\mathbb{1}$, then, a, b can be arbitrary:

  $$\mathcal{F}_{\mathrm{irred}} := \big\{ (a, b, \pm\mathbb{1}), \; (a, b) \in \mathrm{SU}(2)^2 \big\}. \tag{4.46}$$

  These are the irreducible flat connections.

---

[9]We do not know if this is the fundamental group of a 3-manifold. (But it is that of a 4-manifold, like any other finitely generated group.)

- If h is not in the center, then a, b and h have to lie in a common U(1) subgroup of SU(2). These are the Abelian representations. If we write a generic element $g = \exp(i\psi\hat{n} \cdot \vec{\sigma})$, with $\hat{n} \in S^2$ the direction of the rotation and $0 \leq \psi \leq \pi$ its class angle, then

$$\mathcal{F}_{\mathrm{red}} := \{(a = \exp(\pm i\psi_a \hat{n}_h \cdot \vec{\sigma}), b = \exp(\pm i\psi_b \hat{n}_h \cdot \vec{\sigma}), h = \exp(i\psi_h \hat{n}_h \cdot \vec{\sigma}))\}, \tag{4.47}$$

  with $0 \leq \psi_a, \psi_b, \psi_h < \pi$ and $\hat{n}_h \in S^2$.

Quite obviously, $\mathcal{F}_{\mathrm{irred}}$ is of dimension 6, while $\mathcal{F}_{\mathrm{red}}$ is 5-dimensional.[10] It follows that

$$b^2_{\mathrm{irred}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) = 3, \qquad \text{and} \qquad b^2_{\mathrm{red}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) = 2. \tag{4.48}$$

Applying Laplace's method as in sec. 3.3 therefore suggests that

$$\mathcal{A}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) \underset{\tau \to 0}{\sim} \mathcal{Z}_\tau(\Gamma, \mathrm{SU}(2))_{\mathrm{irred}} + \mathcal{Z}_\tau(\Gamma, \mathrm{SU}(2))_{\mathrm{red}} \tag{4.49}$$

with

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, \mathrm{SU}(2))_{\mathrm{irred}} \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^3 \mathcal{Z}'_{\mathrm{irred}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) \tag{4.50}$$

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, \mathrm{SU}(2))_{\mathrm{red}} \underset{\tau \to 0}{\sim} \Lambda_\tau^2 \mathcal{Z}'_{\mathrm{red}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)). \tag{4.51}$$

In other words, it suggests that the divergence of the amplitude is controlled by *irreducible* connections, and $\Omega(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) = 3$. However, it so happens that *reducible* connections actually spoil this result, because $\mathcal{A}'_{\mathrm{red}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) = \infty$. This was showed in [29] by direct computation of the contribution of $\mathcal{F}_{\mathrm{red}}$ to the Laplace asymptotics of

$$\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) = \int_{\mathrm{SU}(2)^3} dadbdh \, K_\tau([a, h]) K_\tau([b, h]). \tag{4.52}$$

Explicitly, we showed in this reference that

$$\mathcal{Z}_{\mathrm{red}}(\Gamma, \mathrm{SU}(2)) \underset{\tau \to 0}{\sim} \frac{1}{4} \Lambda_\tau^2 \, \mathrm{Vol}(S^2) \int_{[0,\pi]^3} \frac{d\psi_a \, d\psi_b \, d\psi_h}{\sin^2 \psi_h}. \tag{4.53}$$

The factor $\mathrm{Vol}(S^2)$ corresponds to the integral over gauge orbits, which here correspond to rotations of the common direction $\hat{n}_h$ of the three group elements, the class angles remaining fixed; the class angles ψ_a, ψ_b and ψ_h on the other hand parametrize the moduli space. This integral is manifestly *divergent*. This is strictly analogous to the wild singularity discussed in sec. 3.2.2, and shows that the divergence degree of Γ cannot be estimated by Laplace's method.

---

[10]Recall that, by definition, these are the dimensions of the kernel of dH_ϕ on non-singular flat connections.

Chapter 5

Applications of homological powercounting

We found in the previous chapter that, except for a caveat related to possibly wild singularities in the space of flat connections $\mathcal{F}(\Gamma, G)$, the divergence degree of a foam Γ is the second twisted Betti number of Γ, evaluated on the non-singular elements of $\mathcal{F}(\Gamma, G)$. We commented on the interpretation of this result as the actual realization of the idea that the divergences of $\mathcal{Z}(\Gamma, G)$ can be traced back to the presence of "bubbles".

In this chapter, we discuss another aspect of this result: the clarification, unification and generalization of *all* the earlier results on divergences in the Ponzano-Regge and Ooguri models.

5.1 Sorting out topology from cell structure

One such clarification concerns the extent to which the divergence degree of a foam is determined by the topology of spacetime. We now derive a decomposition of $\Omega(\Gamma, G)$ which completely settles this question.

5.1.1 A useful decomposition

Part of the interest of the powercounting result obtained in the previous chapter is that it holds for *arbitrary* foams. Suppose, however, that Γ is actually the 2-skeleton of a cell decomposition K_M of a n-pseudomanifold M.[1] Then the result $\Omega(\Gamma, G) = b_0^2$ can be sharpened considerably.

Consider indeed the twisted Euler-Poincaré formula for the 2-skeleton Γ,

$$\chi_\phi = b_\phi^0 - b_\phi^1 + b_\phi^2. \tag{5.1}$$

From the discussion in sec. 4.2.4, we know that b_ϕ^0 is the dimension of the stabilizer ζ_ϕ, and that b_ϕ^1 is the local dimension of the moduli space $\mathcal{M}(\Gamma, G)$. Combining this with (4.23), we get

$$\Omega(\Gamma, G) = \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \dim \zeta_0 + (\dim G)\chi(\Gamma), \tag{5.2}$$

---

[1]This includes the manifolds usually considered in general relativity, but also the more singular spaces arising as Feynman diagrams of a group field theory.

where ζ_0 is the common stabilizer of non-singular flat connections $\phi \in \mathcal{F}_0(\Gamma, G)$. Moreover, by definition of the Euler characteristic, we have

$$\chi(\Gamma) = V - E + F = \chi(K_M) - \sum_{i=3}^{n} (-1)^i c_i(K_M), \tag{5.3}$$

where $c_i(K_M)$ is the number of i-cells in K_M. Hence,

$$\Omega(\Gamma, G) = \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \dim \zeta_0 + (\dim G)\chi(K_M) - (\dim G) \sum_{i=3}^{n} (-1)^i c_i(K_M). \tag{5.4}$$

Thus, we have a decomposition

$$\Omega(\Gamma, G) = I(M, G) + \omega(K_M, G), \tag{5.5}$$

where

$$I(M, G) := \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \dim \zeta_0 + (\dim G)\chi(M). \tag{5.6}$$

is the 'topological' part of the divergence degree, depending only on the homeomorphism (and in fact homotopy) class of M, and

$$\omega(K_M, G) := -(\dim G) \sum_{i=3}^{n} (-1)^i c_i(K_M) \tag{5.7}$$

is its 'cellular' part, depending on the given cell decomposition K_M of M.[2] This decomposition "sorts out topology from cell structure" in the divergence degree [30].

5.1.2   On the topological part of $\Omega(\Gamma, G)$

The above decomposition should be contrasted with the result obtained in sec. 3.3.1, where $\Omega(\Gamma, G)$ was written as the sum of a term proportional to $(F - E)$ (the number of "redundant" delta functions in the definition of the flat spinfoam model), and of $\dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ (the dimension of the space of flat connections).

Indeed, unlike $\dim \mathcal{F}_0(\Gamma, G)$ in (3.18), the topological part $I(M, G)$ in (5.5) only depends on the fundamental group $\pi_1(M)$ (and the homotopy class of M via the Euler characteristic $\chi(M)$).

This fact makes the computation of the divergence degree much easier in the form (5.5): in practice, it reduces the problem of computing $I(M, G)$ for a given (pseudo)manifold M to that of identifying the representation variety of its fundamental group $\mathrm{Hom}\big(\pi_1(M), G\big)$ and computing the the orbits of $\phi \in \mathrm{Hom}\big(\pi_1(M), G\big)$ under the conjugation action. Since these only depend on $\pi_1(M)$, *any* presentation of $\pi_1(M)$ can be used to that effect; in particular, from the standard presentation (4.9) obtained by retracting a tree T in Γ, as in sec. 4.1.2.

One more comment about the computation of $I(M, G)$. It may happen that the character variety $\mathcal{M}(\Gamma, G) = \mathrm{Hom}\big(\pi_1(\Gamma), G\big)/G$ has several irreducible components. These lead to *different* values of $I(M, G)$; in $\tau \to 0$ limit, the leading behaviour of the amplitude $\mathcal{Z}_\tau(\Gamma, G)$ is of course given by the largest one. This phenomenon will be illustrated in sec. 5.3.

---

[2]Note that this decomposition actually holds for any n-dimensional cell complex. The restriction to pseudo-manifolds is made for comparison with the literature and as a natural choice in group field theory.

5.2   Comparison with previous results

Prior to our introduction of twisted cohomology in the discussion of powercounting in the flat model, several results had been presented in the literature, mostly within the context of the Boulatov and Ooguri models, where foams are "simplicial": in dimension d, exactly $(d+1)$ edges (resp. d faces) are incident on each vertex (resp. edge) of Γ, corresponding to the number of faces of a d-simplex (resp. $(d-1)$-simplex).

These results fall in four classes:

- *Powercounting from Pachner moves.* If one assumes that Γ arises from a triangulation T_M of a closed n-manifold M, as the 2-skeleton of its dual cell complex, one can see that Pachner moves on T_M generate divergences in the partition function. Ponzano and Regge [99], Boulatov [31] and Ooguri [91] relied on this observation to relate the divergence degree to the combinatorics of Γ.

- *Powercounting from bubble counting.* A different approach to the divergences of the flat spinfoam model was initiated by Perez and Rovelli [95], who realized that they are related to the presence of "bubbles" within Γ. Freidel and Louapre [51, 53], and later Freidel, Gurau and Oriti [49], pushed this intuition further in three-dimensions and obtained a powercounting estimate for certain special complexes, coined "type 1". Within Gurau's colored tensor models, this result was then extended to higher dimensions by Ben Geloun *et al.* [58].

- *Powercounting from vertex counting.* Yet another approach relies on the field-theoretic notion that the divergence degree of a Feynman diagram can be bounded by the number of its vertices. Together with Magnen, Noui and Rivasseau, I obtained such bounds in the Boulatov model [81]; these were adapted to the colored tensor models in [21].

- *Powercounting from jackets.* The notion of "jacket" for a (colored) Boulatov-Ooguri complex was introduced by Ben Geloun *et al.* in [58], and used by Gurau and Rivasseau [68, 64] to obtain an upper bound on the divergence degree improving the one obtained by vertex counting mentioned above.

In this section, we explain how our main formula (5.5) encompasses all the results quoted above. One important should be stressed: except for the perturbative bounds obtained from vertex counting, these results are *all* based on the (usually implicit) assumption that $\Omega(\Gamma, G)$ is an integer multiple of $\dim G$. An immediate consequence of (5.6) and (5.7), however, is that this is not true in general, because neither $\dim \mathcal{M}(\Gamma, G)$ nor $\dim \zeta(\Gamma, G)$ in the topological part $I(M, G)$ are multiples of $\dim G$.

5.2.1   Powercounting from Pachner moves

When Ponzano and Regge introduced their model in 1968, they considered a 3-manifold M equipped with a triangulation T_M, $G = \mathrm{SU}(2)$, and conjectured that the divergence degree was given by three (i.e. $\dim \mathrm{SU}(2)$) times the number of vertices $V(T)$ in the triangulation. They were guided in making this conjecture by the following consideration: because of the Biedenharn-Elliot identity for $\{6j\}$-symbols, the formal amplitudes of

two triangulations T_M and $P_{14}T_M$ of M related by a $1 - 4$ Pachner move satisfy

$$\mathcal{Z}_{\mathrm{PR}}\big(P_{14}T_M\big) = \Big(\sum_{j=0}^{\infty}(2j+1)^2\Big)\mathcal{Z}_{\mathrm{PR}}\big(T_M\big). \tag{5.8}$$

Since $\sum_{j=0}^{\Lambda}(2j+1)^2$ scales as Λ^3 when $\Lambda \to \infty$, and since the $1-4$ move introduces a single new vertex in the triangulation, the conclusion that each vertex contributes a factor of Λ^3 in the amplitude appears tantalizing. Indeed, Ponzano and Regge proposed to cut off the sums in their state-sum to a maximal value Λ to obtain a finite value $\mathcal{Z}_{\mathrm{PR},\Lambda}(T)$ for the amplitude, and tentatively defined a regularized amplitude by

$$\mathcal{Z}'_{\mathrm{PR}}(T_M) = \lim_{\Lambda \to \infty} \Lambda^{-3V(T_M)}\mathcal{Z}_{\mathrm{PR},\Lambda}\big(T_M\big). \tag{5.9}$$

The origin of the intuition that divergences in the Ponzano-Regge model are related to the vertices of T_M, but also the reason why this naive regularization is bound to fail, is completely elucidated by our decomposition (5.5). Indeed, taking K_M as the dual cell complex to a triangulation T_M, and noting that in three dimensions, a vertex is dual to a 3-cell, we see that

$$\omega(T_M, G) = 3c_3(K_M) = 3V(T_M). \tag{5.10}$$

That is, the relationship between divergences of $\mathcal{A}(T_M)$ and vertices of T_M conjectured by Ponzano and Regge is exact for the non-topological part of $\Omega(T_M, G)$, but misses completely its topological part $I(M, G)$. This is because the argument based on the $1-4$ Pachner move actually estimates not the divergence degree itself, but its *variation* in the move, that is

$$\Omega(P_{14}T_M) - \Omega(T_M) = \omega(P_{14}T_M) - \omega(T_M) = 3\big(V(P_{14}T_M) - V(T_M)\big). \tag{5.11}$$

In this variation, $I(M)$ *cancels*.

A similar observation was made in the four-dimensional case by Ooguri in [91]. He considered separately the $1-5$ move (in which the number of vertices and edges increase by one and five respectively) and the $3-3$ move (in which the number of vertices is left unchanged while the number of edge is increased by one), and found that $\mathcal{Z}_O(T_M)$ depends on the triangulation T_M only through a divergent factor measured by $3\big(E(T_M) - V(T_M)\big)$, where $V(T_M)$ and $E(T_M)$ are the number of vertices and edges of T_M. Although he could not show this result rigorously (because he could not make sense of the amplitude as a finite number), we can interpret his argument along the same lines as in three dimensions: it provides the correct non-topological divergent degree $\omega(T_M)$, but misses the topological part $I(M)$. Indeed, in the dual complex K_M to T_M, there is one 4-cell per vertex, and one 3-cell per edge in T_M, so that

$$\omega(K_M) = 3\big(c_3(K_M) - c_4(K_M)\big) = 3\big(E(T_M) - V(T_M)\big). \tag{5.12}$$

5.2.2   Powercounting from bubble counting

Freidel, Gurau and Oriti defined in [49] a restricted class of foams Γ, which they called "type 1", for which they could show that the divergence degree is simply related to the number $B(\Gamma)$ of "bubbles" in Γ,

$$\Omega(\Gamma) = 3\big(B(\Gamma) - 1\big). \tag{5.13}$$

With the view that Γ is the 2-skeleton of a cell complex K_M decomposing a 3-pseudomanifold M, the "bubbles" of Γ in the sense of Freidel *et al.* correspond to the 3-cells of K_M, hence (5.13) reads

$$\Omega(K_M) = 3(c_3(K_M) - 1). \tag{5.14}$$

Taking their cues from the Turaev-Viro model, they speculated that the "type 1" condition should correspond to "topologically trivial manifolds", i.e. to the 3-sphere. Given the decomposition (5.5), the identity (5.14) is equivalent to

$$I(M) = \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \dim \zeta(\Gamma, G) = -3. \tag{5.15}$$

In other words, the "type 1" complexes are, for a given number of 3-cells in the corresponding complex K_M, are *minimally* divergent. Moreover, they are such that their flat connections up to gauge are isolated and completely reducible. We will see in the next section that this last condition alone does not single out the 3-sphere (it is also satisfied *e.g.* by the real projective space $\mathbb{R}P^3$).

In [58], Ben Geloun *et al.* considered Gurau's *colored model*, and used the corresponding "bubble homology" to obtain the following formula for the divergence degree in dimension $d \geq 3$ for the *Abelian* structure groups $G = \mathbb{R}$:[3]

$$\Omega(\mathcal{G}) = \sum_{k=3}^{d+1} (-1)^{k-1} c_k(\mathcal{G}) + \sum_{k=2}^{d-1} (-1)^k b_k(\mathcal{G}). \tag{5.16}$$

Here, $\mathcal{G}$ is a $(d+1)$-colored graph, $c_k(\mathcal{G})$ is for $0 \leq n \leq d$ the number of k-bubbles in $\mathcal{G}$, $c_{d+1}(\mathcal{G}) := 1$ and $b_k(\mathcal{G})$ is the k-th "bubble" Betti number of $\mathcal{G}$. All the details are given in the appendix.

The relationship with our result is based on the following correspondence. A $(d+1)$-colored graph $\mathcal{G}$ naturally defines a d-dimensional CW complex $\Delta_\mathcal{G}$ with the following property:

- the underlying graph of $\mathcal{G}$ is the 1-skeleton of $\Delta_\mathcal{G}$,

- the number of k-bubbles of $\mathcal{G}$ equals the number of k-cells of $\Delta_\mathcal{G}$,

- the "bubble" homology of $\mathcal{G}$ coincides with the cellular homology of $\Delta_\mathcal{G}$.

With this correspondence, the relationship between (5.16) and our result (5.4) is straightforward. First, note that what is denoted $c_{d+1}(\mathcal{G})$ in (5.16) is really $b_d(\mathcal{G}) = 1$, so that it can (and should) be rewritten

$$\Omega(\mathcal{G}) = \sum_{k=3}^{d} (-1)^{k-1} c_k(\mathcal{G}) + \sum_{k=2}^{d} (-1)^k b_k(\mathcal{G}). \tag{5.17}$$

Then, use the identities $c_k(\mathcal{G}) = c_k(\Delta_\mathcal{G})$ and $b_k(\mathcal{G}) = b_k(\Delta_\mathcal{G})$ and the Euler-Poincaré relation

$$\chi(\Delta_\mathcal{G}) = \sum_{k=0}^{d} (-1)^k b_k(\Delta_\mathcal{G}) \tag{5.18}$$

---

[3]That $\mathbb{R}$ is non-compact introduces another source of divergences, which can be tamed with a second cutoff.

to get

$$\Omega(\mathcal{G}) = \sum_{k=3}^{d}(-1)^{k-1}c_k(\Delta_{\mathcal{G}}) + \chi(\Delta_{\mathcal{G}}) - b_0(\Delta_{\mathcal{G}}) + b_1(\Delta_{\mathcal{G}}). \tag{5.19}$$

This is the same as (5.4) in this particular case. Our result can therefore be described as the generalization of (5.16) to general cell complexes, and non-Abelian groups.

5.2.3   Powercounting from vertex and jacket counting

Using tools from perturbative quantum field theory, and notably Cauchy-Schwarz inequalities, an upper bound on the divergence degree in the Boulatov model was obtained in [81]. It is formulated in terms of the number of vertices rather than 3-cells in the complex, and reads for a Boulatov complex Γ without generalized tadpole [21]

$$\Omega(\Gamma) \leq \frac{3}{2}c_0(\Gamma) + 6. \tag{5.20}$$

Within the colored model, this bound was then generalized to higher dimensions in [21]. In dimension d, it becomes for a colored graph $\mathcal{G}$ with $V(\mathcal{G})$ vertices

$$\Omega(\mathcal{G}) \leq \frac{3(d-1)(d-2)}{4}V(\mathcal{G}) + 3(d-1) \tag{5.21}$$

Using the notion of "jacket" introduced in [58], Gurau and Rivasseau further improved this bound in [68, 64], obtaining

$$\Omega(\mathcal{G}) \leq \frac{3(d-1)(d-2)}{4}V(\mathcal{G}) + 3(d-1) - \frac{6(d-2)}{d!}\sum_{\mathcal{J}}g(\mathcal{J}), \tag{5.22}$$

where $g(\mathcal{J})$ is the genus of (orientable surface dual to) the jacket $\mathcal{J}$.

     Remarkably, the jacket bound (5.22) follows easily from our exact result (5.4). Indeed, denoting $E(\mathcal{G})$ the number of edges and $F(\mathcal{G})$ the number of faces of $\mathcal{G}$, the formula (5.4) reads

$$\Omega(\mathcal{G}) = \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \dim \zeta(\Gamma, G) + 3\big(V(\mathcal{G}) - E(\mathcal{G}) + F(\mathcal{G})\big). \tag{5.23}$$

Since a colored graph has no tadpole, we have $2E(\mathcal{G}) = (d+1)V(\mathcal{G})$, hence

$$\Omega(\mathcal{G}) \leq \dim \mathcal{M}(\Gamma, G) - \frac{3(d-1)}{2}V(\mathcal{G}) + 3F(\mathcal{G}). \tag{5.24}$$

Moreover, since

$$\dim \mathcal{M}(\Gamma, G) \leq \dim \mathrm{Hom}\big(\pi_1(\mathcal{G}), \mathrm{SU}(2)\big), \tag{5.25}$$

and $\pi_1(\mathcal{G})$ is a subgroup of $\pi_1(\mathcal{J})$ for each jacket $\mathcal{J}$ of $\mathcal{G}$, we have

$$\dim \mathcal{M}(\Gamma, G) \leq \frac{1}{J(\mathcal{G})}\sum_{\mathcal{J}}\dim \mathrm{Hom}\big(\pi_1(\mathcal{J}), \mathrm{SU}(2)\big), \tag{5.26}$$

where

$$J(\mathcal{G}) = \frac{d!}{2} \tag{5.27}$$

is the number of jackets of $\mathcal{G}$. Now it is well-known that the dimension of the SU(2) representation variety of a genus g surface is $6g - 3$. Thus,

$$\dim \mathcal{M}(\Gamma, G) \leq \frac{2}{d!} \sum_{\mathcal{J}} \big(6g(\mathcal{J}) - 3\big). \tag{5.28}$$

Using the Euler relation

$$\chi(\mathcal{J}) = 2 - 2g(\mathcal{J}) = V(\mathcal{J}) - E(\mathcal{J}) + F(\mathcal{J}), \tag{5.29}$$

the combinatorial facts that $V(\mathcal{J}) - E(\mathcal{J}) = \frac{d-1}{2}V(\mathcal{G})$ and that each face of $\mathcal{G}$ belongs to $(d-1)!$ jackets, we have [69]

$$F(\mathcal{G}) = \frac{d(d-1)}{4}V(\mathcal{G}) + d - \frac{2}{(d-1)!} \sum_{\mathcal{J}} g(\mathcal{J}). \tag{5.30}$$

Using this relation in (5.28) gives a bound on $\dim \mathcal{M}(\Gamma, G)$ which, when inserted in (5.24), immediately gives the jacket bound (5.22).

5.3 Three-dimensional examples

In this section, we illustrate how the divergence degree, and more specifically its topological part $I(M, G)$, can be computed for certain three-dimensional manifolds M, always with $G = \mathrm{SU}(2)$. (Hence, hereafter we will drop the reference to G in the notation.) Most of them cannot be handled by the previous methods and do not saturate the corresponding bounds [53, 19, 49, 58].

Closed 3-manifolds have $\chi(M) = 0$, so $I(M) = \dim \mathcal{M} - \dim \zeta$ and it is completely determined by the fundamental group. It is also well-known that $\mathcal{M}$ is a finite set of points, and hence $\dim \mathcal{M} = 0$, when the fundamental group $\pi_1(M)$ is finite (but we will re-derive this feature in specific examples for illustrative purpose).

The method to compute $I(M)$ for a cellular pseudomanifold (and in fact for any cell complex) has been presented in the section 5.1.2. The steps are:

- Choose a presentation of $\pi_1(M)$ (e.g. from a deformation retract of the 2-skeleton Γ).

- Identify the representation variety $\mathrm{Hom}\big(\pi_1(M), G\big)$ using the chosen presentation. In general, it has several irreducible components.

- Identify the orbit of the G-action on each irreducible component.

5.3.1 The 3-torus

The case of the 3-torus T^3 was discussed in Appendix C of [53]. Its fundamental group has the presentation

$$\pi_1(T^3) = \langle a, b, c \mid [a, b] = [a, c] = [b, c] = 1 \rangle. \tag{5.31}$$

The representations of this group in SU(2) are of the form

$$\phi = \Big(\exp(\psi_a \hat{n}.\vec{\tau}), \ \exp(\pm \psi_b \hat{n}.\vec{\tau}), \ \exp(\pm \psi_c \hat{n}.\vec{\tau}) \Big) \in \mathrm{SU}(2)^3, \tag{5.32}$$

with $\hat{n} \in S^2$ their common direction of rotation, $\psi_{a,b,c} \in [0,\pi]$ three class angles, and $\vec{\tau}$ the 3-vector formed by a set of (anti-Hermitian) generators of the algebra SU(2)(2). They form a 5-dimensional manifold $\mathcal{F}$.

The group action by conjugation rotates the direction $\hat{n}$. For each representation there is a stabilizer ζ isomorphic to U(1) (and larger if the three rotations are in the center of SU(2)) which leaves it invariant: the subgroup generated by the direction $\hat{n}$. Hence, the dimension of the stabilizer is $\dim \zeta = 1$. Thus

$$\begin{aligned} \dim \mathcal{M} &= 5 - 2 = 3, \\ \dim \zeta &= 1. \end{aligned} \tag{5.33}$$

Hence,

$$I(T^3) = 2. \tag{5.34}$$

Note that this implies that the divergence degree of a cell decomposition of T^3 cannot be a multiple of $\dim \mathrm{SU}(2) = 3$, as the procedure of [53] assumed implicitly.

5.3.2 Lens spaces

Lens spaces $L_{p,q}$ are standard spherical manifolds, with $\mathbb{Z}_p$ as their fundamental group (we exclude the case of $L(0,1) = S^1 \times S^2$ which can be understood separately). They include as a particular case the real projective space $\mathbb{R}P^3$, which is the first example in the appendix of [66].

The standard presentation of $\mathbb{Z}_p$ is of course

$$\mathbb{Z}_p = \langle a \mid a^p = 1 \rangle. \tag{5.35}$$

If $0 < r < \pi$, let S_r^2 be the subset of SU(2) defined by

$$S_r^2 = \left\{ \exp\left(r\, \hat{n}.\vec{\tau}\right) \; ; \; \hat{n} \in S^2 \right\}, \tag{5.36}$$

consisting in those rotations of fixed angle r. In the topological picture induced by the identification $\mathrm{SU}(2) \simeq B^3/\partial B^3$, S_r^2 is a sphere of radius r centered on the origin. (In this picture, the central elements $\pm \mathbb{1}$ of SU(2) are the center and boundary of B^3 respectively.)

Hence,

- If $p = 1$ (the 3-sphere), there is only one representation, the trivial one.

- If $p = 2$ (the real projective space), the representations of $\mathbb{Z}_2$ send its generator to an element of the center of SU(2), i.e. $\{\pm \mathbb{1}\}$.

- If $p \geq 3$, the set of representations decomposes as $\mathrm{Hom}(\mathbb{Z}_p, \mathrm{SU}(2)) = \mathcal{F}_p^{(0)} \sqcup \mathcal{F}_p^{(2)}$, with

$$\mathcal{F}_p^{(0)} = \begin{cases} \{\mathbb{1}\} & p \text{ odd} \\ \zeta(\mathrm{SU}(2)) = \{\pm \mathbb{1}\} & p \text{ even} \end{cases} \tag{5.37}$$

$$\mathcal{F}_p^{(2)} = \bigsqcup_{1 \leq k < p/2} S_{2\pi k/p}^2 \tag{5.38}$$

This means that the class angles admit a finite number of values, $r = 2k\pi/p$, for $k = 0, \ldots, \lfloor \frac{p}{2} \rfloor$. The set $\mathcal{F}_p^{(0)}$ consists of points, while $\mathcal{F}_p^{(2)}$ is a union of 2-spheres.

The next step consists in finding the orbits generated by conjugation in SU(2). It turns out that all of the above representations are reducible.

- In the cases $p = 1, 2$, and on $\mathcal{F}_p^{(0)}$ when $p \geq 3$, the representations are left invariant by the group action (since they commute with the whole group): they are central. Thus, the centralizer is $\zeta = \mathrm{SU}(2)$, which is 3-dimensional.

- On $\mathcal{F}_p^{(2)}$ for $p \geq 3$, group conjugation corresponds to rotation of the axis $\hat{n}$. Similarly to the 3-torus case, the stabilizer is then $\zeta = \mathrm{U}(1)$.

In all cases, the moduli space $\mathcal{M}$ consists in p distinct points, one for each connected component of $\mathrm{Hom}(\mathbb{Z}_p, \mathrm{SU}(2))$, hence $\dim \mathcal{M} = 0$. However, when $p \geq 3$, one can compute two different values of the topological part of the divergence degree, one on $\mathcal{F}_p^{(0)}$ and another on $\mathcal{F}_p^{(2)}$. The relevant value is obviously that which gives the most divergent contribution to the amplitude and thus the greatest value of $I = \dim \mathcal{M} - \dim \zeta$. We get $I = -3$ on $\mathcal{F}_p^{(0)}$, to be compared with $I = -1$ on $\mathcal{F}_p^{(2)}$. This means that the relevant value is the one computed on the less reducible representations, i.e. those with the smallest stabilizer.

In conclusion

$$I\big(L_{p,q}\big) = \begin{cases} -3 & \text{if } p = 1, 2 \\ -1 & \text{if } p \geq 3. \end{cases} \tag{5.39}$$

5.3.3   Prism spaces

Prism manifolds $P_{m,n}$, with $m \geq 1, n \geq 2$, form a different class of spherical manifolds. They are characterized by their fundamental group

$$\pi_1(P_{m,n}) = \langle x, y \mid xyx^{-1} = y^{-1}, \ x^{2m} = y^n \rangle. \tag{5.40}$$

Let us first give the irreducible representations ϕ in the case of m even. The first relation imposes the direction of the rotation $\phi(x)$ to be orthogonal to that of $\phi(y)$, and its class angle to be $\frac{\pi}{2}$. Then the second relation reduces to $y^n = \mathbb{1}$, which only constrains the class angle of $\phi(y)$ to be $\psi_y = 2k\pi/n$ for $k = 1, \ldots, \lfloor \frac{n}{2} \rfloor$ (the case $k = 0$ gives a reducible representation). This way the set of irreducible representations is identified as

$$\mathcal{F}_{m,n}^{\mathrm{irr}} = \left\{ \left(\phi(x) = \exp\big(\frac{\pi}{2}\hat{n}_x \cdot \vec{\tau}\big), \ \phi(y) = \exp\big(\frac{2k\pi}{n}\hat{n}_y \cdot \vec{\tau}\big) \right) ; \tag{5.41} \right.$$

$$\left. k = 1, \ldots, \lfloor\frac{n}{2}\rfloor, \ (\hat{n}_x, \hat{n}_y) \in (S^2)^2, \hat{n}_x \cdot \hat{n}_y = 0 \right\} \tag{5.42}$$

Clearly this space is of dimension 3. Moreover, simultaneous conjugation of $\phi(x), \phi(y)$ by some SU(2) element induces a simultaneous rotation on $\hat{n}_x, \hat{n}_y$. Thus, the orbit is 3-dimensional, isomorphic to $\mathrm{SU}(2)/\{\pm\mathbb{1}\} = \mathrm{SO}(3)$ and the centralizer is just the center of SU(2). This leads to $\dim \mathcal{M} = 0, \dim \zeta = 0$, and hence:

$$I(P_{m,n}) = 0, \tag{5.43}$$

when m is even, and evaluated on irreducible representations. The situation is similar for m odd, only the specific values of the class angle of $\phi(y)$ are changed.

As for reducible representations, they are obtained by taking $\phi(y) = \pm\mathbb{1} \in \zeta(\mathrm{SU}(2))$. Then, the image of the generator x lives on a sphere of the type S_r^2 (5.36) or is $\pm\mathbb{1}$. One easily sees that $\dim\mathcal{M} = 0$ again, but $\dim\zeta = 1$ or $\dim\zeta = 3$. This produces a topological part for the divergence degree which is negative. Thus, the highly divergent contribution to the amplitude comes from the irreducible representations of the fundamental group.

Part III

On the spinfoam continuum limit

The purpose of the third part of this thesis is to present two preliminary results on the *continuum limit* of spinfoam models, viz. the problem of describing a quantum spacetime with *infinitely many* dynamical degrees of freedom from the *truncated* amplitudes $\mathcal{A}(\Gamma)$.

In chap. 6, we address a long-standing question in the spinfoam community: to construct this continuum limit, should one *sum* over all foams Γ, or infinitely *refine* a foam? We give a mathematical definition for each alternative, and an argument to the effect that, as it happens, they could be two facets of the same solution.

In chap. 7, we consider a specific framework for the sum over all foams, in three dimensions: Boulatov's *group field theory*. Using a tool of constructive field theory – Magnen's and Rivasseau's *cactus expansion* – we improve Freidel and Louapre's proof of Borel summability of the Boulatov series with a high-spin cutoff, and establish a remarkable *scaling limit*.

The two sections are completely independent.

Chapter 6

Spinfoams: refining or summing?

What is the mathematical definition of the operation of *refining* a foam to increase the number of gravitational degrees of freedom? Does this process have a well-defined limit? How is it related to the *sum* over foams sometimes advocated in the spinfaom community?

These questions were addressed in collaboration with Carlo Rovelli [122]. Some aspects of the arguments presented there, such as the emphasis on the structure of *directed sets* and the rôle of zero-spin colorings, were already discussed in Zapata's earlier work.[1]

6.1 The refinement limit of spinfoams

We sketched in the introduction the Ashtekar-Lewandoswki construction of the Hilbert space of loop quantum gravity as the *inductive limit* of truncated spaces $\mathcal{H}_\gamma$ labelled by graphs. This defines the quantum kinematics of the gravitational field as a *continuum limit* of lattice gauge fields.

It turns out that little work has been done to study the analogue of this construction for spinfoams, viz. at the *dynamical* level. (The notable exception is Zapata's papers [83, 149].) This is surprising: such a hierarchical scheme, whereby more and more degrees of freedom of the field are taken into account according to some notion of *scale*, lies at the core of our modern understanding of quantum field theory, in the form of the *renormalization group*.

The obvious stumbling block to apply Wilsonian techniques to study the dynamics of quantum gravity is the absence of a background metric, which makes the notion the scale difficult to assess.[2] But there is a way out of this dead end: to think of the foams themselves as *generalized scales*. Let us elaborate on this idea.

---

[1] We came to know Zapata's work on the continuum limit of spinfoams on the occasion of the Loops 2011 conference, after the paper [122] was completed; the similarities between his approach and ours are thus only fortuitous.

[2] Of course, one can run the functional renormalization equation with respect to a fixed, arbitrary, background metric: this is the strategy underlying Weinberg's and Reuter's *asymptotic safety scenario* [89]. The problem with this approach is the difficulty to extract physics from the truncated flow equation.

6.1.1 The directed set of generalized scales

Lattice field theory [112] is based on the discretization of (Euclidean) spacetime by means of *regular* lattices: lattices where the distance between neighboring vertices is constant, given by the *lattice spacing a*. To *refine* the lattice, one introduces new vertices at the midpoints of edges and plaquettes, and constructs the corresponding regular lattice with lattice spacing $a/2$. Note that both the choice of the initial lattice and the refinement step rely on the metric structure of Euclidean space. (For instance, the midpoint of an edge is singled out by the fact that it is located at a distance $a/2$ from the endpoints of the edge.)

The prominent feature of this metric notion of scale is its *one-dimensional* character, which leads to *sequences* of discretizations. This can be expressed mathematically by the statement that the set of distance scales $\mathcal{S} = \mathbb{R}^+$ is a *totally ordered set*: for any two scales s_1 and s_2, we have either $s_1 \leq s_2$ or $s_2 \leq s_1$, viz. s_1 and s_2 are mutually comparable.

Non-metric discretizations generally do not share this one-dimensional character. Consider for instance the set $\mathcal{T}_M$ of triangulations of a given manifold M. There is a natural order relation on this set, defined by $T_1 \preceq T_2$ when all the simplices of T_2 are subsets of the simplices of T_1; this corresponds to the intuitive notion that T_2 is *finer* than T_1. It is obvious that not all triangulations are comparable with respect to this relation: $\mathcal{T}_M$ is only a *partially ordered set*, or *poset*.

The limit of a family of objects indexed by a poset is ill-defined, because non-unique. Yet, in the case of triangulations of a manifold, we have the intuition that there is only *one* continuum limit: roughly speaking, it corresponds to a "triangulation" with infinitely many simplices. The reason why this intuition is meaningful is because the set of triangulations is *directed*: for any two triangulations T_1, T_2, there is a triangulation T_3 which is finer than both T_1 and T_2, viz. $T_1 \preceq T_3$ and $T_2 \preceq T_3$. A poset satisfying this condition is called a *directed set*. Roughly speaking, a directed order relation has a single 'asymptotic direction': here, *the* continuum limit.

This observation provides a sound definition of the notion of *generalized scale*: it is simply an element of some directed set, be it totally ordered or not. In this sense, a triangulation is indeed a generalized scale.

6.1.2 Kinematical and dynamical continuum limits

Generally speaking, a quantum system can be described by an algebra of observables $\mathcal{A}$ acting on a Hilbert space $\mathcal{H}$, its *kinematics*, and a state over this algebra $\omega : \mathcal{A} \to \mathbb{C}$, its *dynamics*. In particular, a truncation of the degrees of freedom by means of a directed set $\mathcal{S}$ associates to each generalized scale $s \in \mathcal{S}$ an algebra $\mathcal{A}_s$ and a state ω_s, corresponding respectively to the truncated kinematics and dynamics of the system.

Thus, to obtain the continuum limit of a truncated system, we need *two* limits: an algebraic one, for the family of algebras $(\mathcal{A}_s)_{s \in \mathcal{S}}$ and Hilbert spaces $\mathcal{H}_\gamma$ (kinematics), and a topological one, for the family of states $(\omega_s)_{s \in \mathcal{S}}$ (dynamics). The corresponding mathematical notions are that of *inductive limits* and *limit of nets*. The definitions are as follows.

- Let $\mathcal{S}$ be a directed set, and $(A_s)_{s \in \mathcal{S}}$ a family of algebraic objects indexed by $\mathcal{S}$. Suppose that, for each $s_1 \preceq s_2$, we have a homomorphism $f_{s_1 s_2} : A_{s_1} \to A_{s_2}$, such that

- f_{ss} is the identity of A_s

- $f_{s_1 s_3} = f_{s_2 s_3} \circ f_{s_1 s_2}$ for all $s_1 \preceq s_2 \preceq s_3$

These conditions ensure that the identification of $a_{s_1} \in A_{s_1}$ with its images $f_{s_1 s_2}(a_{s_1})$ for all $s_2 \succeq s_1$ defines an equivalence relation over the disjoint union $\bigsqcup_{s \in \mathcal{S}} A_s$. The *inductive limit* A_∞ of $(A_s)_{s \in \mathcal{S}}$ is then the set of equivalence classes for this relation. It naturally comes equipped with the same algebraic structure as the A_s'. For instance, if the latter are inner product spaces, then the maps $f_{s_1 s_2}$ are isometric embeddings, and the inner product on A_∞ is given by $\langle a_1, a_2 \rangle_{A_\infty} = \langle f_{s_1 s_3}(a_{s_1}), | f_{s_2 s_3}(a_{s_2}) \rangle_{A_3}$, where $a_{s_1} \in A_{s_1}$ and $a_{s_2} \in A_{s_2}$ are representatives of a_1 and a_2 respectively, and $s_3 \succeq s_1, s_2$.

- Let X be a topological space, and $N : \mathcal{S} \to X$ a function over a directed set $\mathcal{S}$ valued in X, viz. a *net* over $\mathcal{S}$. Then N converges to $N_\infty \in X$, or that N_∞ is the limit of N, if for any neighborhood U of N_∞ there exists $s_U \in \mathcal{S}$ such that $N(s) \in U$ for any $s \succeq s_U$. It is easy to check that, thanks to the directedness of $\mathcal{S}$, the limit of a net over $\mathcal{S}$, when it exists, is unique (assuming X is Hausdorff).[3]

These definitions clarify the general notion of *refinement*: in general terms, a set of generalized scales is given in the form a directed set; kinematics (resp. dynamics) defines an inductive system (resp. a net) over the set of generalized scales; the continuum limit is the corresponding limit. No metric is involved in this process.

Although little known outside the mathematical community, the structure of directed set plays a fundamental rôle in the conceptual architecture of physics. Indeed, it captures in its general form the concept of *approximation scheme*: a hierarchical structure directed towards a unique limit. Since physics is the science of approximations, we could say (paraphrasing Rivasseau on the renormalization group) that *directed sets are the soul of physics*.

6.1.3 Loop quantization as a continuum limit

The kinematical truncation scheme used in loop quantum gravity is precisely of the above type, with the notion of generalized scale provided by *graphs*.[4] For each graph γ, one considers the algebra $\mathcal{A}_\gamma$ of gauge-invariant functions on the cotangent bundle $T^*\mathrm{SU}(2)^{E(\gamma)}$ and its standard quantization over the Hilbert space $\mathcal{H}_\gamma := L^2(\mathrm{SU}(2)^{E(\gamma)}/\mathrm{SU}(2)^{V(\gamma)})$. This defines the quantum kinematics of a system of discrete connections on γ.

The kinematics of the quantum gravitational field is then constructed as the continuum limit of this system of discrete connections. To this effect, one uses the natural order relation on the set of graphs $\mathcal{G}$ defined by $\gamma_1 \preceq \gamma_2$ if γ_1 is a subgraph of γ_2. The latter clearly equips $\mathcal{G}$ with a directed set structure: given any two graphs γ_1 and

---

[3]Standard examples of nets are provided by Riemann sums. Let $\mathcal{P}$ denote the set of partitions of the unit interval $[0, 1]$ directed by inclusion, and $f : [0, 1] \to \mathbb{C}$ a (continuous) function. The map $N_f : \mathcal{P} \to \mathbb{C}$ associating to each partition p the corresponding Riemann sum of f is a net over $\mathcal{P}$. Its limit is the Riemann integral $\int_0^1 dt f(t)$.

[4]Along the lines of the canonical formulation of general relativity, these are usually defined as *embedded* in a three-dimensional Cauchy surface in some globally hyperbolic spacetime. Rovelli has recently considered a purely combinatorial version of this construction, but it is not clear that the inductive limit procedure is meaningful in this case.

γ_2, it is easy to construct $\gamma_3 \succeq \gamma_1, \gamma_2$ by adding all the vertices and edges of γ_1 to γ_2. Moreover, each embedding $\gamma_1 \hookrightarrow \gamma_2$ naturally induces maps $\mathcal{A}_{\gamma_1} \to \mathcal{A}_{\gamma_2}$ and $\mathcal{H}_{\gamma_1} \to \mathcal{H}_{\gamma_2}$ which turn the family of algebras and Hilbert spaces into inductive systems. Their inductive limits $\mathcal{A}_\infty$ and $\mathcal{H}_\infty$ form the kinematical arena of loop quantum gravity, where the action of (some extension of) the diffeomorphism group can be implemented.

Let us be more specific about the mappings $i_{\gamma_1\gamma_2} : \mathcal{H}_{\gamma_1} \to \mathcal{H}_{\gamma_2}$ induced by the inclusion of γ_1 into γ_2. Let $\psi \in \mathcal{H}_{\gamma_1}$ and denote $e_i^{\gamma_1}$ (resp. $e_j^{\gamma_2}$) the edges of γ_1 (resp. γ_2). Then

$$(i_{\gamma_1\gamma_2}\psi)\big(g_{e_1^{\gamma_2}}, \ldots, g_{e_{E(\gamma_2)}^{\gamma_2}}\big) := \psi\big(g_{e_1^{\gamma_1}}, \ldots, g_{e_{E(\gamma_1)}^{\gamma_1}}\big). \tag{6.1}$$

In other words, the image of $i_{\gamma_1\gamma_2}$ in $\mathcal{H}_{\gamma_2}$ is the set of gauge-invariant functions on $SU(2)^{E(\gamma_2)}$ which are constant on those edges of γ_2 that are not edges of γ_1; equivalently, it is the subspace of $\mathcal{H}_{\gamma_2}$ spanned by spin-network functions with zero spins on the edges of $\gamma_2 \setminus \gamma_1$. It follows from this definition that the inductive limit $\mathcal{H}_\infty$ can be written as

$$\mathcal{H}_\infty = \overset{\perp}{\bigoplus_\gamma} \mathcal{H}_\gamma^*, \tag{6.2}$$

where $\mathcal{H}_\gamma^*$ denotes the subspace of $\mathcal{H}_\gamma$ spanned by spin-network functions with non-zero spins. This is an interesting observation: at the kinematical level, the continuum limit of loop quantum gravity consists of superselection sectors with non-zero spin colorings. Pictorially, we can say that "refining the graphs" is the same as "summing over the graphs with zero-spins excluded".

6.1.4 The spinfoam continuum limit

To discuss the analogue construction for spinfoam models, we must begin by identifying the relevant directed set. One possibility (explored by Zapata in [149]) is to work with embedded foams and their diffeomorphisms classes. Let us use instead the combinatorial framework sketched in sec. 2.3.1, in which a foam Γ is defined as a triple of sets $(V_\Gamma, E_\Gamma, F_\Gamma)$ enumerating its vertices, edges and faces.

In a given spinfoam model, to each foam Γ with boundary γ is associated a vector $\mathcal{Z}(\Gamma)$ in the boundary Hilbert space $\mathcal{H}_\gamma$. Now, this map $\Gamma \mapsto \mathcal{Z}(\Gamma)$ defines a *net* over the set $\mathcal{F}_\gamma$ of foams with fixed boundary γ.

Consider indeed the natural order relation defined by $\Gamma_1 \preceq \Gamma_2$ if there is an *embedding* $\iota : \Gamma_1 \hookrightarrow \Gamma_2$, namely a triple of injective maps $\iota_v : V_{\Gamma_1} \to V_{\Gamma_2}$, $\iota_e : E_{\Gamma_1} \to E_{\Gamma_2}$, $\iota_f : F_{\Gamma_1} \to F_{\Gamma_2}$ preserving the relations between vertices, edges and faces. It is easy to see that any pair of foams with the same boundary has an upper bound $\Gamma \succeq \Gamma_1, \Gamma_2$ with respect to this relation, given essentially by attaching the vertices, edges and faces of Γ_2 to Γ_1. Thus, a spinfoam model is a *net* over the set of proper foams with a given boundary.

Hence, the set $\mathcal{F}_\gamma$ is naturally a directed set, and $\Gamma \mapsto \mathcal{Z}(\Gamma)$ a net over it. We can therefore define formally, for each boundary γ, the *spinfoam continuum limit* as the limit W_γ^∞ of this net:

$$\mathcal{Z}_\gamma^\infty \doteq \lim_{\Gamma \in \mathcal{F}_\gamma} \mathcal{Z}(\Gamma). \tag{6.3}$$

6.2 Refining = summing?

The spinfoam continuum limit defined above, if compelling, is at variance with Baez's, Rovelli's and Reisenberger's original idea that foams are "quantum histories" of the gravitational field, like Feynman diagrams are "quantum histories" of systems of particles. Indeed, this latter conception suggests that the proper way to unfreeze the truncated degrees of freedom is not by refining a foam, as in lattice field theory, but rather by *summing* over the set of all foams. Is there a relationship between refinement and sum over foams, similar to kinematical relation between refinement and sum over graphs?

6.2.1 Spinfoam cylindrical consistency

From now, let us assume that the foam amplitudes $\mathcal{Z}(\Gamma)$ are given as sums over colorings of the faces of Γ by irreducible representations of a compact Lie group G (typically $G = \mathrm{SU}(2)$). More specifically, we assume that for each coloring σ of Γ, we have a *spinfoam amplitude* $\mathcal{Z}(\Gamma, \sigma)$. This assignement defines *two* spinfoam models, depending whether the trivial representations are included or not:

$$\mathcal{Z}(\Gamma) \doteq \sum_{\sigma \in \mathrm{Col}(\Gamma)} \mathcal{Z}(\Gamma, \sigma), \quad \text{and} \quad \mathcal{Z}^*(\Gamma) \doteq \sum_{\sigma \in \mathrm{Col}^*(\Gamma)} \mathcal{Z}(\Gamma, \sigma), \tag{6.4}$$

Here, for a fixed foam Γ, we denoted $\mathrm{Col}(\Gamma)$ the set of all colorings σ, and $\mathrm{Col}^*(\Gamma)$ the subset consisting of colorings by *non-trivial* ($j_f \neq 0$) representations.

Since trivial representations play no rôle in the kinematics of loop quantum gravity, it is natural to impose a *cylindrical consistency condition* relating $\mathcal{Z}(\Gamma)$ to $\mathcal{Z}^*(\Gamma)$. To state it, we must first observe that each coloring σ of a foam Γ comes with a multiplicity, related to the symmetries of Γ. The *multiplicity* $|\sigma|_\Gamma$ of a coloring $\sigma \in \mathrm{Col}(\Gamma)$ is the number of colorings σ' such that $\sigma = \sigma' \circ \phi$, with ϕ an automorphism of Γ, i.e. a foam embedding of Γ into itself. Then we say that the amplitude

$$A_\Gamma(\sigma) := |\sigma|_\Gamma \, \mathcal{Z}(\Gamma, \sigma), \tag{6.5}$$

is *cylindrically consistent* if $A(\Gamma, \sigma) = A(\Gamma', \sigma')$ when (Γ', σ') is a *trivial extension* of (Γ, σ), that is when Γ is a subfoam of Γ', σ and σ' coincide on the faces of Γ and σ' is trivial on the other faces of Γ'.

6.2.2 Summing is refining

Under this cylindrical consistency condition, the relationship between the continuum limit $\mathcal{Z}_\gamma^\infty$ and the sum of $\mathcal{Z}(\Gamma)$ over all the foams Γ with fixed boundary is the following:

$$\mathcal{Z}(\Gamma) = \sum_{\substack{\Gamma' \preceq \Gamma \\ \partial\Gamma' = \gamma}} \mathcal{Z}^*(\Gamma). \tag{6.6}$$

If we assume furthermore that the net $\mathcal{Z}$ is convergent, then we have by passing to the limit in the identity above

$$\mathcal{Z}_\gamma^\infty \doteq \sum_{\partial\Gamma = \gamma} \mathcal{Z}^*(\Gamma). \tag{6.7}$$

Thus, *refining foams in the model $\mathcal{Z}$ is the same as summing over foams in the model W^**. Note that, due to the peculiar directed set structure, *all* foams appear in (6.7) the following sense: every foam Γ with boundary $\partial\Gamma = \gamma$ appears in one finite sum (6.6) whose value can be chosen arbitrarily close to W_γ^∞.

The proof of (6.6) is easy. First, observe that the subfoams of Γ index a partition of $\mathrm{Col}(\Gamma)$, in which each each class is made of the trivial extensions of a given subfoam $\Gamma' \subset \Gamma$:

$$\mathrm{Col}(\Gamma) = \bigsqcup_{\Gamma' \subset \Gamma} \mathrm{Col}^*(\Gamma'). \tag{6.8}$$

This implies that

$$\mathcal{Z}(\Gamma) = \sum_{\Gamma' \subset \Gamma} \left(\sum_{\sigma' \in \mathrm{Col}^*(\Gamma')} |\sigma'|_\Gamma^{-1} A_\Gamma(\sigma') \right). \tag{6.9}$$

Second, check that we have

$$|\sigma'|_\Gamma = |\sigma'|_{\Gamma'} N_{\Gamma',\Gamma}, \tag{6.10}$$

with $N_{\Gamma',\Gamma}$ the number of subfoams of Γ isomorphic to Γ'. Third, use cylindrical consistency to get

$$\mathcal{Z}(\Gamma) = \sum_{\Gamma' \subset \Gamma} N_{\Gamma',\Gamma}^{-1} \mathcal{Z}^*(\Gamma') \tag{6.11}$$

and conclude to (6.6).

6.2.3 Discussion

But is there any rationale for assuming the cylindrical consistency condition and expecting it to be part of the quantum theory of gravity? There is. The spinfoam sum is meant to be an implementation of the Misner-Hawking sum over geometries

$$Z = \int_{\mathrm{Metrics/Diff}} Dg_{\mu\nu} \, e^{\frac{i}{\hbar} S[g_{\mu\nu}]}. \tag{6.12}$$

Here the integral is not over metrics, but over equivalence classes of metrics under diffeomorphisms. In the truncation induced by the choice of a foam, the diffeomorphisms are reduced to the automorphisms ϕ of the foam. Therefore the colorings σ and $\sigma \circ \phi$ have a natural interpretation as the discrete residual equivalent of diffeomorphism-related metrics. This interpretation is reinforced by the fact that the amplitude is in fact invariant. If we want to integrate over geometries, then, the contributions of σ and $\sigma \circ \phi$ represent an overcounting, and we must divide by the number of them, namely by $|\sigma|_\Gamma$. The same conclusion can be reached by interpreting colored spinfoams as histories of nontrivial spin networks. Then colorings related by foam automorphisms clearly represent the same history. For both these reasons, it is physically interesting to consider the amplitudes modified as in (6.5) and the cylindrical consistency condition. Then the sum over foams is equal to the continuum limit.

Chapter 7

Resummation of the Boulatov series

In this section, we address the issue of the continuum limit from the angle of *group field theory* (GFT). In this scheme, the sum over foams is nothing but a Feynman series, and the issue of convergence is a problem of *constructive field theory*. Is the sum over foams the asymptotic expansion of a well-defined GFT correlation functions?

The first results in this direction were obtained in the Boulatov model by Freidel and Louapre [52]. Here, using more advanced constructive techniques, we improve their proof of Borel summability, notably by establishing the constructive scaling behaviour of the correlation functions in the large cutoff limit. These results were obtained under the lead of Rivasseau, in collaboration with Magnen and Noui [81].

7.1 Constructive field theory

Constructive field theory [103] is the name of a mathematical physics program launched around 1970 by Wightman. It aims at defining *rigorously* certain field theory models, in increasing order of difficulty, by checking that they obey the "Wightman axioms" [130]. The strategy is clear-cut: introduce as many cutoffs as necessary for the correlation functions of these models to be well-defined, and then develop the necessary methods to lift these cutoffs.

7.1.1 Current status of constructive field theory

Early constructive field theory succeeded in building rigorously super-renormalizable field theories such as the emblematic ϕ^4 model in two and three dimensions. It also elucidated their relationship to perturbation theory: the Schwinger functions of these models are the Borel sum of their perturbation theory [40, 80]. But four-dimensional ϕ^4 theory itself could not be built, because its coupling constant does not remain small in the ultraviolet regime. Being asymptotically free, non-Abelian gauge theories do not have this problem. Nevertheless, although some partial results were obtained, they could not be built in the full constructive sense either, due to technical difficulties such as Gribov ambiguities; neither could the interesting infrared confining regime of the theory be understood rigorously. Probably the first four-dimensional field theory to be built completely through constructive methods will be the Grosse-Wulkenhaar model [63], a non-commutative field theory which, ironically, should not satisfy the Wightman axioms of the initial constructive program.

The constructive program is largely unknown in the quantum gravity community, with the notable exception of [52]. However, it can be argued that constructive theory embodies a deeper point of view on quantum field theory than the textbook one. A modern constructive technique such as the *cactus expansion* used hereafter allows to resum perturbation theory by reorganizing it in a precise, explicit manner.

7.1.2   Power series and Borel sums

Renormalized perturbation theory writes field-theoretic observables $O(\lambda)$, notably correlation functions, as *formal power series* in the coupling constant(s) λ:

$$O(\lambda) \doteq \sum_{n=0}^{\infty} O_n \lambda^n. \tag{7.1}$$

The coefficients O_n are, in turn, given by a sum of Feynman amplitudes O_G, where G spans the set of Feynman graphs with $V(G) = n$ vertices:

$$O_n = \sum_{V(G)=n} O_G. \tag{7.2}$$

It was early realized by Dyson [39] that the construction of observables by power series in λ is bound to remain heuristic, because (7.1) *cannot converge*. Indeed, if it did, it would define an analytic function of λ in a disk around λ, and hence would be equally well-defined for $\lambda \geq 0$ and $\lambda \leq 0$. But this is physically absurd. Think of λ as the fine structure constant of quantum electrodynamics: $\lambda \leq 0$ means that charge of the same sign attract each other. But the vacuum is clearly unstable in this regime: to decrease the energy of the field, create many electrons and as many positrons and let them collapse on each other. The same argument can be run for $\lambda\phi^4$ theory.

The consequence of the non-analyticity of $O(\lambda)$ at $\lambda = 0$ is irrevocable: the perturbative series (7.1) is, at best, an *asymptotic expansion*[1] of $O(\lambda)$ in the $\lambda \to 0$ limit. But it is a classic theorem of Borel that there is an *infinite* number of smooth functions asymptotic to *any* power series: the sequence of coefficients $(O_n)_{n\geq 0}$ does not uniquely defines the function $O(\lambda)$, as it would if $O(\lambda)$ were analytic in a disk centered on $\lambda = 0$.

But what if $O(\lambda)$ is analytic in a disk *tangent* to $\lambda = 0$ in the Re $\lambda > 0$ half-space, as in Fig. 7.1? This corresponds to the case mentioned above, where $O(\lambda)$ has singularities on the $\lambda \leq 0$ axis (a branch cut), where the vacuum is unstable.

Borel summability states that, under certain conditions formulated by Nevanlinna [88] and rediscovered by Sokal [129], the function $O(\lambda)$ *can* be reconstructed from the coefficients $(O_n)_{n\geq 0}$. These conditions are that

- O is analytic in the disk $C_R := \{\lambda \in \mathbb{C} \mid \operatorname{Re} \lambda^{-1} > 1/R\}$

- there are constants A, B such that the bound

$$\left| O(\lambda) - \sum_{n=0}^{N} O_n \lambda^n \right| \leq A B^{N+1} (N+1)! |\lambda|^{N+1} \tag{7.3}$$

holds uniformly in r and λ.

---

[1] A formal power series $\sum_{n\geq 0} f_n \lambda^n$ is an *asymptotic expansion* of a function $f(\lambda)$ as $\lambda \to 0$ if, for any $N > 0$, $f(\lambda) = \sum_{n=0}^{N} f_n \lambda^n + \mathcal{O}(\lambda^{N+1})$. This does not imply that $\sum_{n\geq 0} f_n \lambda^n$ converges.
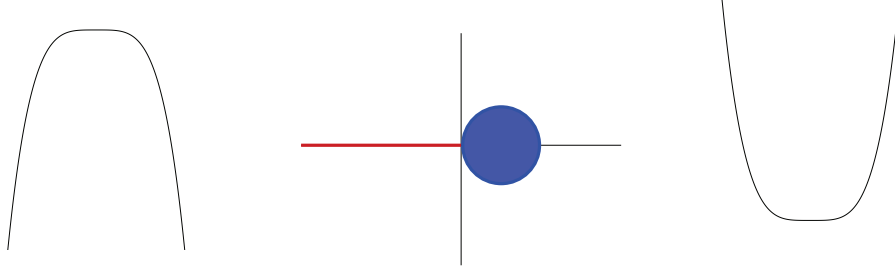
Figure 7.1: Typical analyticity domain of a Borel summable function $O(\lambda)$: it is analytic in a disk where Re $\lambda > 0$, corresponding to a stable potential (right), and has a branch cut along the $\lambda \leq 0$ axis, corresponding to an unstable potential (left).

Then the power series

$$B(t) := \sum_{n=0}^{\infty} O_n \frac{t^n}{n!} \tag{7.4}$$

converges for $|t| < \frac{1}{B}$, and admits an analytic continuation in the strip

$$S_B := \{t \in \mathbb{C} \mid \text{ dist } (t, \mathbb{R}^+) < \frac{1}{B}\}, \tag{7.5}$$

satisfying the bound

$$|B(t)| \leq C e^{t/R} \qquad \text{for } t \geq 0 \tag{7.6}$$

for some constant C. Moreover, O is represented in C_R by the absolutely convergent integral

$$O(\lambda) = \frac{1}{\lambda} \int_0^{\infty} dt \ e^{-t/\lambda} B(t). \tag{7.7}$$

B is then called the *Borel transform* of O, and the complex t plane is called the *Borel plane.*

There is a reciprocal to this theorem: consider the power series $\sum_{n\geq 0} O_n \lambda^n$. If the power series $\sum_{n\geq 0} O_n t^n/n!$ converges in a disk $\{|t| < \frac{1}{B}\}$, admits an analytic continuation $B(t)$ in the strip S_B and satisfies the bound (7.6) in this strip, then the function O defined by the integral representation (7.7) is analytic in C_R, has $\sum_{n=0}^{\infty} O_n \lambda^n$ as Taylor series at the origin and satisfies the uniform remainder estimates (7.3). In this case we say that the series $\sum_{n\geq 0} O_n \lambda^n$ is *Borel summable*, and call the series $\sum_{n\geq 0} O_n t^n/n!$ its *Borel transform* and the function O its *Borel sum.*

In other words, Borel summable series and Borel summable functions are in one-to-one correspondence just like are ordinary series and germs of analytic functions.

7.1.3 Proliferating and non-proliferating species

Even when the perturbative series (7.1) is actually Borel summable, it is very difficult to obtain the relevant information about its Borel transform, and in particular to show that (7.4) converges. The main reason for this is purely combinatorial: there are *too many graphs* at a fixed order n. Indeed, the typical bound for a Feynman amplitude is of the type [103]

$$|O_G| \leq K^{V(G)} \tag{7.8}$$

for some constant K. Hence, one usually has to deal with the series

$$\sum_{n\geq 0} a_n K^n \lambda^n, \tag{7.9}$$

where a_n is the number of Feynman graphs with n vertices. Its Borel summability is in turn subject to the convergence of

$$\sum_{n\geq 0} \frac{a_n \lambda^n}{n!}, \tag{7.10}$$

which is known as the *generating series of Feynman graphs*. Unfortunately, it so happens that the latter has *zero* radius of convergence, because a_n grows too fast (typically like $n!^2$). Rivasseau has called *proliferating* [106] a combinatorial species whose generating series has zero radius of convergence.

Thus, to get started with the constructive program, one must abandon the Feynman expansion and try to replace it by a series labelled by a non-proliferating species, such as trees.[2] Each such tree should resum an infinite number of Feynman amplitudes [108]. This is precisely what the Magnen-Rivasseau cactus expansion does.

7.2 A constructive tool: the cactus expansion

Although it was initially designed to deal with *matrix* ϕ^4 theory [105], the cactus expansion applies to scalar models [79, 110] and higher-order interactions [108] as well.

An important mathematical prerequisite for constructive field theory is the notion of *degenerate Gaussian measure*, which we now review.

7.2.1 Degenerate Gaussian measures

If A is a $n \times n$ positive-definite matrix, the Gaussian measure $d\mu^A$ associated to A is usually defined by

$$d\mu_A(x) = \frac{\sqrt{\det A}}{(2\pi)^{n/2}} e^{-\frac{x.Ax}{2}} dx \tag{7.11}$$

where is $x \in \mathbb{R}^n$ and dx is the standard n-dimensional Lebesgue measure. The inverse matrix $C = A^{-1}$ is the *covariance* of the measure:

$$\int_{\mathbb{R}^n} d\mu_A(x) \; x_i x_j = C_{ij}. \tag{7.12}$$

When $A = C$ is the unit matrix, we call $d\mu_A$ the *standard* Gaussian measure on $\mathbb{R}^n$.

The key property of Gaussian measures is expressed by *Wick's theorem*[3]: for any smooth, summable function f, we have

$$\int d\mu_C(x) \; f(x) = \exp\left(\frac{1}{2}\frac{\partial}{\partial x} C \frac{\partial}{\partial x}\right) f(x)_{|x=0}. \tag{7.13}$$

This implies that $d\mu_A$ is completely determined by its covariance C.

---

[2]Cayley's theorem states that there are n^{n-2} labelled trees over n vertices. The corresponding generating series clearly has a non-zero radius of convergence.

[3]This is a slight generalization of the usual Wick theorem, which is stated for monomials only.

Now, observe that unlike (7.11), (7.13) still makes sense if C is *non-invertible*, i.e. only positive-semidefinite. For any such matrix C, we can thus define the *degenerate Gaussian measure* $d\mu_C$ with covariance C by (7.13). When C actually has zero modes, it is not be absolutely continuous with respect to the Lebesgue measure dx: it is a Dirac delta along each zero mode.

One important observation about (degenerate) Gaussian measures is that they have a well-defined *functional* counterpart – unlike the Lebesgue measure. The covariance C is then a positive semi-definite *operator*, and by Minlos' theorem $d\mu_C$ is supported on a suitable space of distributions. (In this setup the zero modes of C are interpreted as *gauge modes*.)

7.2.2   An absolutely convergent expansion

We are now ready to discuss the *cactus expansion*. Consider a quartic field theory $\lambda\phi^4$, with *partition function*

$$\mathcal{Z}(\lambda) \doteq \int d\mu(\phi) \; e^{-\lambda \int \phi^4/8}, \tag{7.14}$$

Here, $d\mu$ is some Gaussian measure, and we leave the number of components of ϕ (scalar, vector, matrix...) unspecified. The cactus expansion constructs $\mathcal{Z}(\lambda)$ as an *absolutely convergent* series

$$\mathcal{Z}(\lambda) = \sum_F \mathcal{Z}_F(\lambda), \tag{7.15}$$

where F ranges over the set of *forests*, i.e. graphs without loops. The amplitudes $\mathcal{Z}_F(\lambda)$ have the following properties:

1. They factorize over the connected components of F. It follows that the *free energy* $\mathcal{F}(\lambda) := \log \mathcal{Z}(\lambda)$ is given by the very same expansion (7.15), with the sum restricted to *connected* forests, viz. trees.

2. They are analytic functions of λ in a Nevanlinna-Sokal disk C_R, hence so are $\mathcal{Z}(\lambda)$ and $\mathcal{F}(\lambda)$.

3. They are easily bounded, and it is straightforward to check that the Taylor remainders of (7.15) about $\lambda = 0$ satisfy the Nevanlinna-Sokal bound (7.3).

Thus, in addition to giving a rigorous definition of (single-scale, i.e. with a ultraviolet cutoff) ϕ^4 theory, the cactus expansion naturally shows that it is the Borel sum of its perturbative series.

7.2.3   Four ingredients for a cactus expansion

The cactus expansion is a recipe with four ingredients: (1) an intermediate field representation, (3) a replica trick, (3) a forest formula and (4) a resolvent bound.

(1) The *intermediate field representation* is a very useful trick to represent a quartic interaction $\int \phi^4$ in terms of a cubic one $\int \phi\sigma\phi$. Schematically, it reads

$$e^{-\lambda \int \phi^4/8} \doteq \int d\nu(\sigma) \; e^{-\frac{1}{2}i\sqrt{\lambda} \int \phi\sigma\phi}, \tag{7.16}$$

where σ is a field with Gaussian ultralocal[4] measure $d\nu$ (which in zero dimension would simply be the standard Gaussian measure over $\mathbb{R}$). Performing the Gaussian integration over ϕ, one can then express the original path integral $Z(\lambda)$ in terms of σ only. For instance, in zero spacetime dimension, viz. for the numerical integral

$$z(\lambda) := \int_{\mathbb{R}} d\mu(\phi)\ e^{-\lambda\phi^4/8}, \tag{7.17}$$

we have

$$z(\lambda) = \int_{\mathbb{R}} d\nu(\sigma) \int_{\mathbb{R}} d\mu(\phi)\ e^{-\frac{1}{2}i\sqrt{\lambda}\int_{\mathbb{R}}\phi\sigma\phi} = \int_{\mathbb{R}} d\nu(\sigma) \det(1 + i\sqrt{\lambda}\sigma)^{-1/2} \tag{7.18}$$

hence

$$z(\lambda) = \int_{\mathbb{R}} d\nu(\sigma)\ e^{-\frac{1}{2}\mathrm{Log}(1+i\sqrt{\lambda}\sigma)}. \tag{7.19}$$

The new interaction vertex $V_\lambda(\sigma) := -\frac{1}{2}\mathrm{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}\sigma)$ was called a *loop vertex* in [105]. In more than zero dimension, i.e. for a genuine field theory, a propagator $C^{1/2}$ would typically sandwich the σ field on both sides, and the loop vertex would be given by the trace of operator $\mathrm{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}C^{1/2}\sigma C^{1/2})$. This trick can be generalized to any correlation functions and to more complicated models [109].

(2) The *replica trick* is a property of degenerate Gaussian measures. Let $d\nu(\sigma)$ denote the standard Gaussian measure on $\mathbb{R}$, and $V \in L^n(\mathbb{R})$. Now, 'replicate' n times the variable σ, and consider the degenerate Gaussian measure $d\nu_n$ on $\mathbb{R}^n$ with covariance $C_{ij} = \langle\sigma_i\sigma_j\rangle = 1$. The replica trick is then the statement that

$$\int_{\mathbb{R}} d\nu(\sigma)\ V(\sigma)^n = \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n(\sigma_1,\ldots,\sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V(\sigma_v). \tag{7.20}$$

Let us emphasize that this is not a form of Fubini's theorem, which expresses an n-dimensional integral as a product of n integrals. Here, we replace *one* 1-dimensional integral by an n-dimensional one, with $(n-1)$ delta functions.

(3) Consider a smooth function H of $\frac{n(n-1)}{2}$ variables $\boldsymbol{h} = (h_l)$, living on the lines l of the complete graph over n vertices. The so-called Brydges-Kennedy Taylor *forest formula* [1, 32] is a Taylor interpolation of H with integral remainders indexed by labeled forests over n vertices:

$$H(\mathbf{1}) = \sum_{F\in\mathcal{F}_n} \left(\prod_{l\in F}\int_0^1 dh_l\right)\left(\prod_{l\in F}\frac{\partial}{\partial h_l}\right) H(\boldsymbol{h}^F). \tag{7.21}$$

In this expression, $\mathcal{F}_n$ denotes the set of forests over n vertices, the products are over lines l of each forest F, and $\boldsymbol{h}^F$ is the $\frac{n(n-1)}{2}$-uple defined by $h_l^F := \min_p h_p$, where p runs over the unique path in F connecting the source and target vertices of l. (If they are not connected by F, then $h_l^F := 0$.)

One can easily check that for $n = 2$, this is nothing but the fundamental theorem of calculus:

$$H(1) = H(0) + \int_0^1 dh\ H'(h). \tag{7.22}$$

---

[4]To say that a Gaussian measure is *ultralocal* means that, as a differential operator, its covariance is of zeroth-order, viz. contains no derivatives.
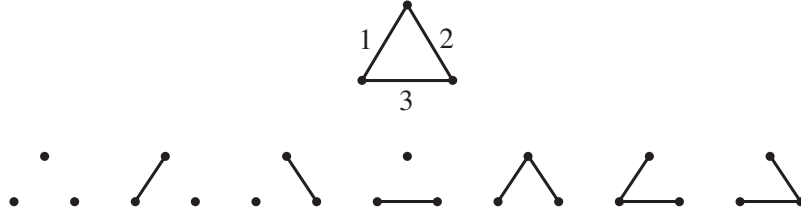
Figure 7.2: The complete graph over 3 vertices, and its 7 forests, matching the 7 terms in (7.23).

For higher values of n, on the other hand, the outcome of (7.21) is genuinely non-trivial, as the case $n = 3$ already demonstrates (Fig. 7.2):

$$
\begin{aligned}
H(1,1,1) = \ & H(0,0,0) \\
& + \int_0^1 dh_1 \; \partial_1 H(h_1, 0, 0) + \int_0^1 dh_2 \; \partial_2 H(0, h_2, 0) + \int_0^1 dh_3 \; \partial_3 H(0, 0, h_3) \\
& + \int_0^1 dh_1 \int_0^1 dh_2 \; \partial_{12}^2 H(h_1, h_2, \min(h_1, h_2)) \\
& + \int_0^1 dh_1 \int_0^1 dh_3 \; \partial_{13}^2 H(h_1, \min(h_1, h_3), h_3) \\
& + \int_0^1 dh_2 \int_0^1 dh_3 \; \partial_{23}^2 H(\min(h_2, h_3), h_2, h_3).
\end{aligned}
\tag{7.23}
$$

(4) If λ is a complex number with positive real part, and σ a real number, one has

$$
|1 + i\sqrt{\lambda}\sigma|^{-1} \le \sqrt{2}.
\tag{7.24}
$$

Let Σ be a Hermitian matrix. Taking the supremum over the spectrum of Σ in (7.24) gives the *resolvent bound*

$$
\|(1 + i\sqrt{\lambda}\Sigma)^{-1}\| \le \sqrt{2},
\tag{7.25}
$$

where $\|\cdot\|$ denotes the operator norm, $\|A\| := \sup_{|x|=1} |Ax|$.

7.2.4   A toy example: ϕ^4 theory in 0 dimensions

To illustrate how these four ingredients can be combined to yield the cactus expansion, we now consider the ϕ^4 field theory in 0 dimension,[5] i.e. the integral (7.17). The functions $z(\lambda)$ and $f(\lambda) := \log z(\lambda)$ it defines are analytic in the cut plane $\mathbb{C} \setminus \mathbb{R}_-$, and hence admit, at best, a Borel expansion about $\lambda = 0$. Using the four ingredients presented above, we now show that this is indeed the case.

We start from the intermediate field representation

$$
z(\lambda) = \int_{\mathbb{R}} d\nu(\sigma) \; e^{V_\lambda(\sigma)},
\tag{7.26}
$$

---

[5]For a historical perspective on constructive methods applied to this 0-dimensional model, see [106].

with loop vertex $V_\lambda(\sigma) := -\frac{1}{2}\text{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}\sigma)$.

First, expand the exponential in (7.26) in powers of $V_\lambda(\sigma)$, swap integration and summation[6] and apply the replica trick to the order-n term to obtain

$$Z(\lambda) = \sum_{n=0}^{\infty} \frac{1}{n!} \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v). \tag{7.27}$$

Next, consider the matrix $C^{\boldsymbol{h}}$, parametrized by an $\frac{n(n-1)}{2}$-uple $\boldsymbol{h}$ and defined by $C_{ii}^{\boldsymbol{h}} := 1$ and $C_l^{\boldsymbol{h}} := h_l$, where $l = \{ij\}$ ($i \neq j$), and let $d\nu_n^{\boldsymbol{h}}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n)$ be the Gaussian measure with covariance $C^{\boldsymbol{h}}$. Then apply the forest formula to the function

$$H(\boldsymbol{h}) := \int d\nu_n^{\boldsymbol{h}}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v). \tag{7.28}$$

This gives

$$z(\lambda) = \sum_{n=0}^{\infty} \frac{1}{n!} \sum_{F \in \mathcal{F}_n} \left(\prod_{l \in F} \int_0^1 dh_l \right) \left(\prod_{l \in F} \frac{\partial}{\partial h_l} \right) \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{\boldsymbol{h}^F}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v), \tag{7.29}$$

or equivalently

$$z(\lambda) = \sum_{F} z_F(\lambda) \tag{7.30}$$

with F ranging over the set of all forests, and

$$z_F(\lambda) = \frac{1}{n(F)!} \left(\prod_{l \in F} \int_0^1 dh_l \right) \left(\prod_{l \in F} \frac{\partial}{\partial h_l} \right) \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{\boldsymbol{h}^F}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v). \tag{7.31}$$

As announced, the summand factorizes along connected components of each forest. This implies that

$$f(\lambda) = \sum_{T} z_T(\lambda) \tag{7.32}$$

where now T ranges over the set of all *trees*. It is these trees T over loop vertices $V_\lambda(\sigma_v)$ which we coin *cacti*.

Since the dependence of the covariance of $d\nu_n^{\boldsymbol{h}^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n)$ in the h variables is linear, applying the derivative $\partial/\partial h_l$ in (7.32) is easy using (7.13): it amounts to an additional insertions of $\partial^2/\partial\sigma_{s(l)}\partial\sigma_{t(l)}$ in the integral, where $s(l)$ and $t(l)$ are respectively the starting and ending vertices of the line l. Hence

$$\left(\prod_{l \in T} \frac{\partial}{\partial h_l} \right) \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{\boldsymbol{h}^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v)$$

$$= \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{\boldsymbol{h}^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \left(\prod_{l \in T} \frac{\partial^2}{\partial\sigma_{s(l)}\partial\sigma_{t(l)}} \right) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v). \tag{7.33}$$

---

[6]Of course, it is precisely such an interchange between integration and summation that yields the divergent perturbative series. Note that here, however, the process is licit because $\int d\mu(\sigma) \, e^{1/2|\text{Log}(1+i\sqrt{\lambda}\sigma)|} < \infty$, and so Lebesgue's dominated convergence theorem applies.

Consider the loop vertex $V_\lambda(\sigma_v)$, with coordination k_v in the tree T. Thanks to the resolvent bound, we have

$$\left| \frac{\partial^{k_v}}{\partial \sigma_v^{k_v}} V_\lambda(\sigma_v) \right| = (k_v - 1)! |\lambda|^{k_v/2} |1 + i\sqrt{\lambda}\sigma_v|^{-k_v} \leq 2^{k_v/2}(k_v - 1)! |\lambda|^{k_v/2}, \qquad (7.34)$$

and thus, since there are $n - 1$ lines in a tree over n vertices,

$$\left| \left(\prod_{l \in T} \frac{\partial^2}{\partial \sigma_{s(l)} \partial \sigma_{t(l)}} \right) \prod_{v=1}^{n} V_\lambda(\sigma_v) \right| \leq 2^{n-1} |\lambda|^{n-1} \prod_{v=1}^{n} (k_v - 1)! \qquad (7.35)$$

This bound goes through the normalized integrals over the σ's and the h's. Using Cayley's formula for the number of trees over n labeled vertices with fixed coordinations k_v

$$\frac{\prod_{v=1}^{n} (k_v - 1)!}{n!}, \qquad (7.36)$$

we find that

$$z_T(\lambda) \leq 2^{n-1} |\lambda|^{n-1}. \qquad (7.37)$$

This shows that the cactus expansion (7.32) of f converges uniformly in a half-disk $D_R = \{\lambda \in \mathbb{C}, \Re\lambda \geq 0, |\lambda| \leq R\}$, with $R < \frac{1}{2}$, which obviously contains the Nevanlinna-Sokal disk $C_{R/2}$.

Furthermore, the order-r Taylor-Lagrange remainder

$$T_r f(\lambda) := f(\lambda) - \sum_{p=0}^{r-1} \frac{\lambda^p}{p!} f^{(p)}(0) \qquad (7.38)$$

can easily be shown to satisfy the Nevanlinna-Sokal criterion (7.3). Indeed, consider a cactus amplitude $z_T(\lambda)$ with n loop vertices. By (7.33)-(7.34), each such amplitude is made of an explicit factor λ^{n-1} times an integral over $d\nu_n^{h^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n)$ of a product of $2n - 2$ resolvents

$$R_{l_v}(\lambda, \sigma_v) := (1 + i\sqrt{\lambda}\sigma_v)^{-1}, \qquad (7.39)$$

where l_v denote a half-line hooked to a vertex v. Hence for $r \leq n-1$, $T_r z_T(\lambda) = z_T(\lambda)$, and for $r \geq n$

$$T_r z_T(\lambda) = \frac{1}{n!} \lambda^{n-1} T_{r-n+1} \left(\prod_{l \in T} \int_0^1 dh_l \right) \int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{h^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{l_v=1}^{2n-2} R_{l_v}(\lambda, \sigma_v). \qquad (7.40)$$

But by (7.13) and since $F = \prod_{l_v=1}^{2n-2} R_{l_v}$ is solely a function of $\sqrt{\lambda}\sigma$ we have

$$\int_{\mathbb{R}^n} d\nu_n^{h^T}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n) \prod_{l_v=1}^{2n-2} R_{l_v}(\lambda, \sigma_v) = e^{\frac{1}{2}\lambda \frac{\partial}{\partial \sigma} C^{h^T} \frac{\partial}{\partial \sigma}} \prod_{l_v=1}^{2n-2} R_{l_v}(1, \sigma) \mid_{\sigma_v=0}. \qquad (7.41)$$

Hence the Taylor-Lagrange formula applies to the exponential:

$$T_k e^{\lambda H} = \int_0^1 dt \, \frac{(1-t)^{k-1}}{(k-1)!} \lambda^k H^k e^{\lambda t H} \qquad (7.42)$$

and the operator H^k creates exactly k additional insertions of lines $\frac{\partial^2}{\partial\sigma_{s(l')}\partial\sigma_{t(l')}}$. The combinatorics of $2k$ derivations on a product of $2n-2$ resolvents costs a factor $\frac{(2r-1))!}{(2n-1)!}$ times a new Gaussian integral with $2n-2+2k$ resolvents of the same type $R_{l'_v}$. The λ factor can be then transferred back to a $\sqrt{\lambda}$ factor in the resolvents:

$$e^{\frac{1}{2}\lambda t\frac{\partial}{\partial\sigma}C^{\boldsymbol{h}^T}\frac{\partial}{\partial\sigma}}\prod_{l'_v=1}^{2n-2+2k}R_{l'_v}(1,\sigma_v)\mid_{\sigma_v=0}=e^{\frac{1}{2}t\frac{\partial}{\partial\sigma}C^{\boldsymbol{h}^T}\frac{\partial}{\partial\sigma}}\prod_{l'_v=1}^{2n-2+2k}R_{l'_v}(\lambda,\sigma_v)\mid_{\sigma_v=0}. \qquad (7.43)$$

Hence, since $k=r-n+1$ the convergent series $\sum_T T_r z_T(\lambda)$ can be bounded exactly as before, except for two facts: each term contains a factor λ^r and we have also to add to the bounds a factor

$$\int_0^1 dt\frac{(1-t)^{r-n}}{(r-n)!}\frac{(2r-1))!}{(2n-1)!}=\frac{(2r-1))!}{(r-n+1)!(2n-1)!}. \qquad (7.44)$$

This last factor is maximal for the trivial tree with $n=1$, and certainly bounded by $2^r\,r!$, from which it follows that for some constant K

$$|T_r f(\lambda)|\leq K^r r!|\lambda|^r. \qquad (7.45)$$

To summarize, the cactus expansion allows not only to trade the *asymptotic* perturbative series

$$f(\lambda)\simeq\sum_{n=0}^{\infty}\frac{1}{n!}f^{(n)}(0) \qquad (7.46)$$

for the *convergent* expression (7.32), but also to check the Sokal-Nevanlinna criteria, proving Borel summability of (7.46). Of course, in this toy example, Borel summability of z is obvious and Borel summability of $f=\log z$ could be shown by more elementary methods; the power of the cactus expansion becomes manifest when it comes to the constructive analysis of the ϕ^4 *field* theory [79], and of the matrix ϕ^4 model [105]. And of Boulatov's group field theory.

7.3   Borel summability and scaling behavior

Indeed, the fact that Boulatov's group field theory has a *quartic* interaction allows to use the cactus expansion to study its Borel summability. The great advantage of this method over Freidel and Louapre's [52] lies in the control it provides over the high-spin cutoff: by this token, we can unravel the constructive *scaling limit* of this group field theory.

7.3.1   A twofold regularization

We introduced Boulatov's model in the first chapter of this thesis. In the language of degenerate Gaussian measures, the Boulatov partition function is defined formally by

$$\mathcal{Z}_B(\lambda):\doteq\int d\mu[\phi]\ e^{-\lambda T[\phi]/8}, \qquad (7.47)$$

where

$$\int_{\mathrm{SU}(2)^6}\prod_{i=1}^{6}dg_i\ \phi(g_1,g_2,g_3)\phi(g_3,g_4,g_5)\phi(g_5,g_2,g_6)\phi(g_6,g_4,g_1), \qquad (7.48)$$

and $d\mu[\phi]$ is the Gaussian measure with covariance C_ϕ defined by

$$(C_\phi\phi)(g_1, g_2, g_3) := \frac{1}{3} \sum_c \int_{SU(2)} dh \; \phi(g_{c(1)}h, g_{c(2)}h, g_{c(3)}h). \qquad (7.49)$$

Here, c ranges over the cyclic permutations of three elements. This measure is clearly degenerate: the covariance C_ϕ is the *orthogonal projector* onto the subspace of $L^2(SU(2)^3)$ invariant under $SU(2)$ averaging and cyclic permutations.

Of course, the partition function (7.47) is only formal and needs regularizations to become mathematically well-defined. The problem is twofold:

- the Fourier space of the field ϕ is non-compact, although discrete, and hence 'ultraviolet' divergences arise,

- Boulatov's quartic interaction $T[\phi]$ is not positive, hence unstable. This can be seen from its Fourier space formulation where the interaction term reduces to an oscillatory $\{6j\}$ symbol.

To cure the first problem, we follow [52] and introduce a cutoff Λ truncating the Peter-Weyl (or Fourier) decomposition of the field:

$$\phi(g_1, g_2, g_3) = \sum_{j_1, j_2, j_3}^{\Lambda} \text{tr}\left(\Phi_{j_1,j_2,j_3} D^{j_1}(g_1) D^{j_2}(g_2) D^{j_3}(g_3)\right). \qquad (7.50)$$

In this formula, the sum runs over the spins j_1, j_2, j_3 up to Λ; $D^j(g)$ denotes the $(2j + 1)$-dimensional matrix representation of g; Φ_{j_1,j_2,j_3} are the Fourier modes of the field ϕ viewed as complex-valued tensors and tr denotes the trace in the space carrying the tensor product representation associated to the spins j_1, j_2, j_3. In the following, we denote $\mathcal{H}^{(\Lambda)}$ the subspace of $L^2(SU(2)^3)$ resulting from this truncation, and $\mathcal{H}_0^{(\Lambda)} := \mathcal{H}^{(\Lambda)} \cap \text{im } C_\phi$. The number of degrees of freedom left is thus given by

$$\dim \mathcal{H}_0^{(\Lambda)} = \mathcal{O}(\Lambda^6). \qquad (7.51)$$

Now for the second problem: the fact that Boulatov's interaction $T[\phi]$ is not positive. To fix this shortcoming, Freidel and Louapre proposed to add the following 'pillow' term[7] to the action [52], see Fig. 7.3

$$P[\phi] := \int_{SU(2)^6} \prod_{i=1}^{6} dg_i \; \phi(g_1, g_2, g_3)\phi(g_3, g_4, g_5)\phi(g_5, g_4, g_6)\phi(g_6, g_2, g_1). \qquad (7.52)$$

Indeed, they showed that when $|\delta| \leq 1$, $I_\delta[\phi] := P[\phi] + \delta T[\phi]$ is positive. To this aim, they introduce the 'squaring' operator S mapping ϕ to the function $S\phi$ on $SU(2)^4$ defined by

$$S\phi(g_1, g_2, g_3, g_4) := \int dg \; \phi(g_1, g_2, g)\phi(g, g_3, g_4). \qquad (7.53)$$

In terms of this new field, the modified interaction I_δ reads

$$I_\delta[\phi] = \langle S\phi|(1 + \delta\mathcal{T})S\phi\rangle_4, \qquad (7.54)$$

---

[7]The word 'pillow' refers to the geometric interpretation of the GFT vertex: if Boulatov's $T[\phi]$ is a tetrahedron, then Freidel and Louapre's $P[\phi]$ are two tetrahedra glued along two triangles – a pillow.

where $\mathcal{T}$ is the involution transposing the central arguments of $S\phi$:

$$\mathcal{T}S\phi(g_1, g_2, g_3, g_4) := S\phi(g_1, g_3, g_2, g_4), \tag{7.55}$$

and $\langle \cdot | \cdot \rangle_4$ is the standard inner product in $L^2(\mathrm{SU}(2)^4)$. Since $(1 + \delta\mathcal{T})$ is a positive operator, the modified quartic interaction I_δ is indeed positive.
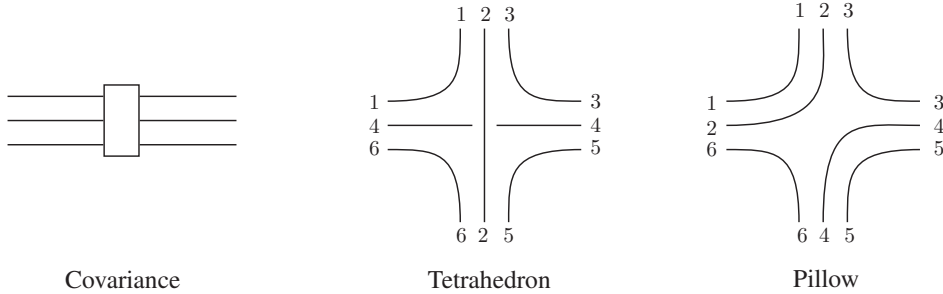

Figure 7.3: The covariance C_ϕ, the Boulatov tetrahedral vertex $T[\phi]$, and the Freidel-Louapre pillow $P[\phi]$. The labels on the vertices match the ordering of the group elements in the integrand of $T[\phi]$ and $P[\phi]$.

Combining the cutoff on spins Λ and the Boulatov-Freidel-Louapre (BFL) interaction, we get the (now well-defined) regularized partition function

$$\mathcal{Z}_{\mathrm{BFL}}^{(\Lambda)}(\lambda) := \int d\mu^{(\Lambda)}[\phi] \; e^{-\lambda I_\delta[\phi]/8}. \tag{7.56}$$

The following bound on this model's Feynman amplitudes, proved in [81], will useful later on. Let G be a (vacuum, i.e. without external legs) Feynman graph of (7.56). The corresponding Feynman amplitude $\mathcal{A}_{\mathrm{BFL}}(G)$ satisfies[8]

$$|\mathcal{A}_{\mathrm{BFL}}(G)| \leq (\lambda K_\delta)^{V(G)} \Lambda^{6+3V(G)} \tag{7.57}$$

for some δ-dependent constant K_δ.

7.3.2   Intermediate field representation

Let us now construct the cactus expansion of the BFL model. Following the recipe explained in sec. 7.2.3, we start by introducing a ultralocal intermediate field σ on $\mathrm{SU}(2)^4$ slicing the BFL ϕ^4 vertices into two $\phi^2\sigma$ vertices as in Fig. 7.4:

$$e^{-\lambda I_\delta[\phi]/8} = \int d\nu_\delta^{(\Lambda)}[\sigma] \; e^{-\frac{i}{2}\sqrt{\lambda}\langle S\phi | \sigma \rangle_4}. \tag{7.58}$$

In this intermediate field picture, the tetrahedral and pillow interactions are encapsulated in the ultralocal Gaussian measure $d\nu_\delta^{(\Lambda)}$ through its covariance $C_\sigma := (1 + \delta\mathcal{T})$.

Let us then define the operator Σ coupling ϕ to σ

$$\Sigma\phi(g_1, g_2, g_3) := \int dg_4 dg_5 \; \sigma(g_1, g_2, g_4, g_5)\phi(g_3, g_4, g_5) \tag{7.59}$$

---

[8]Rivasseau and Magnen later found a caveat in this theorem, see [21].
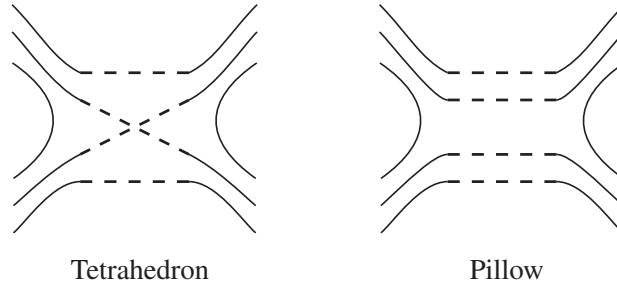
Tetrahedron   Pillow

Figure 7.4: Slicing the BFL vertices with an intermediate field σ over $\mathrm{SU}(2)^4$: the dashed lines are combined in the covariance C_σ.

in such a way that

$$\langle S\phi|\sigma\rangle_4 = \langle\phi|\Sigma\phi\rangle_3, \tag{7.60}$$

where $\langle\cdot|\cdot\rangle_3$ is the standard inner product in $L^2(\mathrm{SU}(2)^3)$. After integration over the original field ϕ, we obtain

$$\mathcal{Z}_{\mathrm{BFL}}^{(\Lambda)}(\lambda) = \int d\nu_\delta^{(\Lambda)}[\sigma]\, e^{V_\lambda[\sigma]}, \tag{7.61}$$

where the loop vertex is given by

$$V_\lambda[\sigma] := -\frac{1}{2}\mathrm{Tr}\,\mathrm{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}C_\phi\Sigma C_\phi). \tag{7.62}$$

One easily checks that $\widetilde{\Sigma} := C_\phi\Sigma C_\phi$ is a Hermitian operator and therefore that the resolvent bound applies to the derivatives of this loop vertex just like in the toy example.

7.3.3 Cactus expansion

Following the same steps as in sec. 7.2.4 yields the cactus expansion of the BFL free energy:

$$\mathcal{F}_{\mathrm{BFL}}^{(\Lambda)}(\lambda) = \sum_{n=1}^{\infty}\frac{1}{n!}\sum_{T\in\mathcal{T}_n}\left(\prod_{l\in T}\int_0^1 dh_l\right)\int d\nu_n^{\boldsymbol{h^T}}(\sigma_1,\ldots,\sigma_n)$$
$$\left(\prod_{l\in T}\int d^4 g^{s(l)}d^4 g^{t(l)}\, C_\sigma(g^{s(l)};g^{t(l)})\frac{\delta^2}{\delta\sigma_{s(l)}(g^{s(l)})\delta\sigma_{t(l)}(g^{t(l)})}\right)\prod_{v=1}^{n}V_\lambda(\sigma_v). \tag{7.63}$$

At this stage, the only difference with the 0-dimensional case is the insertion of a covariance $C_\sigma(g_{s(l)};g_{t(l)})$ on each line l of the tree, and the integration with respect to the corresponding 4-uples of group elements $g^{l_v} := (g_i^{l_v})_{i=1}^4$, attached to the half-lines l_v.

Computing the effect of the k_v derivatives on the loop vertex $V_\lambda[\sigma_v]$, labeled by the half-lines l_v connecting it to the tree, we obtain

$$\left(\prod_{l_v=1}^{k_v}\frac{\delta}{\delta\sigma_v(g^{l_v})}\right)V_\lambda(\sigma_v) = \frac{(i\sqrt{\lambda})^{k_v}}{2}\mathrm{Tr}\left(\prod_{l_v=1}^{k_v}(1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma}(\sigma_v))^{-1}\frac{\delta\widetilde{\Sigma}}{\delta\sigma_v(g^{l_v})}\right). \tag{7.64}$$

Hence, the cactus amplitude $F_T(\lambda)$ is given by the following product of traces connected by ultralocal covariances:

$$F_T(\lambda) := \frac{1}{n(T)!} \left(\prod_{l \in T} \int_0^1 dh_l \right) \int d\nu_n^{\boldsymbol{h^T}}(\sigma_1, \ldots, \sigma_n)$$

$$\prod_{l \in T} \int d^4 g^{s(l)} d^4 g^{t(l)} \, C_\sigma(g^{s(l)}; g^{t(l)}) \prod_{v \in T} \text{Tr} \left(\prod_{l_v=1}^{k_v} (1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma}(\sigma_v))^{-1} \frac{\delta\widetilde{\Sigma}}{\delta\sigma_v(g^{l_v})} \right). \tag{7.65}$$

7.3.4   Cauchy-Schwarz inequalities

To get some insight into this cactus amplitude, it is handy to introduce a 'dual' representation of a tree T, as a planar partition of the disk. The boundary of the disk is obtained by turning around T, while the dotted lines partitioning it cross the boundary twice and each line of T exactly once, without crossing each other, see Fig. 7.5.
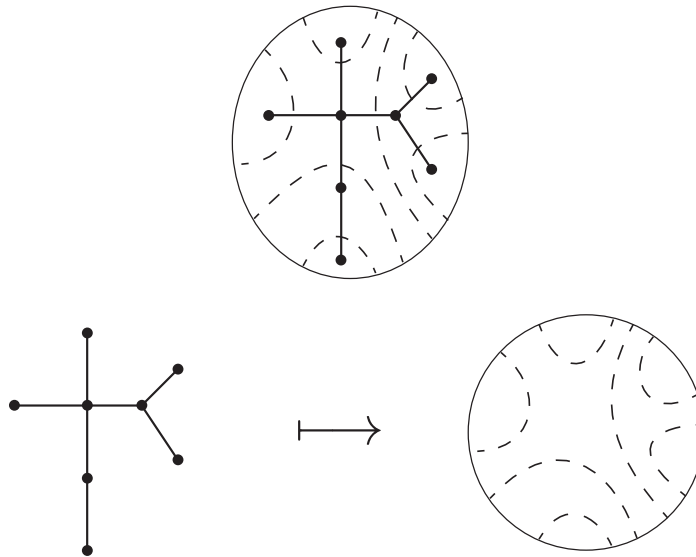

Figure 7.5: The planar representation of a tree.

In such a picture, the resolvents $(1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma})^{-1}$ are attached to the arcs on the boundary of the disk, while the covariances C_σ are attached to the dotted lines. To bound (7.65), we can apply the Cauchy-Schwarz inequality along a line splitting the disk in two parts with the same number of consecutive resolvents. Indeed, the number of half-lines of a tree being even, it is always possible to pick two arcs with resolvents R_1 and R_2, and express (7.65) as the inner product $\langle A | R_1 \otimes R_2 | B \rangle$, where A and B contain the same number of arcs, and thus of resolvents (see Fig. 7.6). By the Cauchy-Schwarz inequality, we have

$$|\langle A | R_1 \otimes R_2 | B \rangle| \leq \|R_1\| \|R_2\| \sqrt{\langle A | A \rangle} \sqrt{\langle B | B \rangle} \leq 2\sqrt{\langle A | A \rangle} \sqrt{\langle B | B \rangle}. \tag{7.66}$$

This process has two effects: thanks to the resolvent bound, it trades the original tree for two trees, with the same number of vertices, but with two resolvents replaced
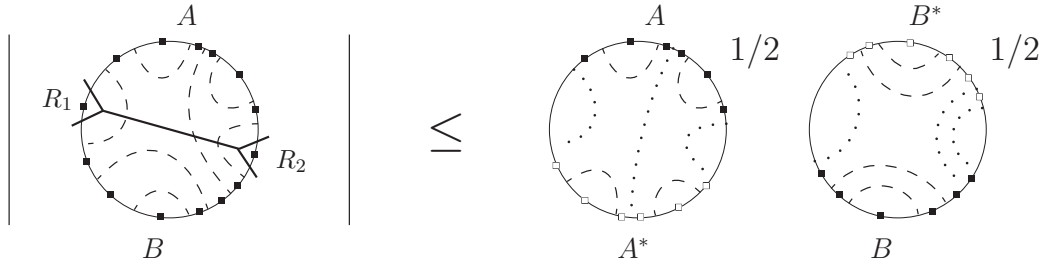
Figure 7.6: Splitting the disk in two parts to apply the Cauchy-Schwarz inequality. On the LHS, black squares are resolvents, dashed lines are covariances C_σ, and the thick line expresses the amplitude (7.65) as the inner product between the upper and lower parts A and B. On the right, white squares are Hermitian conjugates of resolvents and dotted lines are covariances C'_σ.

by the identity ($\|R_1\|\|R_2\| \leq 2$); each covariance C_σ which is sandwiched in the inner product is replaced by a modified covariance $C'_\sigma := 1 + \delta\mathcal{T}'$, where $\mathcal{T}'$ identifies the two central arguments of σ instead of twisting them (Fig. 7.7):

$$\mathcal{T}'(g_1, \ldots, g_4; g'_1, \ldots, g'_4) := \delta(g_1 g_1'^{-1})\delta(g_4 g_4'^{-1})\delta(g_2 g_3^{-1})\delta(g'_2 g_3'^{-1}). \tag{7.67}$$
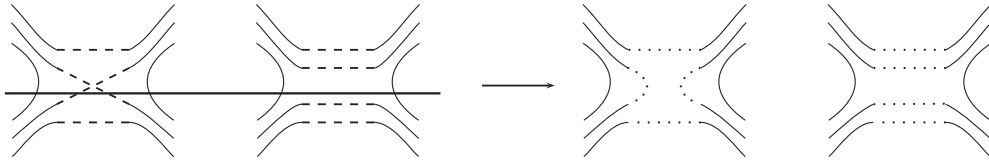

Figure 7.7: Covariances C_σ (dashed lines) sandwiched in the inner product in the Cauchy-Schwarz inequality (thick line) are replaced by modified covariances C'_σ (dotted lines).

We can iterate the process $(n-1)$ times, until all resolvents are removed, and all covariances C_σ replaced by C'_σ. We are then left with a BFL *Feynman graph*, hence

$$|F_T(\lambda)| \leq 2^{n(T)-1} \sup_{T' \in \mathcal{T}_n} |\mathcal{A}_{\mathrm{BFL}}(T')|, \tag{7.68}$$

Now, from theorem (7.57) we have $\sup_{T' \in \mathcal{T}_n} |\mathcal{A}_{\mathrm{BFL}}(T')| \leq K_\delta^n \Lambda^{6+3n}$, hence

$$|F_T(\lambda)| \leq 2^{n(T)-1} K_\delta^n \Lambda^{6+3n(T)}. \tag{7.69}$$

Before we can conclude, we should check that this estimate also holds for the trivial tree with just one vertex ($n = 1$): since it contains no half-line, the loop vertex $\mathrm{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma})$ is not acted upon by a σ-derivative, and therefore the resolvent bound does not apply. However, using standard convexity inequalities, we have for any $z \in \mathbb{C}$

$$|\mathrm{Log}(1 + z)| \leq \frac{1}{2} + \frac{1}{2}(|z|^2 + 4\pi^2), \tag{7.70}$$

hence

$$\|\mathrm{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma})\| \leq \frac{1}{2} + \frac{1}{2}(\|\widetilde{\Sigma}\|^2 + 4\pi^2) \leq \frac{1}{2} + \frac{1}{2}(\sup |\sigma|^2 + 4\pi^2), \tag{7.71}$$

and therefore

$$|\text{Tr} \int d\nu_\delta^{(\Lambda)}(\sigma) \, \text{Log}(1 + i\sqrt{\lambda}\widetilde{\Sigma})| \leq K \dim \mathcal{H}_0^{(\Lambda)} = \mathcal{O}(\Lambda^6). \tag{7.72}$$

Absorbing the uniform factor $\dim \mathcal{H}_0^{(\Lambda)} = \mathcal{O}(\Lambda^6)$ appearing in all estimates in the definition of a free energy per degree of freedom

$$\mathcal{G}_{\text{BFL}}^{(\Lambda)} := \frac{1}{\dim \mathcal{H}_0^{(\Lambda)}} \mathcal{F}_{\text{BFL}}^{(\Lambda)}, \tag{7.73}$$

we have proved that *the cactus expansion of the BFL free energy per degree of freedom $\mathcal{G}_{BFL}^{(\Lambda)}$ is uniformly convergent in a half-disk*

$$\{\lambda \in \mathbb{C}, \Re\lambda \geq 0, |\lambda| \leq K_\delta \Lambda^{-3}\}. \tag{7.74}$$

Moreover, the Nevanlinna-Sokal criteria can be checked exactly as in the toy example, hence $\mathcal{G}_{\text{BFL}}^{(\Lambda)}$ defines the Borel sum of the BFL perturbative series.

7.3.5   A constructive scaling limit

The remarkable feature of this result lies in the control it provides over the summability radius: it shows that, as the cutoff Λ is sent to infinity, the coupling constant should shrink as Λ^{-3}. This immediately suggests the definition of a *scaling limit* for the BFL model, analogous to one discovered in matrix models by 't Hooft at the perturbative level [131], and confirmed by Rivasseau at the constructive level [105].

Define indeed a *running coupling constant*

$$\lambda'(\Lambda) = \frac{\lambda}{\Lambda^3}. \tag{7.75}$$

Then, seen as a function of λ', the BFL free energy per degree of freedom $\mathcal{G}_{\text{BFL}}^{(\Lambda)}(\lambda')$ has a summability radius which is *independent of* Λ. This fact suggests the existence of a limit

$$\lim_{\Lambda \to \infty} \mathcal{G}_{\text{BFL}}^{(\Lambda)}(\lambda') \tag{7.76}$$

where $\lambda' \to 0$. Three comments are in order.

- This scaling behavior was beyond the scope of the Freidel-Louapre analysis [52]. It is only thanks to our use of the (much less elementary) cactus expansion that we could establish this result.

- The constructive scaling (7.75) matches the perturbative scaling (7.57). In other words, *the sum over all foams does not introduce further divergences in the high-spin limit*.

- The presence of the pillow term in the BFL action is key to this result. Let us emphasize however that the BFL scaling behavior does *not* coincide with the one of the original Boulatov model. A perturbative estimate established in [81] shows indeed that, in the pure Boulatov model, we have

$$|\mathcal{A}_{\text{B}}(G)| \leq (\lambda K)^{V(G)} \Lambda^{6+3V(G)/2}. \tag{7.77}$$

Let us conclude by remarking that, since we established in 2009 the perturbative (7.57) and constructive (7.75) scaling behavior of three-dimensional group field theory, Gurau and Rivasseau have made significant progress towards the identification of dominant contributions in the Boulatov [68] and Ooguri models [68, 64], analogous to 't Hooft's planar diagrams [131].

Chapter 8

Conclusion

8.1 Des fondations pour les mousses de spins

La viabilité du modèle plat en tant que théorie quantique de la géométrie est cruciale pour le programme des mousses de spins. Dans cette thèse, nous avons abordé certains des aspects réputés obscurs de ce modèle, et notamment celui de ses *divergences* : divergences de bulles d'une amplitude donnée, mais aussi divergence de la série perturbative, du moins dans le cadre de la *group field theory* de Boulatov. Nous avons obtenus les résultats suivants :

- Le degré de divergence d'une mousse Γ, pour un groupe de structure compact G, est donné par le deuxième nombre de Betti tordu par les G-connexions plates non-singulières sur Γ. Ce résultat confirme l'intuition de Perez-Rovelli et de Freidel-Louapre concernant le rôle des *bulles* pour ce comptage de puissance, quoique dans un sens éminemment plus subtil que la notion de "surface fermée" ne le laisse entendre *a priori*.

- Il existe une prescription combinatoire réalisant, dans les modèles de mousses de spins, l'identité heuristique entre "limite de raffinement" et "somme sur les histoires". Ce résultat structurel suggère qu'en ce qui concerne la limite continue des mousses de spins, raffiner ou sommer, telle n'est pas la question.

- La série perturbative du modèle de Boulatov, avec régularisation aux grands spins et terme de "coussin", n'est pas seulement sommable au sens de Borel : elle possède une limite d'échelle où la constante de couplage *s'annule*.

Certes, ces résultats sont loin d'apporter une réponse, même partielle, au problème de la gravité quantique évoqué dans l'introduction. Ils peuvent toutefois être vu comme des fondements *solides* pour la théorie des mousses de spin.

8.2 Le modèle plat, une phase de la gravité quantique ?

S'il est directement relié à la théorie de Yang-Mills en deux dimensions et à la gravité de Palatini-Cartan en trois dimensions, le modèle plat n'est lié à la gravité quantique en *quatre* dimensions qu'au niveau *heuristique* : modèle auxiliaire sans dynamique gravitationnelle, il permet la construction des modèles du type EPRL ou FK par l'imposition

de certaines contraintes dites "de simplicité". On pourrait donc – légitimement – s'interroger sur la pertinence physique des résultats obtenus dans cette thèse.

Il s'avère que la relation entre le modèle plat et la gravité quantique quadri-dimensionnelle pourrait être plus étroite que ne le suggère la construction des modèles EPRL-FK. Considérant le comportement d'une action *invariante par reparamétrisation* sous l'effet d'une discrétisation de l'espace-temps, Rovelli a en effet suggéré récemment l'existence d'une phase "topologique" de la gravité, où la géométrie serait *plate* : un mécanisme qu'il a baptisé *Ditt*-invariance [120], en hommage au travail de B. Dittrich.

Une idée similaire a également été défendue par Rivasseau [107]. Inspiré par le comportement du paramètre Ω de Grosse-Wulkenhaar [62] à haute énergie, il conjecture un "running" du paramètre d'Immirzi dans le modèle EPRL vers la valeur critique 1, où l'amplitude de mousse de spins se réduit à celle du modèle plat pour $G = \mathrm{SU}(2) \times \mathrm{SU}(2)$. Ceci correspondrait selon lui à la phase "pré-géométrique" de la gravité quantique.

Il est clair que, si l'un de ces scénarios venait à se réaliser, le modèle plat reviendrait naturellement sur le devant de la scène physique. Les résultats présentés dans cette thèse deviendraient alors *directement* pertinents pour étudier le régime quantique de la gravité.

8.3   Quel "groupe" de renormalisation ?

Pour faire sens d'une telle hypothèse, il reste toutefois à formuler une généralisation du *groupe de renormalisation* adaptée au cadre des mousses de spins. Plusieurs pistes semblent envisageables, parmi lesquelles :

- Adapter le groupe de renormalisation de Wilson-Kadanoff au *filet des mousses de spins*. Comme nous l'avons rappelé au chap. 6, celui-ci repose dans sa formulation traditionnelle sur la présence d'un réseau *métrique*. Le caractère *background independent* de la relativité générale nécessite le recours à une notion d'échelle généralisée ; nous postulons que la notion d'ensemble ordonné filtrant (*directed set*) a un role essentiel à jouer dans ce programme. Nous renvoyons le lecteur aux travaux préliminaires de Zapata [149], Oeckl et leurs collaborateurs [83] à ce sujet, ainsi qu'aux résultats récents de Dittrich *et al.* [36].

- Une autre piste, poursuivie notamment par Rivasseau et ses collaborateurs, s'appuie sur l'analogie structurelle entre la théorie des champs sur le groupe (*group field theory*) et la théorie quantique des champs usuelle pour tenter de construire un groupe de renormalisation généralisé. Pour mener à bien ce programme, il est crucial de se doter d'une group field theory avec un propagateur non-trivial, donc de mousses de spins non-plates [107]. Tout reste à faire dans cette approche.

Développer ces points de vue, ou d'autres encore, afin de mieux maîtriser la troncation du champ gravitationnel en mousses de spins : c'est à mon sens le défi crucial pour la théorie des boucles. Courage à ceux qui s'y attelleront, ou s'y attellent déjà !

Appendix A: Cellular homology

For the reader's convenience, we recall here some basic definitions concerning cell complexes and their (co)homology (a well-written, pedagogical reference is [70]). A cell complex, or finite CW complex, is a topological space X presented as the disjoint union of finitely many open cells, such that for each open p-cell σ^p there is a continuous map $f : B^p \to X$ whose restriction to the interior of B^p is a homeomorphism onto σ^p, and such that the image of the boundary of B^p is contained in the union of lower dimensional cells. The dimension of X, $\dim X$, is the maximal dimension of its cells. If $c_p(X)$ is the number of p-cells of X, the Euler characteristic of X is defined as

$$\chi(X) = \sum_{p=0}^{\dim X} (-1)^p c_p(X). \tag{1}$$

It is homotopy invariant.

Cellular homology associates to each cell complex X a sequence of homotopy invariant abelian groups, the homology groups of X, as follows. For each dimension p, consider the set $C_p(X)$ of formal linear combination of p-cells with integer coefficients (the 'free Abelian group' over the p-cells of X); its elements are called p-chains. Define, for each p, the boundary map $\partial_p : C_p(X) \to C_{p-1}(X)$ by its action on p-cells σ_α^p

$$\partial_p \sigma_\alpha^p = \sum_\beta [\sigma_\alpha^p, \sigma_\beta^{p-1}] \sigma_\beta^{p-1} \tag{2}$$

and linearity. Here, the sum runs over the $(p-1)$-cells on the boundary of σ_α^p, and $[\sigma_\alpha^p, \sigma_\beta^{p-1}]$ is the incidence number of σ_α^p on σ_β^{p-1} – that is, the number of times σ_α^p wraps around σ_β^{p-1}, with relative orientations taken into account (see [70] for a precise definition). Elements of $\ker \partial_p$ are called p-cycles, and elements of $\mathrm{Im}\ \partial_{p+1}$ are called p-boundaries. The fundamental property of the boundary maps is that, for each p,

$$\partial_p \partial_{p+1} = 0. \tag{3}$$

This implies that $\mathrm{Im}\ \partial_{p+1} \subset \ker \partial_p$, and allows to consider the quotients $H_p(X) = \ker \partial_p / \mathrm{Im}\ \partial_{p+1}$ of p-cycles modulo p-boundaries. The sequence of Abelian groups $C_p(X)$, together with the boundaries maps ∂_p

$$0 \longrightarrow C_{\dim X}(X) \longrightarrow \ldots \longrightarrow C_{p+1}(X) \longrightarrow C_p(X) \longrightarrow \ldots \longrightarrow C_0(X) \longrightarrow 0 \tag{4}$$

forms the cellular chain complex of X, and the $H_p(X)$'s are the homology groups of X. They are homotopy invariant, and in particular so are their ranks $b_p(X)$, the Betti numbers of X. Intuitively, $b_p(X)$ is the number of 'independent p-holes' of X. The Euler-Poincaré theorem states that

$$\chi(X) = \sum_{p=0}^{\dim X} (-1)^p b_p(X). \tag{5}$$

Dualization of this construction leads to cellular cohomology. Explicitely, for each p, the cochain group $C^p(X)$ of X is defined as the set of linear maps from $C_p(X)$ to $\mathbb{Z}$, and the coboundary operator δ^p as the transpose of ∂^{p+1}. One checks that

$$\delta^{p+1}\delta^p = 0 \tag{6}$$

and the resulting complex

$$0 \longrightarrow C_0(X) \longrightarrow \ldots \longrightarrow C_p(X) \longrightarrow C_{p+1}(X) \longrightarrow \ldots \longrightarrow C_{\dim X}(X) \longrightarrow 0 \tag{7}$$

is called the cellular cochain complex of X, and the quotients $H^p(X) = \ker \delta_p / \operatorname{Im} \delta_{p-1}$ its cohomology groups. They are homotopy invariant as well.

This construction can be generalized by replacing the integer coefficients in the (co)chains by elements of an arbitrary Abelian group A. The corresponding homology and cohomology groups are then denoted $H_p(X, A)$ and $H^p(X, A)$ respectively. One shows in particular that, whenever A is actually a vector space, $H_p(X, A)$ and $H^p(X, A)$ are dual to each other. Also, in this case (and more generally if A is torsion-free), it holds that $H_p(X, A) = H_p(X) \otimes A$, and thus $b_p(X, A) = b_p(X) \dim(A)$.

Eventually, let us mention Poincaré duality: when X is the cell decomposition of an oriented, closed d-manifold, we have

$$H^p(X) \simeq H_{d-p}(X). \tag{8}$$

Appendix B: Colored homology

Due to the several simplifications it provides, the recent literature on group field theory has focused on Gurau's colored model [66]. To ease the translation between this framework and ours, based on finite CW complexes, we recall here the basics of cristallization and colored graph theory, and explicit the relationship between colored and cellular homology. Although it seems that Gurau did not know about this work, colored homology was actually introduced in [34].

An $(d+1)$-colored graph is a pair $\mathcal{G} = (G, c)$, where $G = (V(G), E(G))$ is a connected multigraph (without tadpoles) regular of degree $d+1$, and $c : E(G) \to \Delta_d = \{0, 1, ..., d\}$ is an edge-coloring such that $c(e) \neq c(f)$ for any pair e and f of adjacent edges of G. For each proper subset B of Δ_n, let $\mathcal{G}_B$ denote the subgraph of G defined by $(V(G), c^{-1}(B))$; each connected component of $\mathcal{G}_B$ is called a B-residue, or B-bubble. If B has $|B| = k$ elements, it is also called a k-bubble. The 0-bubbles of $\mathcal{G}$ are its vertices.

The *colored*, or *bubble*, homology of such a colored graph $\mathcal{G}$ is defined as follows. Let $C_k(\mathcal{G})$ be the free Abelian group generated by the k-bubbles of $\mathcal{G}$, and $d_k : C_k(\mathcal{G}) \to C_{k-1}(\mathcal{G})$ the linear map defined by

$$d_k(b_k) := \sum_{q \in B} (-1)^{|B^<(q)|} \sum_{c_{k-1} \in \mathcal{G}_{B \setminus \{q\}}} c_{k-1} \tag{9}$$

where b_k is a B-bubble k colors, and

$$B^<(q) := \{p \in B \ , \ p < q\} . \tag{10}$$

It is not difficult to check that $d_k d_{k+1} = 0$, and thus that

$$C_k(\mathcal{G}) \xrightarrow{d_d} C_{d-1}(\mathcal{G}) \xrightarrow{d_{d-1}} \ldots C_1(\mathcal{G}) \xrightarrow{d_1} C_0(\mathcal{G}) \xrightarrow{d_0} 0, \tag{11}$$

forms a chain complex. Its homology groups $H_k(\mathcal{G}) = \ker d_k / \operatorname{im} d_{k+1}$ are the *colored homology groups* of $\mathcal{G}$. We denote the corresponding Betti numbers $b_k(\mathcal{G})$.

Every $(d+1)$-colored graph (G, c) determines a d-dimensional CW complex $K_\mathcal{G}$ as follows. For each vertex v of G, consider an d-simplex $\sigma_d(v)$ and label its vertices by Δ^d. If v and w are joined in G by an i-colored edge, $i \in \Delta_d$, then identify the $(d-1)$-faces of $\sigma_d(v)$ and $\sigma_d(w)$ opposite to the vertex labelled by i, so that equally labelled vertices coincide. The quotient space is $K_\mathcal{G}$. It is obviously connected.

The CW complex thus defined is special in that every cell e_α^k arises as the projection of a k-simplex σ_α^k with vertices labelled in a subset B_α of Δ^d. Moreover, the cells on the boundary of e_α^k are the projections of the faces of σ_α^k. Such a CW complexes is called a Δ-complex by Hatcher [70], and a pseudo-complex by other authors [34]. Thanks to its simplicial character, its boundary operator is readily computed. For $q \in B_\alpha$, denote

$e_{\alpha(q)}^{k-1}$ the $(k-1)$-cell on the boundary of e_α^k arising as the projection of the face of σ_α^k opposite to the vertex labelled by q. Then $[e_\alpha^k, e_{\alpha(q)}^{k-1}] = (-1)^{|B_\alpha^<(q)|}$, and thus

$$\partial_k(e_\alpha^k) = \sum_{q \in B_\alpha} (-1)^{|B_\alpha^<(q)|} e_{\alpha(q)}^{k-1}. \tag{12}$$

Moreover, like a simplicial complex, $K_{\mathcal{G}}$ possesses a dual CW complex $\Delta_{\mathcal{G}}$, whose k-cells f_α^k are in one-to-one correspondence with the $(d-k)$-cells e_α^{d-k} of $K_{\mathcal{G}}$ (see [70] for details). Let

$$E_{\alpha,q}^k = \left\{ \beta \;,\; e_{\beta(q)}^k = e_\alpha^k \right\} \tag{13}$$

index the set of cofaces of e_α^k. Then $\Delta_{\mathcal{G}}$ is such that

$$\partial_k(f_\alpha^k) = \sum_{q \in B_\alpha} (-1)^{|B_\alpha^<(q)|} \sum_{\beta \in E_{\alpha,q}^k} f_\beta^{k-1}, \tag{14}$$

i.e. the boundary operator ∂_k of $\Delta_{\mathcal{G}}$ is the coboundary operator δ^{d-k} of $K_{\mathcal{G}}$. Hence,

$$H_k(\Delta_{\mathcal{G}}) = H^{d-k}(K_{\mathcal{G}}), \tag{15}$$

as in Poincaré duality.

To relate the colored homology of the colored graph $\mathcal{G}$ to the cellular homology of the corresponding complex, it suffices to note that the B-bubbles of $\mathcal{G}$ are in one-to-one correspondence with the cells of $K_{\mathcal{G}}$ arising from simplices with vertices labelled in $\Delta^d \setminus B$. Indeed, let v be a vertex of a B-bubble b with $|B| = k$, and $\sigma_d(v)$ the corresponding simplex, with vertices labelled by Δ_d. Let $f_B(\sigma_d(v))$ be the $(d-k)$-subsimplex of $\sigma_d(v)$ defined by those of its vertices which are not in B, and $e_b^{d-k}(v)$ the corresponding $(d-k)$-cell in $K_{\mathcal{G}}$. By definition of the quotient space $K_{\mathcal{G}}$, the cell $e_b^{d-k}(v)$ actually does not depend on v. Thus, for each k-bubble b of $\mathcal{G}$ there is a $(d-k)$-cell e_b^{d-k} of $K_{\mathcal{G}}$, and therefore a k-cell f_b^k of $\Delta_{\mathcal{G}}$. It is not hard to check that this correspondence is actually bijective. Moreover, inspection of (9) and (14) shows that

$$F_k(d_k b) = \delta^{d-k} F_k(b), \tag{16}$$

where F_k the mapping $b \mapsto f_b^k$. In other words, we have an isomorphism of chain complexes $F = (F_k)_{k=0}^d : C_*(\mathcal{G}) \to C^*(\Delta_{\mathcal{G}})$, and thus

$$H_k(\mathcal{G}) \simeq H_k(\Delta_{\mathcal{G}}) = H^{d-k}(K_{\mathcal{G}}). \tag{17}$$

In particular, the colored Betti numbers of $\mathcal{G}$ coincide with the cellular Betti numbers of $\Delta_{\mathcal{G}}$. Note moreover that, since the 0-th Betti number of a topological space counts the number of its connected components, we have $b_d(\mathcal{G}) = b_0(K_{\mathcal{G}}) = 1$ and $b_0(\mathcal{G}) = b_0(\Delta_{\mathcal{G}}) = 1$.

Bibliography

[1] A Abdesselam and V Rivasseau, *Trees, forests and jungles: A botanical garden for cluster expansions*, Constructive physics: Results in field theory, statistical mechanics and condensed matter physics., Springer, Berlin, 1995.

[2] J Ambjorn, J Jurkiewicz, and R Loll, *Causal Dynamical Triangulations and the Quest for Quantum Gravity*, Quantum (2010), 1–19.

[3] G Amelino-Camelia, J Ellis, N E Mavromatos, D V Nanopoulos, and S Sarkar, *Tests of quantum gravity from observations of gamma-ray bursts*, Nature **393** (1998), 763–765.

[4] Giovanni Amelino-Camelia, *Doubly-Special Relativity: First Results and Key Open Problems*, Int. J. Mod. Phys. **D11** (2002), no. 10, 1643.

[5] Vincenzo Aquilanti, Hal M Haggard, Austin Hedeman, Nadir Jeevanjee, Robert G Littlejohn, and Liang Yu, *Semiclassical Mechanics of the Wigner 6j-Symbol*, 2010.

[6] R Arnowitt, S Deser, and C W Misner, *Canonical Variables for General Relativity*, Phys. Rev. **117** (1960), no. 6, 1595–1602.

[7] Abhay Ashtekar, *New variables for classical and quantum gravity*, Phys. Rev. Lett. **57** (1986), no. 18, 2244–2247.

[8] Abhay Ashtekar and Jerzy Lewandowski, *Projective techniques and functional integration for gauge theories*, Journ. Math. Phys. **36** (1995), no. 5, 2170.

[9] _____, *Background independent quantum gravity: A status report*, Class. Quant. Grav. **21** (2004), R53.

[10] Abhay Ashtekar, Jerzy Lewandowski, Donald Marolf, Jose Mourao, and Thomas Thiemann, *Quantization of diffeomorphism invariant theories of connections with local degrees of freedom*, Journ. Math. Phys. **36** (1995), no. 11, 30.

[11] M. F. Atiyah and R. Bott, *The Yang-Mills Equations over Riemann Surfaces*, Phil. Trans. R. Soc. Lond. A **308** (1982), 523–615 (EN).

[12] Michael Atiyah, *Topological quantum field theories*, Inst. Hautes Etudes Sci. Publ. Math. **68** (1989), 175–186.

[13] John C Baez, *An introduction to spin foam models of BF theory and quantum gravity*, Lect. Notes Phys. **543** (2000), 25–94.

[14] John C. Baez and Javier P. Muniain, *Gauge Fields, Knots, and Gravity (Series on Knots and Everything)*, World Scientific Pub. Co. Inc., 1994.

[15] A Barbieri, *Quantum tetrahedra and simplicial spin networks*, Nucl. Phys. B **518** (1998), no. 3, 714–728.

[16] John W Barrett, *The Quantum Tetrahedron in 3 and 4 Dimensions John C. Baez*, Adv. Theor. Math. Phys. **3** (1999), 815–850.

[17] John W Barrett and Louis Crane, *Relativistic spin networks and quantum gravity*, Journ. Math. Phys. **39** (1997), no. 6, 10.

[18] John W Barrett, Richard J Dowdall, Winston J Fairbairn, Henrique Gomes, and Frank Hellmann, *Asymptotic analysis of the EPRL four-simplex amplitude*, J. Math. Phys. **50** (2009), 112504.

[19] John W Barrett and Ileana Naish-Guzman, *The Ponzano-Regge model*, Class. Quant. Grav. **26** (2009), 155014.

[20] Jean-Louis Basdevant and Jean Dalibard, *Mécanique quantique*, Les Editions de l'Ecole polytechnique, 2002.

[21] Joseph Ben Geloun, Jacques Magnen, and Vincent Rivasseau, *Bosonic colored group field theory*, Eur. Phys. J. C **70** (2010), no. 4, 1119–1130.

[22] Peter Bergmann and Arthur Komar, *Poisson Brackets Between Locally Defined Observables in General Relativity*, Phys. Rev. Lett. **4** (1960), no. 8, 432–433.

[23] Eugenio Bianchi, Elena Magliaro, and Claudio Perini, *LQG propagator from the new spin foams*, Nucl. Phys. B **822** (2009), no. Fr 2291, 28.

[24] Sundance O Bilson-Thompson, Fotini Markopoulou, and Lee Smolin, *Quantum Gravity with the Standard Model*, Class. Quant. Grav. **24** (2006), no. 16, 16.

[25] Michel Bitbol, *De lintérieur du monde : pour une philosophie et une science des relations*, Champs-Flammarion, 2010.

[26] Valentin Bonzom and Pierre Fleury, *Asymptotics of Wigner 3nj-symbols with Small and Large Angular Momenta: an Elementary Method*, 2011.

[27] Valentin Bonzom, Etera R Livine, Matteo Smerlak, and Simone Speziale, *Towards the graviton from spinfoams: the complete perturbative expansion of the 3d toy model*, Nucl. Phys. B **804** (2008), 507–526.

[28] Valentin Bonzom and Matteo Smerlak, *Discrete BF theory*, to appear.

[29] _____ , *Bubble divergences from twisted cohomology*, submitted to Comm. Math. Phys. (2010).

[30] _____ , *Bubble Divergences: Sorting out Topology from Cell Structure*, Annales Henri Poincare (2011), 1–24.

[31] D V Boulatov, *A Model of three-dimensional lattice gravity*, Mod. Phys. Lett. **A7** (1992), 1629–1646.

[32] D Brydges and T Kennedy, *Mayer expansions and the Hamilton-Jacobi equation*, J. Stat. Phys. **48** (1987), 19.

[33] C P Burgess, *Quantum Gravity in Everyday Life: General Relativity as an Effective Field Theory*, Living Rev. Relativity **7** (2003), no. 5, 56.

[34] A. Cavicchioli and M. Meschiari, *A homology theory for colored graphs*, Discrete Mathematics **137** (1995), no. 1-3, 99–136.

[35] R De Pietri and C Petronio, *Feynman diagrams of generalized matrix models and the associated manifolds in dimension 4*, J. Math. Phys. **41** (2000), 6671–6688.

[36] Bianca Dittrich, Frank C. Eckert, and Mercedes Martin-Benito, *Coarse graining methods for spin net and spin foam models*, September 2011.

[37] R. Dowdall, Henrique Gomes, and Frank Hellmann, *Asymptotic analysis of the Ponzano-Regge model for handlebodies*, J. Phys. A: Math. Theor. **43** (2010), 115203.

[38] Maïté Dupuis and Etera Livine, *Pushing the asymptotics of the 6j-symbol further*, Phys. Rev. D **80** (2009), no. 2, 024035.

[39] F J Dyson, *Divergence of Perturbation Theory in Quantum Electrodynamics*, Phys. Rev. **85** (1952), no. 4, 631–632.

[40] J P Eckmann, J Magnen, and R Sénéor, *Decay properties and Borel summability for the Schwinger functions in $P(\phi)_2$ theories*, Comm. Math. Phys. **39** (1975), 251.

[41] A Einstein, L Infeld, and B Hoffmann, *The gravitational equations and the problem of motion*, Ann. Math. **39** (1938), no. 1, 455–464.

[42] Albert Einstein, *La relativité*, Payot, 1990.

[43] Jonathan Engle, Etera Livine, Roberto Pereira, and Carlo Rovelli, *LQG vertex with finite Immirzi parameter*, Nucl. Phys. B **799** (2008), 136–149.

[44] Jonathan Engle, Roberto Pereira, and Carlo Rovelli, *The loop-quantum-gravity vertex-amplitude*, Phys. Rev. Lett. **99** (2007), no. 16, 161301.

[45] H D Fegan, *The fundamental solution of the heat equation on a compact group*, J. Differential Geom. **18** (1983), 659–668.

[46] David R. Finkelstein, *Emptiness and relativity*, Meeting at the Roots: Essays on Tibetan Buddhism and the Natural Sciences (B. A. Wallace, ed.), University of California Press, 2001.

[47] David Ritz Finkelstein, *Action Physics*, Int. J. Theor. Phys. **38** (1999), no. 1, 447–455.

[48] Laurent Freidel, *Group field theory: An overview*, Int. J. Theor. Phys. **44** (2005), 1769–1783.

[49] Laurent Freidel, Razvan Gurau, and Daniele Oriti, *Group field theory renormalization - the 3d case: power counting of divergences*, Phys. Rev. D **80** (2009), no. 4, 044007.

[50] Laurent Freidel and Kirill Krasnov, *A New Spin Foam Model for 4d Gravity*, Class. Quant. Grav. **25** (2008), 125018.

[51] Laurent Freidel and David Louapre, *Diffeomorphisms and spin foam models*, Nucl. Phys. B **662** (2002), no. 1-2, 19.

[52] ———, *Non-perturbative summation over 3D discrete topologies*, Phys. Rev. D **68** (2003), 104004.

[53] ———, *Ponzano-Regge model revisited I: Gauge fixing, observables and interacting spinning particles*, Class. Quant. Grav. **21** (2004), no. 24, 48.

[54] ———, *Ponzano-Regge model revisited II: Equivalence with Chern-Simons*, 2004.

[55] Charles Frohman and Joanna Kania-Bartoszynska, *Dubois' Torsion, A-polynomial and Quantum Invariants*, January 2011.

[56] Stephen A Fulling, Kimball A Milton, Prachi Parashar, August Romeo, K V Shajesh, and Jef Wagner, *How Does Casimir Energy Fall?*, Phys. Rev. D **76** (2007), no. 2, 5.

[57] Rodolfo Gambini and Jorge Pullin, *Loops, Knots, Gauge Theories and Quantum Gravity*, 1996, p. 338.

[58] Joseph Ben Geloun, Thomas Krajewski, Jacques Magnen, and Vincent Rivasseau, *Linearized Group Field Theory and Power Counting Theorems*, Class. Quant. Grav. **27** (2010), no. 15, 155012.

[59] William M Goldman, *The symplectic nature of fundamental groups of surfaces*, Adv. Math. **54** (1984), no. 2, 200–225.

[60] Marc H Goroff and Augusto Sagnotti, *The Ultraviolet Behavior of Einstein Gravity*, Nucl. Phys. B **266** (1986), 709.

[61] Michael B Green, J H Schwarz, and Edward Witten, *Superstring theory*, Cambridge University Press, 1987.

[62] Harald Grosse and Raimar Wulkenhaar, *Power-counting theorem for non-local matrix models and renormalisation*, Comm. Math. Phys. **254** (2003), no. 1, 35.

[63] ———, *Renormalisation of phi**4 theory on noncommutative R**4 in the matrix base*, Comm. Math. Phys. **256** (2005), 305–374.

[64] R. Gurau and V. Rivasseau, *The 1/N expansion of colored tensor models in arbitrary dimension*, Europhys. Lett. **95** (2011), no. 5, 50004.

[65] Razvan Gurau, *Lost in Translation: Topological Singularities in Group Field Theory*, Class. Quant. Grav. **27** (2010), no. 23, 235023.

[66] _____, *Colored Group Field Theory*, Comm. Math. Phys. **304** (2011), no. 1, 69–93.

[67] _____, *Reply to comment on "Lost in translation: topological singularities in group field theory"*, Class. Quant. Grav. **28** (2011), no. 17, 178002.

[68] _____, *The 1/N Expansion of Colored Tensor Models*, Annales Henri Poincaré **12** (2011), no. 5, 829–847.

[69] _____, *The complete 1/N expansion of colored tensor models in arbitrary dimension*, Annales Henri Poincaré (2011).

[70] A Hatcher, *Algebraic Topology*, Cambridge University Press, 2002.

[71] S. W. Hawking, *Black hole explosions?*, Nature **248** (1974), no. 5443, 30–31.

[72] S W Hawking and G F R Ellis, *The large scale structure of space-time*, Cambridge University Press, 1973.

[73] Marc Henneaux and Claudio Teitelboim, *p-Form electrodynamics*, Found. Phys. **16** (1986), no. 7, 593–617.

[74] Gary T Horowitz, *Exactly soluble diffeomorphism invariant theories*, Comm. Math. Phys. **125** (1989), no. 3, 417.

[75] B L Hu, *Emergent/Quantum Gravity: Macro/Micro Structures of Spacetime*, J. Phys.: Conf. Ser. **174** (2009), no. 1, 012015.

[76] Ted Jacobson, *Thermodynamics of Spacetime: The Einstein Equation of State*, Phys. Rev. Lett. **75** (1995), 1260–1263.

[77] Ted Jacobson, Stefano Liberati, and David Mattingly, *Lorentz violation at high energy: concepts, phenomena and astrophysical constraints*, Ann. Phys. **321** (2005), no. 1, 56.

[78] Etera R Livine and Simone Speziale, *Consistently Solving the Simplicity Constraints for Spinfoam Quantum Gravity*, Europhys. Lett. **81** (2008), 50004.

[79] J Magnen and V Rivasseau, *Constructive $\phi\hat{\,}4$ field theory without tears*, Annales Henri Poincare **9** (2008), 403–424.

[80] J Magnen and R Sénéor, *Phase space cell expansion and Borel summabilit for the Euclidean $\phi\hat{\,}4$-3 theory*, Comm. Math. Phys. **56** (1977), 237.

[81] Jacques Magnen, Karim Noui, Vincent Rivasseau, and Matteo Smerlak, *Scaling behaviour of three-dimensional group field theory*, Class. Quant. Grav. **26** (2009), 185012.

[82] Jacques Magnen and Vincent Rivasseau, *Constructive 4 Field Theory without Tears*, Annales Henri Poincaré **9** (2008), no. 2, 403–424.

[83] Elisa Manrique, Robert Oeckl, Axel Weber, and José A Zapata, *Loop quantization as a continuum limit*, Class. Quant. Grav. **23** (2005), no. 10, 14.

[84] James Mattingly, *Singularities and Scalar Fields: Matter Theory and General Relativity*, Philosophy of Science **68: 3 (sup** (2001), 0.

[85] Charles W. Misner, Kip S. Thorne, and John A. Wheeler, *Gravitation*, W. H. Freeman, San Francisco, 1973.

[86] Leonardo Modesto and Carlo Rovelli, *Particle scattering in loop quantum gravity*, Phys. Rev. Lett. **95** (2005), no. 19, 191301.

[87] J. P. Moussouris, *Quantum models as spacetime based on recoupling theory*, Phd, Oxford University, 1983.

[88] F Nevanlinna, *No Title*, Ann. Acad. Sci. Fenn. Ser. **A12**, no. 3.

[89] Max Niedermaier and Martin Reuter, *The Asymptotic Safety Scenario in Quantum Gravity*, Living Rev. Relativity **9** (2006), no. 5.

[90] K Noui and A Perez, *Three-dimensional loop quantum gravity: physical scalar product and spin-foam models*, Class. Quant. Grav. **22** (2004), 1739.

[91] Hirosi Ooguri, *Topological lattice models in four-dimensions*, Mod. Phys. Lett. **A7** (1992), 2799–2810.

[92] Daniele Oriti, *The group field theory approach to quantum gravity*, Approaches to Quantum Gravity - toward a new understanding of space, time, and matter (2009).

[93] Daniele Oriti and Lorenzo Sindoni, *Towards classical geometrodynamics from Group Field Theory hydrodynamics*, New. Journ. Phys. **13** (2010), no. 2, 32.

[94] Roger Penrose, *Angular momentum: an approach to combinatorial spacetime*, Quantum Theory and Beyond (Ted Bastin, ed.), Cambridge University Press, 1971, pp. 151–180.

[95] Alejandro Perez and Carlo Rovelli, *A spin foam model without bubble divergences*, Nucl. Phys. B **599** (2001), 255–282.

[96] Claudio Perini, Carlo Rovelli, and Simone Speziale, *Self-energy and vertex radiative corrections in LQG*, Phys. Lett. B **682** (2009), no. 1, 78–84.

[97] Michael E Peskin and Dan V Schroeder, *An Introduction to Quantum Field Theory*, vol. 47, The Advanced Book Program, no. September, Westview Press, 1995.

[98] J Polchinski, *String theory*, Cambridge University Press, 1998.

[99] Giorgio Ponzano and Tullio Regge, *Semiclassical limit of Racah coefficients*, Spectroscopic and group theoretical methods in physics, North-Holland, New York, 1968.

[100] T Regge, *General relativity without coordinates*, Il Nuovo Cimento **19** (1961), no. 3, 558–571.

[101] Michael Reisenberger and Carlo Rovelli, *Spin foams as Feynman diagrams*, 2001: A relativistic spacetime odyssey: Experiments & Theoretical Viewpoints on General Relativity and Quantum Gravity (2003), 431–448.

[102] Michael P Reisenberger and Carlo Rovelli, *Sum over Surfaces" form of Loop Quantum Gravity*, Phys. Rev. D **56** (1996), no. 6, 3490–3508.

[103] V Rivasseau, *From Perturbative to Constructive Renormalization*, Princeton University Press, 1991.

[104] _____, *An introduction to renormalization*, Poincare Seminar (B Duplantier, ed.), Birkhäuser, 2003, pp. 139–177.

[105] _____, *Constructive Matrix Theory*, JHEP **09** (2007), 8.

[106] _____, *Constructive Field Theory in Zero Dimension*, (2009).

[107] Vincent Rivasseau, *Towards Renormalizing Group Field Theory arXiv : 1103 . 1900v1 [gr-qc] 9 Mar 2011*, 2011.

[108] Vincent Rivasseau and Zhituo Wang, *How are Feynman graphs resumed by the Loop Vertex Expansion?*, June 2010.

[109] _____, *Loop Vertex Expansion for Phi^2k Theory in Zero Dimension*, J. Math. Phys. **51** (2010), no. 9, 092304.

[110] _____, *Constructive Renormalization for \Phi^{4}_2 Theory with Loop Vertex Expansion*, (2011), 47.

[111] Justin Roberts, *Classical 6j-symbols and the tetrahedron*, Geometry Topology **3** (1998), 21–26.

[112] Heinz J Rothe, *Lattice Gauge Theories: An Introduction*, vol. 74, World Scientific, 2005.

[113] C Rovelli and L Smolin, *Loop space representation of quantum general relativity*, Nucl. Phys. B **331** (1990), 80–152.

[114] _____, *Spin networks and quantum gravity*, Phys. Rev. D **D52** (1995), no. 10, 5743.

[115] Carlo Rovelli, *Basis of the Ponzano-Regge-Turaev-Viro-Ooguri quantum-gravity model is the loop representation basis*, Phys. Rev. D **48** (1993), no. 6, 2702–2707.

[116] _____, *Relational Quantum Mechanics*, Int. J. Theor. Phys. **35** (1996), 1637.

[117] _____, *Halfway Through the Woods: Contemporary Research on Space and Time*, The Cosmos of Science (John Earman and John Norton, eds.), University of Pittsburgh Press, 1997.

[118] _____, *Notes for a brief history of quantum gravity*, 2000.

[119] _____, *Quantum Gravity*, Cambridge University Press, 2004.

[120] _____, *Discretizing parametrized systems: the magic of Ditt-invariance*, (2011).

[121] Carlo Rovelli and Matteo Smerlak, *In quantum gravity, summing is refining*, (2010).

[122] _____ , *Spinfoams: summing = refining*, (2010).

[123] Carlo Rovelli and Lee Smolin, *Knot Theory and Quantum Gravity*, Phys. Rev. Lett. **61** (1988), no. 10, 1155–1158.

[124] _____ , *Discreteness of area and volume in quantum gravity*, Nucl. Phys. B **442** (1995), 593–622.

[125] Carlo Rovelli and Mingyi Zhang, *Euclidean three-point function in loop and perturbative gravity*, (2011).

[126] A D Sakharov, *Vacuum quantum fluctuations in curved space and the theory of gravitation*, Sov. Phys. Dokl. **34** (1991), no. 5, 1040–1041.

[127] Ambar N. Sengupta, *The Volume Measure for Flat Connections as Limit of the Yang-Mills Measure*, J. Geom. Phys. **47** (2003), no. 4, 398 – 426.

[128] Matteo Smerlak, *Comment on Lost in translation: topological singularities in group field theory*, Class. Quant. Grav. **28** (2011), no. 17, 178001.

[129] A D Sokal, *An improvement of Watson's theorem on Borel summability*, J. Math. Phys. **21** (1980), 261–263.

[130] R F Streater and A S Wightman, *PCT, spin and statistics, and all that*, Advanced book classics, Addison-Wesley, Redwood City, USA, 1989.

[131] Gerard 't Hooft, *A planar diagram theory for strong interactions*, Nucl. Phys. **B72** (1974), 461.

[132] Thomas Thiemann, *Modern canonical quantum general relativity*, Cambridge University Press, 2007.

[133] T.Padmanabhan, *Thermodynamical Aspects of Gravity: New insights*, Rep. Prog. Phys. **73** (2010), 46901.

[134] Vladimir G. Turaev, *Introduction to combinatorial torsions*, vol. 0, Birkhäuser, 2001.

[135] W G Unruh, *Notes on black hole evaporation*, Phys. Rev. D **D14** (1976), 870.

[136] D.A. Varshalovich, *Quantum Theory of Angular Momentum*, World Scientific Publishing, 1988.

[137] G E Volovik, *Emergent physics: Fermi point scenario*, Phil. Trans. R. Soc. A **366** (2008), no. 1977, 2935–2951.

[138] Grigory E Volovik, *The Universe in a Helium Droplet*, vol. 1, Oxford University Press, 2003.

[139] John Von Neumann, *Mathematical Foundations of Quantum Mechanics*, vol. 72, Princeton landmarks in mathematics and physics, no. 1, Princeton University Press, 1955.

[140] R M Wald, *Quantum Field Theory in Curved Spacetime and Black Hole Thermodynamics*, Chicago lectures in physics, University Of Chicago Press, 1994.

[141] Robert M Wald, *General Relativity*, vol. 721, Lecture Notes in Physics, no. 7283, University of Chicago Press, 1984.

[142] Charles H T. Wang, Robert Bingham, and J Tito Mendonca, *Gravitational Lamb Shift of Bose-Einstein Condensates due to Spacetime Fluctuations*, 2010.

[143] Ruth Williams, *Quantum Regge calculus*, Approaches to Quantum Gravity - toward a new understanding of space, time, and matter (Daniele Oriti, ed.), Cambridge University Press, 2009, pp. 360–377.

[144] K G Wilson, *The renormalization group and critical phenomena*, Rev. Mod. Phys. **55** (1983), no. 3, 583–600.

[145] Edward Witten, *2 + 1 dimensional gravity as an exactly soluble system*, Nucl. Phys. B **311** (1988), no. 1, 46–78.

[146] _____, *On quantum gauge theories in two dimensions*, Comm. Math. Phys. **141** (1991), no. 1, 153–209.

[147] _____, *Three-Dimensional Gravity Revisited*, Surveys in Geophysics **19** (2007), 339–368.

[148] Liang Yu and Robert G Littlejohn, *Semiclassical Analysis of the Wigner 9J-Symbol with Small and Large Angular Momenta*, Phys. Rev. A **83** (2011), no. 5, 18.

[149] José A Zapata, *Continuum spin foam model for 3d gravity*, Journ. Math. Phys. **43** (2002), no. 11, 12.